

## Diplôme national de master

Domaine – sciences humaines et sociales

Mention – histoire civilisation patrimoine

Parcours – cultures de l'écrit et de l'image

# **Les descriptions négatives des animaux dans les collections naturalistes françaises à partir du XVI<sup>e</sup> siècle**

**Zenki Lemoine**

Sous la direction de Philippe Martin

Professeur d'histoire moderne à l'Université Lyon 2

## ***Remerciements***

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire, Philippe Martin, professeur d'histoire moderne à l'Université Lyon 2, pour sa disponibilité et ses conseils pertinents.

Un immense merci à ma famille, qui m'a soutenue jusqu'au bout et qui m'a supportée – envers et contre tout – pour me fournir un cadre de travail agréable, particulièrement mes parents sans qui ce mémoire n'aurait pas été possible.

Ma gratitude va aussi à mes amis, qui m'ont encouragée et qui se sont intéressés à mon travail.

J'en profite également pour exprimer ma reconnaissance envers tous ceux qui m'ont donné le goût de la nature, des animaux, et qui ont favorisé mon intérêt pour leur histoire.

Enfin, je remercie le personnel de Gallica de mettre à la disposition des utilisateurs autant d'ouvrages passionnants et d'avoir rendu possible mes recherches.

**Résumé :** Les naturalistes français du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles ont eu pour ambition de décrire scientifiquement les espèces vivantes, souhaitant s'éloigner non seulement des erreurs de leurs prédecesseurs, mais surtout des préjugés populaires avec leurs exagérations, leurs peurs et leur manque de rigueur. Les descriptions négatives des animaux devaient être examinées à l'aune de la raison. Si une partie de cette ambition a évidemment été satisfaite, nous pouvons constater, preuves à l'appui, que ces naturalistes ont commis des erreurs d'observation, reprenant parfois celles de leurs prédecesseurs sans esprit critique, et surtout ont cédé régulièrement à leurs propres préjugés, allant jusqu'à rédiger des descriptions anthropomorphistes manifestement fantaisistes, en particulier sur les comportements des animaux biaisés par des jugements moraux peu scientifiques.

*Descripteurs :*

Naturalistes – histoire naturelle – animaux – descriptions d'animaux – collections naturalistes – préjugés – anthropomorphisme – monstres

**Abstract :**

*French naturalists from the sixteenth to the nineteenth centuries had the ambition to describe living species scientifically, wishing to distance themselves not only from the errors of their predecessors, but above all from popular prejudices with their exaggerations, fears and lack of rigour. Negative descriptions of animals were to be examined in the light of reason. While part of this ambition was obviously fulfilled, we can see, with evidence, that these naturalists made errors of observation, sometimes uncritically repeating those of their predecessors, and above all regularly gave in to their own prejudices, even going so far as to write obviously fanciful anthropomorphic descriptions, particularly of animal behaviour biased by unscientific moral judgements.*

*Keywords :*

Naturalists - natural history - animals - animal descriptions - naturalist collections - prejudice - anthropomorphism - monsters

## ***Droits d'auteurs***

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

# SOMMAIRE

---

Sommaire.....	5
Introduction .....	8
La place de notre travail dans l'historiographie sur le sujet.....	16
Un rapide point d'historiographie .....	16
Nos sources.....	19
I) L'ambition des naturalistes à rejeter par la science certains préjugés populaires envers les animaux .....	26
A) Des préjugés populaires transmis par les naturalistes, montrant un ancien paradigme lié aux rapports des hommes avec les animaux .....	26
1) Des préjugés qui remontent à loin.....	26
2) Des superstitions souvent en lien avec l'idée de mort, terreurs nocturnes .....	29
3) Des animaux qui sont mal perçus par la population à cause de leur alimentation .....	31
4) Des animaux jugés repoussants par le vulgaire .....	34
B) Des préjugés populaires que les naturalistes s'emploient à rejeter par la preuve scientifique, montrant une nouvelle ambition de la science dans ce domaine	35
1) Remise en cause des descriptions des grandes figures d'autorité dans le domaine .....	35
2) Volonté de la part des naturalistes de vérifier scientifiquement les rumeurs sur les animaux, nouveau paradigme majeur sur le sujet .....	38
3) Mépris pour ce que les naturalistes perçoivent comme de la superstition et qu'ils séparent nettement de l'observation scientifique.....	41
4) Intérêt pour les raisons psycho-sociologiques des préjugés populaires sur certains animaux .....	44
II) Mais aussi des descriptions négatives d'animaux qui sont défendues par les naturalistes en raison des torts qu'ils causeraient objectivement aux hommes .....	47
A) Des animaux qui sont mal perçus, par la population comme par les naturalistes, à travers la concurrence qu'ils font à l'homme.....	47
1) Des animaux peu appréciés par l'homme à cause du rôle de concurrents qu'ils représentent.....	47
2) La concurrence entre l'homme et des animaux pour les ressources aquatiques .....	51
3) La peur omniprésente de l'homme face aux animaux menaçant les cultures .....	56

4) Une menace qui amène un réel climat de guerre menée par les hommes contre certaines espèces invasives.....	61
B) D'autres animaux que les naturalistes encouragent à éliminer car ils sont jugés nuisibles à l'homme .....	66
1) Un mépris de la part de certains naturalistes pour la « vermine », ces petits animaux qui tourmentent les hommes par leur présence désagréable .....	66
2) Sentiment de la part de l'homme de menace, d'agression, d'invasion, au sein même de sa maison, de son lit.....	68
3) Peur des hommes d'un danger parfois même mortel, non seulement pour eux-mêmes, mais également pour leur bétail .....	73
4) D'où la rédaction par certains naturalistes de manuels de lutte armée pour la formation à l'extermination des animaux jugés nuisibles .....	78
III) Cependant, les naturalistes sont eux-mêmes aussi victimes de préjugés involontaires sur les animaux, qu'ils font passer dans leurs descriptions avant leur volonté d'objectivité et d'études scientifiques .....	80
A) Les naturalistes quittent leurs critères d'objectivité scientifique pour tomber dans la subjectivité et l'anthropomorphisme, jugeant certains animaux selon des critères humains, comme la laideur, la méchanceté ou encore l'impureté alimentaire .....	80
1) Les naturalistes décrivent certains animaux en donnant leur point de vue personnel humain, en quittant l'objectivité, exprimant leur avis au lieu de s'en tenir à une neutralité de rigueur .....	80
2) Anthropomorphisme, hiérarchisation de certains animaux selon les critères humains de beauté humains .....	83
3) Hiérarchisation de certains animaux aussi selon les critères humains de noblesse ou encore leur alimentation (nécrophagie) .....	90
4) Certains animaux sont jugés « dénaturés », montrant que les naturalistes posent sur eux un regard qui ne prend pas en compte leur essence familiale non humaine .....	97
B) Des descriptions négatives d'animaux qui ne correspondent pas à la réalité et qui ne peuvent pas venir d'une réelle étude scientifique, créant une éthologie biaisée .....	101
1) Comportements décrits et symbolique comportementale qui ne correspondent pas à la réalité, éthologie biaisée.....	101
2) Cercle amplificateur entre les préjugés populaires et les préjugés scientifiques qui s'alimentent les uns les autres, reprenant des observations de collègues naturalistes sans vérifier leurs dires.....	104
3) Peur de certains animaux qui est amplifiée au point de prétendre des observations scientifiques sérieuses qui ne peuvent avoir eu lieu.....	112
4) Un échec pour la science positiviste des naturalistes ? .....	119

Conclusion.....	125
Sources .....	128
Bibliographie .....	134
Ouvrages servant à la contextualisation historique : .....	134
Ouvrages sur les animaux en histoire :.....	134
Ouvrages sur les auteurs de nos sources (Buffon) : .....	137
Études sur les dommages causés à l'homme par les animaux : .....	137
Autres ouvrages :.....	138
Index .....	139
Table des illustrations .....	142
Table des matières .....	143

# INTRODUCTION

---

Pline prétend que les rats nourrissent avec beaucoup d'amour et d'affection leurs parents accablés sous le poids de la vieillesse : ce fait est visiblement contraire à l'humeur carnassière de ces animaux, qui se détruisent les uns les autres ; il doit par conséquent être rejeté comme marqué au coin de la fausseté.

Cette affirmation de la part de Pierre-Joseph Buc'hoz en 1782<sup>1</sup> montre combien les auteurs de sciences naturelles se sont progressivement éloignés des écrits des figures tutélaires de cette discipline au profit d'un discours plus scientifique, plus réaliste, s'opposant à des « faussetés » précédemment admises. Pourtant, cette recherche de vérité n'empêche pas divers férus de naturalisme de donner eux-mêmes des descriptions erronées au sujet de certaines espèces animales, et notamment des descriptions négatives qui peuvent même participer à la persécution de ces animaux. Comment concilier le fait que ces auteurs puissent être les représentants d'un nouveau paradigme sur les animaux, où la véracité recherchée pour les descriptions animales s'inscrit dans l'essor de la science moderne, tout en transmettant des préjugés sur ce même sujet, remettant en cause leur ambition d'exactitude ?

Si les animaux ont longtemps été tenus à l'écart des études historiques, ils tendent à regagner progressivement une place dans l'historiographie. Ne serait-ce qu'en France, d'abord avec des pionniers dans le domaine comme Robert Delort<sup>2</sup>, puis avec des auteurs particulièrement prolifiques dans ces dernières décennies tels d'Éric Baratay<sup>3</sup>, l'animal est petit à petit devenu un réel sujet d'étude, à la fois pour son rapport avec l'homme ainsi que pour lui-même. Des ouvrages sur le sujet ont ainsi fleuri au sein des publications anglophones et francophones. Les relations entre les hommes et les animaux ont notamment intéressé divers chercheurs, et ce, dans des domaines ou concernant des supports très variés. Entre autres, nous pouvons noter la philosophie avec Jacques Derrida<sup>4</sup> ou encore des études sur la bande dessinée, avec par exemple les travaux de Philippe Delisle<sup>5</sup>. Cette diversité d'études montre combien les animaux sont un sujet au goût du jour. Parmi les divers angles d'observation des rapports entre les hommes et les animaux, l'historiographie n'a pas non plus oublié la vision qu'ont pu avoir les scientifiques à propos des animaux, et notamment les naturalistes, puisque les sciences naturelles ont été parmi les premières disciplines à faire des animaux au sujet d'étude.

Au sein de cette historiographie – qui ne cesse de s'étoffer, notre travail ici ne prétend absolument pas proposer une vision nouvelle de l'histoire des sciences naturelles,

---

<sup>1</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*, 1782, éd. La Porte, Paris, p. 183, 297 p.

<sup>2</sup> Voir DELORT, Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984, 391 p.

<sup>3</sup> Voir, entre autres, BARATAY, Éric, *L'Église et l'Animal (France, XVII-XX)*, Paris, Éditions du Cerf, 1996, 382 p. ou encore BARATAY, Éric, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Paris, Odile Jacob, 2003, 350 p.

<sup>4</sup> Voir DERRIDA, Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006

<sup>5</sup> Voir, entre autres, DELISLE, Philippe et BARATAY, Éric, *Milou, Idéfix et Cie : Le chien en BD*, Paris, Karthala, 2012, 304 p.

mais simplement s'interroger sur la scientifcité des méthodes et observations des naturalistes. L'écart entre le discours de ces derniers, qui cherchent à bâtit des descriptions objectives de différents animaux, et la réalité de leur travail est parfois tellement important que nous sommes en droit de nous demander comment les deux ont pu s'articuler. Il existe des monstres marins extraordinaires, presque fantasmagoriques, comme le monstre à tête d'évêque ou de moine<sup>6</sup>. Mais d'autres exemples, bien moins impressionnantes mais beaucoup plus nombreux, jonchent les ouvrages des naturalistes, sinon d'erreurs, du moins d'exagérations. Concilier la volonté affichée des naturalistes à décrire les espèces animales de manière réaliste et le résultat de leurs descriptions parfois très éloignées de la réalité peut paraître difficile. Au milieu de descriptions très précises, justifiées par des raisonnements et des expériences dont le sérieux de la méthode ne saurait être remis en doute, certaines descriptions assez aberrantes peuvent paraître saugrenues et dénoter au sein des œuvres des naturalistes. Parmi les descriptions imprécises, exagérées voire erronées, de certaines espèces animales produites par ces mêmes naturalistes, nous pouvons nous pencher sur les descriptions particulièrement négatives.

Celles-ci apparaissent en effet comme contradictoires, par rapport à la volonté affichée des naturalistes de produire des descriptions réalistes et objectives, une volonté qui a permis à l'histoire naturelle de devenir une branche de la science moderne en développement. Car l'émergence des ouvrages naturalistes sérieux, comme ceux d'Ippolito Salviani avec son *Aquatilium animalium historiæ*, de Guillaume Rondelet, de Pierre Belon du Mans ou encore de Conrad Gessner avec son *Historia animalium*, et d'Ulisse Aldrovandi avec son *Histoire naturelle*, a clairement représenté un essor fulgurant dans le foisonnement des découvertes scientifiques liées à la zoologie, la botanique et aux sciences de la nature de manière générale. Ces auteurs marquent indubitablement un changement de paradigme, certes progressif mais tout de même remarquable. En effet, dans leurs ouvrages, les naturalistes reprennent les nombreux préjugés populaires négatifs à l'encontre des animaux, mettant en avant les faiblesses de ces raisonnements. Le discours partial et préconçu sur le sujet s'est peu à peu transformé pour faire émerger un nouveau paradigme, au sein duquel les naturalistes se sentent investis de poser des bases plus rigoureuses à propos de la vision de l'homme sur les animaux. Ce nouveau discours sur ces derniers a pu rejoindre la science moderne, avec des outils adéquats, un progressif développement des méthodes scientifiques, des observations vérifiées, des expériences scientifiques, avec des protocoles à respecter, dans une certaine volonté de se montrer objectif.

Pourtant, ce désir de transmettre dans leurs ouvrages des descriptions d'animaux réalistes et éprouvées plus ou moins scientifiquement n'empêche pas les naturalistes de fournir également des portraits d'animaux fort éloignés de la réalité. Il nous appartient donc de nous pencher sur les explications de ces erreurs scientifiques, et de nous demander si cela peut remettre en cause, d'une certaine manière, la réussite du développement de la science moderne à cette époque. Car, peu ou prou, si nous ne pouvons pas parler réellement d'échec, les contradictions qui nous apparaissent dans les ouvrages d'histoire

---

<sup>6</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, Charles Estienne, Paris, 1555, p. 32-33, 448 p.

naturelle montrent qu'il ne s'agit pas d'une réussite totale. Malgré la volonté des naturalistes de s'éloigner des préjugés pour se confronter à la réalité du terrain, le caractère négatif des descriptions que nous allons étudier mettant en évidence le fait que les naturalistes gardent certains préjugés et les transmettent dans leurs ouvrages. S'ils fournissent une description négative, c'est que cette dernière, la réalité qu'ils ont vue ou pensent avoir vue, ne correspond pas aux attentes qu'ils en avaient. Ces attentes, provenant de l'imagination et des préjugés présents dans les mentalités de l'époque, ont donc dû soit être déçues soit confortées, pour justifier la présence des portraits péjoratifs. De plus, si certains de ces portraits négatifs s'expliquent par des raisonnements assez compréhensibles et plus ou moins objectifs, par exemple avec des animaux dits nuisibles, des animaux concurrençant l'homme ou susceptibles d'attenter à sa vie, d'autres portraits négatifs se justifient plus difficilement. Certains animaux, qui ne causent objectivement pas ou peu de torts aux hommes, sont pourtant décrits de manière négative, voire très négative, notamment selon des critères esthétiques, comme c'est par exemple le cas de la baudroie ou du crapaud que nous étudierons. En se posant la question de la laideur, la science naturaliste ne quitte-t-elle pas, d'une certaine façon, elle-même ses propres critères d'objectivité ? Ce biais psychologique anthropomorphiste montre une certaine limite au changement de paradigme des naturalistes qui se veut scientifique, les naturalistes cédant tout de même à certains préjugés.

Sans compter ces préjugés populaires et poncifs superstitieux encore présents dans les ouvrages naturalistes, les erreurs comprises dans ces ouvrages sont régulièrement liées à la description des comportements animaux, et à l'interprétation de ces comportements. Il peut paraître étonnant que les naturalistes, qui souhaitaient pourtant mettre en évidence de façon scientifique les comportements réels des animaux, n'aient pas créé progressivement une branche semblable à l'éthologie, c'est-à-dire à la science de comportement des animaux. Cette dernière ne s'est vraiment développée qu'au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Ce manque est bien visible dans les ouvrages des auteurs d'histoire naturelle. En plus d'associer à des animaux des comportements humains (anthropomorphisme), certains auteurs attribuent à des espèces animales des comportements qui ne peuvent provenir d'une observation scientifique adéquate, ou bien interprètent ces mêmes comportements de manière biaisée, créant une sorte d'éthologie faussée, qui prête aux animaux des comportements erronés et porte sur eux un regard qui ne leur correspond pas. Une contradiction est clairement visible entre l'ambition de mener des observations scientifiques fiables et la symbolique comportementale subjective qui est attribuée aux animaux. Comment expliquer cette contradiction qui participe à montrer les limites des sciences naturelles ? En quoi les naturalistes, malgré leur volonté de mener des expériences scientifiques objectives visant à infirmer ou confirmer les préjugés populaires sur les animaux, sont-ils victimes de leurs propres préjugés, menant à des descriptions négatives injustifiées ? Ce changement de paradigme ambitieux que présentent les naturalistes, qui a partiellement été une réussite mais qui n'a pas tenu toutes ses promesses, représente-t-il les prémisses de l'échec de la science moderne ?

Car le succès absolu des sciences naturelles ne saurait être revendiqué au vu de certains ouvrages, malgré les progrès scientifiques qu'ils incarnent par ailleurs. En effet, en lisant un ouvrage d'histoire naturelle, que ce soit au XVI<sup>e</sup> ou au XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne

pouvons qu’être frappé par la hiérarchisation qui semble être faite entre les différents animaux. Tous ne se valent apparemment pas de la même manière, certains étant présentés de manière méliorative et d’autres de manière péjorative, voire même très péjorative. Comment justifier cette présentation hiérarchisée des membres du règne animal, aux antipodes d’une quelconque neutralité axiologique ? Pour mieux appréhender le caractère négatif de certaines descriptions animales, il appartient d’abord de saisir les principales catégories d’animaux décrits péjorativement. Nous avons fait le choix de les regrouper en quatre grandes catégories différentes, selon les caractéristiques négatives les plus mises en avant. Il ne s’agit bien sûr que d’une manière de les classer parmi tant d’autres, un classement tout à fait susceptible d’évoluer selon les critères discriminants pris en compte. Voici les principales catégories que nous avons relevées :

- Les animaux décrits péjorativement à cause d’une prétendue laideur selon les critères de beauté humains
- Les animaux décrits péjorativement à cause d’un caractère, d’un comportement ou de mœurs jugés négativement selon les normes de la société humaine
- Les animaux décrits péjorativement à cause de la concurrence ou des torts physiques (maladies, etc.) qu’ils causeraient aux hommes, les plaçant dans la liste d’animaux dits nuisibles
- Les animaux décrits péjorativement à cause de l’effroi qu’ils suscitent chez les naturalistes et chez l’homme en général, craignant pour leur sécurité.

Il va de soi que cette liste ne saurait être exhaustive et qu’il est impossible de ne pas trouver à y redire, notamment parce que de nombreuses espèces animales sont susceptibles d’être comprises dans plusieurs de ces catégories. Par exemple, les vautours – nous le verrons – sont à la fois décrits comme fort laids, comme des oiseaux aux mœurs cruelles, mais aussi comme causant du tort aux hommes en enlevant ou tuant le bétail et comme représentant un danger effrayant pour la vie des hommes eux-mêmes. Une difficulté d’autant plus grande que le caractère négatif d’un même animal peut varier selon les époques, par exemple lorsqu’un naturaliste du XVI<sup>e</sup> siècle met l’accent sur un aspect particulier d’un animal puis lorsqu’un autre naturaliste, quelques siècles plus tard, insiste davantage sur un autre aspect, nous obligeant à concilier ces différents aspects afin d’avoir une idée véritablement holistique de la vision qu’avaient les naturalistes d’une même espèce. Pour faire face à ces difficultés, nous avons dû donner la primeur à certains aspects plutôt qu’à d’autres afin d’étudier toutes les espèces qui nous ont semblé mériter un intérêt particulièrement poussé. *De facto*, nous n’avons pu étudier les reproches formulés à certains animaux sous tous les angles possibles, nous obligeant à faire certains choix, mais cette proposition de classement des animaux mal perçus par les naturalistes invite évidemment à d’autres travaux ultérieurs sur le sujet.

Selon ces divers aspects négatifs prêtés à certains animaux par les naturalistes, ces derniers font montre de divers biais psychologiques qu’il est nécessaire d’étudier si nous voulons comprendre comment ceux-ci ont pu concilier volonté de fournir des descriptions réalistes d’animaux et la réalité parfois moins glorieuse de leurs résultats. Tout

d'abord, chaque homme est le produit de son temps, des mœurs de sa société et de son époque. Il n'est donc pas étonnant que les animaux dont le physique est contraire aux canons de beauté humains de leur époque soient ceux qu'ils décrivent comme laids et peu agréables à regarder. Il en va de même pour les caractéristiques morales et comportementales prêtées à certains animaux, qui sont décrits selon les mœurs du temps des naturalistes. Par exemple, au XVII<sup>e</sup> siècle, où la capacité quasi-guerrière de chasser et tuer du gibier était louée<sup>7</sup>, il n'est pas étonnant que les animaux prédateurs tuant leurs proies de manière assez semblable à celles des hommes soient mieux perçus par les naturalistes que les animaux charognards qui se contentent de dépecer une proie déjà morte, sans avoir eu à se battre, correspondant moins à l'idéal du chasseur selon les mœurs françaises en vigueur à l'époque. Nous pouvons qualifier ce biais psychologique par lequel les naturalistes décrivent et jugent le comportement animal selon les normes humaines comme une forme d'anthropomorphisme.

Si cet anthropomorphisme explique de manière relativement simple le traitement assez péjoratif des animaux dans les deux premières catégories précédemment mentionnées, il ne s'agit que d'une explication incomplète, insatisfaisante en ce qui concerne les deux autres catégories d'animaux décrits négativement, c'est-à-dire les animaux dits nuisibles pour les dommages qu'ils causeraient – à tort ou à raison – aux hommes et ceux qui effraieraient les hommes en leur faisant notamment craindre pour leur vie. Le principal point commun entre ces deux catégories est évidemment la peur que ces différentes espèces animales provoquent chez l'homme. Le souci permanent de manquer de nourriture, dans une époque où l'abondance laisse régulièrement place à des périodes de disette<sup>8</sup>, couplé à la peur des maladies épidémiques qui se propageaient ponctuellement<sup>9</sup>, justifie assez facilement la crainte ressentie à l'arrivée d'animaux menaçant les sources de nourriture des hommes ou susceptibles de communiquer des maladies. L'exagération présente dans certaines descriptions négatives d'animaux correspondant – ou soupçonnés de correspondre – à ce schéma peuvent ainsi en partie s'expliquer par cette inquiétude tenace où la proximité homme-animal est réprouvée.

Mais la peur que ressentent les hommes, dont les naturalistes, à l'approche d'autres animaux nous apparaît comme encore plus forte et prend une autre dimension lorsqu'il s'agit de certaines espèces animales qui représentent un danger de mort à leurs yeux, non pas de manière indirecte parce qu'ils sont susceptibles de causer famines ou épidémies, mais de manière plus directe par leur simple instinct de prédateur ou par leur moyen de protection face à une menace perçue. Nous avons choisi de différencier cette peur liée à un instinct de survie de celle pour ses récoltes, son troupeau ou bien des maladies, essentiellement en raison du traitement des naturalistes concernant les animaux jugés menaçants directement ou indirectement. Les auteurs d'histoire naturelle décrivent

<sup>7</sup> Voir SALVADORI, Philippe, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1996, 462 p.

<sup>8</sup> Voir TILLY, Louise, « La révolte frumentaire, forme de conflit politique en France », dans *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, tome 27, n° 3, mai-juin 1972, p. 731-757. Voir aussi LE ROY LADURIE, Emmanuel, L'aménorrhée de famine (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 24<sup>e</sup> année, N. 6, 1969. p. 1589-1601

<sup>9</sup> Voir BIRABEN, Jean-Noël, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris-La Haye, Mouton, 2 vol., 1975-1976

les animaux menaçant directement la santé et la vie des hommes avec une exagération qui nous semble largement supérieure, présentant ces espèces comme de véritables machines à tuer, des bêtes féroces, un danger permanent. Nous pourrions expliquer cette exagération – qui est telle que les naturalistes retracent des observations qui n'ont pas pu avoir lieu dans la réalité – par la peur primaire engendrée par la vision d'animaux prédateurs mangeurs d'hommes<sup>10</sup>. Ces derniers, dans le rôle de la proie, décriraient les animaux rencontrés de manière plus inquiétante encore que la réalité, expliquant les descriptions monstrueuses que nous pouvons rencontrer dans les ouvrages de naturalistes<sup>11</sup>. Ces animaux sont relégués au rôle de bêtes terrifiantes, renvoyant peut-être à une mentalité enfouie mais encore présente liée au possible souvenir d'une époque lointaine où l'homme, qui n'était pas encore à l'abri derrière des enceintes, devait régulièrement affronter des animaux sauvages, lesquels seraient tapis dans l'ombre, prêts à bondir à tout instant.

En ce qui concerne les bornes chronologiques justement, nous avons choisi de nous limiter aux XVI, XVII, XVIII et XIX<sup>e</sup> siècles. Notre choix s'est naturellement porté sur cette période car elle correspond à l'intérêt prononcé de nombreux auteurs pour l'histoire naturelle et à l'insertion de cette discipline dans le champ scientifique. Cela passe par l'évolution de la taxonomie, c'est-à-dire la classification scientifique des espèces animales, une évolution qui est bien visible dans notre corpus. En effet, ce système n'est pas encore présent dans les ouvrages des deux aînés de nos auteurs, à savoir Belon et Rondelet, mais est bien manifeste chez des auteurs bien plus tardifs, comme Figuier, qui relève justement davantage du compilateur et du vulgarisateur que du naturaliste en lui-même, montrant combien l'étude des sciences naturelles a évolué au cours de quelques siècles. Le XVI<sup>e</sup> siècle représente un tournant, certes déjà amorcé auparavant mais encore bien moindre, dans l'étude des sciences naturelles, un intérêt accru pour le sujet et une prolifération de découvertes scientifiques importantes. À l'inverse, le XIX<sup>e</sup> siècle montre, à notre sens, un certain essoufflement de la discipline dans le sens qu'elle avait au début de notre période. Si les sciences naturelles sont évidemment encore beaucoup étudiées aujourd'hui et que des découvertes majeures sont inlassablement faites, cette branche scientifique a évolué avec une scission entre le rôle du naturaliste et celui du biologiste<sup>12</sup>.

À propos du sujet de notre étude en lui-même, afin d'étudier la réelle capacité des naturalistes français à décrire de manière objective et scientifique divers animaux,

---

<sup>10</sup> CHANVALLON, Stéphanie, *Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime, Anthropologie sociale et ethnologie*, Université Rennes 2, Université Européenne de Bretagne, 2009, p. 85-96, 527 p.

<sup>11</sup> Sur le rapport entre les monstres et la naturalistes, une liste non-exhaustive d'ouvrages sur le sujet : MARTIN, Ernest, *Histoire des monstres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* [1880], Grenoble, Millon, 2002 ; FISCHER, Jean-Louis, *Monstres. Histoire du corps et de ses défauts*, Paris, Syros-Alternatives, 1991 ; FISCHER Jean-Louis, « L'Encyclopédie présente-t-elle une pré-science des monstres ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 16, avril 1994, p. 133-152. ; DASTON, Lorraine et PARK, Katharine, *Wonders and the Order of Nature*, New-York, Zone books, 1998 ; ROUX Olivier, *Monstres. Une histoire générale de la tératologie des origines à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, 2008 ; GRAILLE, Patrick, *L'Idée de monstre au XVIII<sup>e</sup> siècle : savoirs et fantasmes*, thèse, université Paris-IV, 1998 ; GRAILLE, Patrick et CURRAN, Andrew, « The Faces of Eighteenth-century Monstruosity », *Eighteenth-century Life* 21, mai 1997, The Johns Hopkins University Press

<sup>12</sup> Voir DELANGE, Yves, *Plaidoyer pour les sciences naturelles : Dès l'enfance, faire aimer la nature et la vie*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 39-41

notre choix s'est porté sur les descriptions négatives car elles nous ont paru les plus représentatives de la difficulté à maintenir une volonté de produire des descriptions réalistes. Cependant, il faut noter que, tout au long de notre étude, si nous nous penchons particulièrement sur le caractère négatif, péjoratif de certaines descriptions, nous sommes également amenés à traiter des descriptions positives, mélioratives. Une description ne pouvant paraître négative que de manière relative, face à une attente préalable ou bien à une autre description moins péjorative, notre travail est rythmé d'oppositions et de comparaisons entre des animaux qui sont décrits péjorativement et d'autres décrits de manière plus positive. Par exemple, nous aurons l'occasion d'étudier les différences de traitement entre la grenouille et le crapaud, la première étant clairement préférée par les naturalistes face au second, ou encore les différences entre l'aigle et le vautour, une comparaison guère flatteuse pour ce dernier. Aussi, si notre sujet traite principalement des descriptions négatives d'animaux, les descriptions positives ne seront pour autant pas laissées pour compte.

Quant au choix des espèces animales à étudier, nous avons préféré prendre des animaux issus de plusieurs branches du règne animal, afin de couvrir une grande diversité des espèces présentées par les naturalistes. Les mammifères ayant déjà fait l'objet de nombreuses études, et particulièrement certains animaux comme le loup ou l'ours<sup>13</sup>, nous avons sélectionné peu de mammifères, en dehors de quelques exceptions comme les chiroptères et le phoque. Notre choix s'est principalement porté sur les oiseaux, dont un certain nombre de rapaces, ainsi que sur des insectes, des mollusques, des arachnides et des poissons. Nous avons cherché à étudier à la fois des animaux bien connus pour les préjugés ou la crainte qu'ils inspirent, comme par exemple les requins et les serpents, ainsi que des espèces moins connues, comme le gribouri et le forficule, afin de proposer une vision plus complète des critiques émises par les naturalistes à l'ensemble du règne animal. De manière générale, l'historiographie des animaux est assez déséquilibrée, certains animaux faisant l'objet de bien plus d'études que d'autres, un état de fait que déplore notamment Pierre Serna à la fin d'un dialogue avec Manuela Albertone et Pierre Brunet<sup>14</sup>, dans lequel ce dernier déclare « qui sont les insectes ? Qui sont les invertébrés ? Qui sont les poissons ? Nous avons parlé du singe, du chien, du lion, du tigre... et nous n'avons pas parlé assez d'insectes, comme d'habitude. » Notre choix s'est donc porté sur des espèces animales sensiblement éloignées, afin de couvrir la vaste étendue d'animaux ayant pour point commun d'être décrits négativement par certains naturalistes.

Néanmoins, malgré notre volonté de comprendre comment d'éminents scientifiques férus d'histoire naturelle ont pu produire des descriptions négatives parfois erronées ou transmettre des préjugés inexacts, nous devons accepter qu'il y ait des limites à notre compréhension qui sont inhérentes à notre corpus. Ce dernier étant composé uniquement d'ouvrages majeurs de naturalistes et vulgarisateurs français, nous n'avons accès qu'à la pensée de ces auteurs-là, et non à celle des lecteurs. La réception de ces œuvres

<sup>13</sup> Voir PASTOUREAU, Michel, *L'Ours : histoire d'un roi déchu*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2007, 407 p. Voir aussi PASTOUREAU, Michel, *Le loup : une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 2018, 160 p.

<sup>14</sup> BRUNET, Pierre et SERNA, Pierre, « L'animal entre Histoire et Droit. Regards croisés », *Journal of Interdisciplinary History of Ideas, Dialogue coordonné par Manuela Albertone*

par le public ne nous est donc pas pleinement permise à travers ces sources. Si nous pouvons savoir si un ouvrage a connu un certain succès à son époque et s'il a fait l'unanimité parmi les pairs de l'auteur, il est bien difficile de savoir ce qu'ont pu en penser les lecteurs, ni quelle partie exacte de la population a eu accès à ces ouvrages et a eu l'occasion de connaître les descriptions que nous étudions. Dans quelle mesure les préjugés repris et présentés comme vrais par les naturalistes ont trouvé écho au sein de la population française ? Ces descriptions négatives ont-elles eu un réel impact sur la vision populaire de ces animaux ? Il nous est bien difficile de répondre à ces questions avec exactitude. Les ouvrages des naturalistes du XVI<sup>e</sup> siècle (Belon, Rondelet, Cuvier) sont sûrement restés assez confidentiels, dédiés à un petit cercle de férus de naturalisme, d'éminents lettrés. Puis la discipline s'est progressivement popularisée, jusqu'à arriver à des ouvrages assez connus, accessibles à une bonne partie de la population et même aux enfants, comme les travaux de vulgarisation de Figuier, ce qui laisse penser que les ouvrages plus tardifs de notre corpus sont ceux qui ont eu un plus important impact sur la population française. Nous ne pouvons que supposer que les préjugés populaires et les préjugés plus ou moins scientifiques des naturalistes se sont mutuellement alimentés dans un cercle amplificateur. En effet, les ouvrages que nous étudions montrent que les naturalistes tiennent compte de l'avis populaire, retranscrivant ce qu'ils ont entendu, preuve qu'ils prennent note des préjugés émis par la population. S'ils dénoncent certains préjugés, démontrant par des méthodes plus ou moins scientifiques leur fausseté, il arrive qu'ils confirment d'autres préjugés. Dans ce cas, ces descriptions négatives en adéquation avec les préjugés populaires ont possiblement encouragé, voire amplifié, la vision négative de la population française à l'encontre de certains animaux. Malheureusement, il est difficile de connaître l'impact exact des ouvrages des naturalistes sur l'avis de la population, et dans quelle mesure cette dernière s'est imprégnée des descriptions auxquelles elle a pu avoir accès.

Malgré ces limites à notre étude, cela ne nous empêche pas d'essayer d'apprécier la réelle capacité des naturalistes à produire des descriptions réalistes et objectives de différents animaux. Ainsi, à travers diverses études de cas traitant autant d'oiseaux que d'insectes, de poissons que de mollusques, nous allons confronter l'ambition scientifique des naturalistes à la réalité de leurs ouvrages. Pour cela, nous analyserons comment ces auteurs se sont attachés à rejeter par des preuves scientifiques certains préjugés populaires envers les animaux, produisant un nouveau paradigme concernant le rapport entre les hommes et les animaux s'appuyant sur une recherche de la réalité. Nous nous pencherons également sur les descriptions négatives d'animaux que défendent les naturalistes en raison des torts qu'ils causeraient objectivement aux hommes, notamment parce que ces animaux - considérés comme nuisibles – concurrenceraient l'homme pour les ressources ou encore provoqueraient des altérations physiques et des maladies. Enfin, il nous faudra aussi étudier comment les naturalistes sont eux-mêmes victimes, malgré eux, de préjugés concernant les animaux, que ce soit en les jugeant selon des critères anthropocentrés ou bien en leur attribuant une symbolique comportementale erronée, éloignant leurs descriptions de l'objectivité scientifique qu'ils recherchent.

# LA PLACE DE NOTRE TRAVAIL DANS L'HISTORIOGRAPHIE SUR LE SUJET

---

## UN RAPIDE POINT D'HISTORIOGRAPHIE

L'histoire des animaux, en plein essor ces dernières années, a pendant longtemps été, nous l'avons brièvement évoqué, l'objet d'un manque d'intérêt de la part des historiens et donc de l'historiographie. Comme le fait remarquer Benedetta Piazzesi<sup>15</sup>, l'historiographie tient compte d'un privilège anthropologique qui a tenu éloigné, pendant de nombreuses années, les animaux du régime d'observation réservé aux phénomènes historiques et sociaux. Si divers auteurs font progressivement remarquer ce manque d'intérêt pour le rapport entre l'homme et les animaux, comme Alphonse Dureau de La Malle<sup>16</sup> qui s'est justement intéressé aux naturalistes et à l'histoire de la domestication, cela reste des prémisses. L'homme reste un cas exceptionnel, à la fois objet historique et sujet, pris en dehors du reste de la nature, les animaux étant exclus des disciplines historiques.

Le tournant est progressif, mais c'est dans les années 1970-80 que les sciences de l'homme s'intéressent aux rapports qu'entretiennent les hommes avec les natures et les autres espèces animales, étudiant le monde non-humain, qui est alors perçu comme un aspect permettant de mieux étudier l'homme. C'est en voulant se pencher sur l'homme que les sciences humaines se sont ainsi mises à étudier les autres animaux. L'œuvre de Maurice Agulhon notamment est fortement tournée vers une historiographie marxiste de la république française. À ce titre, il s'intéressa à l'animal domestique – paragon de l'exploité – et à l'évolution des mentalités à son encontre. Juxtaposant paternalisme patronal du XIX<sup>e</sup> siècle et protection intéressée des animaux, il y voit une illustration de l'émanation du « socialisme bourgeois » dénoncé par Karl Marx et Engels, notamment dans la création philanthropique en miroir de la Société protectrice des animaux<sup>17</sup>. Pierre Serna, lui, étudie l'évolution des rapports de pouvoir de l'homme sur les animaux lors de l'effervescence des Lumières ou des convulsions révolutionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. L'homme n'y est plus la créature divine par essence mais le *primus inter pares* parmi les animaux. Chez lui aussi, l'historicisme marxiste, du moins l'espère-t-il, permettra l'émergence de ce qui était invisible ou tellement évident que non exprimé.

La révolution paradigmatique que fait l'école des Annales permet à cette époque de s'élever – « dézoomer » comme disent les géographes utilisant la cartographie numérique – sur le « temps long » cher à Fernand Braudel. S'intéresser alors aux représentations qu'ont les hommes de l'animalité aurait paru, a priori, pour le moins, désuet. Néanmoins, la « libération » de l'historiographie permise alors, autorise, contre les critiques, de renouveler le genre avec leurs héritiers de la Nouvelle Histoire, tels Michel Vovelle et surtout son disciple Pierre Serna, devenu un véritable promoteur de l'histoire des ani-

---

<sup>15</sup> PIAZZESI, Benedetta, « Les « silences rebelles » des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France », *La Révolution française*, mis en ligne le 06 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/4048>

<sup>16</sup> LA MALLE, Dureau de, « De l'influence de la Domesticité sur les animaux depuis le commencement des temps historiques jusqu'à nos jours », *Annales des sciences naturelles*, Paris, Crochard, 1830, vol. XXI, p. 51

<sup>17</sup> Voir AGULHON, Maurice, « Le sang des bêtes : le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 1981, n°31. Sangs. p. 81-109

<sup>18</sup> SERNA, Pierre, *Comme des bêtes. Histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2017

maux. L'essor incontestable de l'histoire des animaux date des années 1980 avec, en particulier, les travaux de Keith Thomas<sup>19</sup>, mais aussi Harriet Ritvo<sup>20</sup>. En France, Robert Delort, en crée le concept de « zoohistoire »<sup>21</sup>.

Un des problèmes cruciaux qui se pose à l'historien de l'animalité est le manque cruel de sources directes. Plus qu'un palliatif, Pierre Serna utilise des ressources alternatives, mettant à contribution traditions orales, iconographiques et autres. L'interdisciplinarité, variant les points de vue, peut nous faire espérer de cerner, à défaut de connaître vraiment, l'animalité. Animal silencieux et pourtant s'exprimant de maintes manières, Serna a voulu « se tourner vers les plus silencieux »<sup>22</sup>. Un autre problème est de stabiliser le point de vue duquel on se place. Il est possible de distinguer plusieurs orientations : une orientation politique à propos des animaux concrets dans leur rapport social et historique avec l'homme ; une orientation culturelle s'intéressant à la représentation animale dans les cultures humaines ; une orientation scientifique épousant l'évolution du regard, en principe rigoureux, des naturalistes.

Éric Baratay, lui, se focalise sur une histoire éthologique, essayant de faire émerger, en quelque sorte, le point de vue de l'animal : « dénier ou accorder une histoire à des Autres n'est pas un geste innocent mais politique »<sup>23</sup>. Il se fonde sur l'éthologie comme science naturelle du comportement et cherche à dégager leurs finalités propres, quoique qu'évidemment enchevêtrées, fortement par celles imposées, d'une façon ou d'une autre, par l'homme. L'entreprise est délicate car il est nécessaire de se défaire, autant que faire se peut, de l'anthropomorphisme trop souvent inhérent à l'observateur humain. Notons ici une divergence d'opinion entre Baratay et Pierre Serna, ce dernier refusant de parler du point de vue des animaux. L'analyse foucaldienne a pour ambition de trouver un juste milieu entre l'inaccessible point de vue animal et le trivial point de vue purement humain. C'est la confrontation que nous pourrions qualifier de dialectique entre l'homme et l'animal qui crée une co-construction historique, entremêlement fécond qui crée l'histoire<sup>24</sup>.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, ces tendances se veulent plus lourdes, plus prégnantes. L'animal est un sujet très présent, une « thématique dans l'air du temps » comme le titre Thierry Buquet<sup>25</sup>. De nombreuses approches montrent que tous les êtres vivants (y compris la flore, les champignons, les bactéries, etc.) communiquent beaucoup plus qu'on ne croyait jusqu'à récemment. Par exemple, les acacias de la savane africaine dont les feuilles sont croquées par la dent agressive du koudou émettent du gaz éthylène pour prévenir les voisins préservés qui secrèteront des tanins amers pour décourager le brouteur<sup>26</sup>. Toutes les disciplines concourent à montrer la sensibilité des arbres, et a fortiori, celles des animaux. Il est même question de lui donner un statut légal. Au-delà même de l'analyse marxiste devenue classique de Pierre Serna qui considérait que « les premiers misérables, les pre-

<sup>19</sup> Voir THOMAS, Keith, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England, 1500–1800*, London, Allen Lane, 1983

<sup>20</sup> Voir RITVO, Harriet, *The Animal Estate: The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1987

<sup>21</sup> Voir DELORT, Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1984, p. 10

<sup>22</sup> BRUNET, Pierre et SERNA, Pierre, op. cit. p. 13

<sup>23</sup> Voir BARATAY, Éric, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017, p. 270

<sup>24</sup> Voir FOUCAULT, Michel, « La vie des hommes infâmes », *Dits et écrits III 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994, p. 241-242

<sup>25</sup> BUQUET, Thierry, « L'animal comme objet d'histoire : une thématique dans l'air du temps », *Les Échos du Cahier*, 2016

<sup>26</sup> Voir sur le sujet les études de PELT, Jean-Marie, 1996 ; HALLÉ, Francis, 2011 ; WOHLLEBEN, Peter, 2017)

miers inférieurs, ceux qui étaient les plus pauvres, les plus maltraités, les plus déconsidérés étaient les animaux »<sup>27</sup>, les études inspirées des *gender studies*, souvent d'origine états-unienne, radicalisent cela en plaçant la condition animale comme celle d'une minorité qui a toujours été privée d'expression, encore plus que les femmes, les populations colonisées ou les minorités sexuelles.

Des historiens exigent aujourd'hui une révolution épistémologique : l'écriture des rapports anthropo-zoologiques devrait se rééquilibrer pour redonner au point de vue animal toute sa richesse potentielle. Des convergences sociologiques et anthropologiques se font jour pour étudier les relations humains-animaux. Le mouvement *Animal turn*<sup>28</sup> suscite une percée de la sensibilité dans les sciences humaines. Peut-on créer un « zoocentrisme » ou plutôt un zoologisme pur ou décentré ? Est-il réaliste de créer une ethnographie multi-espèces ? Comment caractériser une culture vraiment animale ? De nouveaux horizons s'ouvrent peu à peu à notre sagacité. De nombreux colloques<sup>29</sup>, des manifestes de collectifs et d'associations éclosent au sein de l'Université mais aussi de la société civile. Enfin, des revues et de nombreux programmes de recherches ont vu le jour ces dernières années, comme par exemple, rien que dans le domaine francophone, *Zoomathia*, *Anthropozoologica* ou encore *Ichtya*.

Malgré toutes ces avancées sur l'histoire des animaux, cet *animal turn*, quand bien même le privilège anthropologique s'efface progressivement, la plupart des études historiques sur les animaux ont essentiellement interrogé le rapport entre les animaux et les hommes en faveur de ces derniers, pour comprendre en quoi les animaux pouvaient expliquer l'exception que représente l'homme au sein de la nature. Que ce soit des auteurs comme Jules Michelet ou Alphonse Esquiros, ou même plus récemment avec Florence Burgat<sup>30</sup>, l'animal est étudié comme sujet historique principalement pour ce qu'il peut apprendre aux chercheurs sur l'homme. Par exemple, dans le cas d'Alphonse Esquiros, l'étude de la domestication présente le rôle des animaux dans l'histoire humaine comme un rôle passif<sup>31</sup>, tandis que Florence Burgat présente les animaux, subissant le pouvoir de l'homme, comme le symbole de « la sortie de l'homme de son état de nature »<sup>32</sup>. Ainsi, même au sein d'une majorité d'ouvrages historiographiques sur les animaux, ces derniers restent en retrait par rapport à l'homme comme sujet d'étude, les animaux restant des êtres muets<sup>33</sup>. Il faut d'ailleurs noter que notre modeste contribution s'inscrit elle-aussi dans ces travaux où l'animal est clairement relégué au second plan face à l'homme, puisque nous avons fait le choix de nous intéresser à la vision qu'ont les hommes – en l'occurrence surtout les naturalistes – des animaux, et donc aux hommes en eux-mêmes, et non pas aux animaux directement.

Si les animaux gagnent peu à peu leur place de sujet d'étude des sciences humaines, le naturalisme a également fait l'objet de recherches. Les différents animaux plus ou moins fantastiques et les monstres présentés par certains naturalistes comme Pierre Belon du Mans ou Rondelet suscitent aussi régulièrement l'intérêt du public. Quelle

<sup>27</sup> BRUNET, Pierre et SERNA, Pierre, op. cit. p. 13

<sup>28</sup> Voir RITVO, Harriet, *On the Animal Turn*, « Daedalus », vol. 13, n° 4, 2007, p. 118-122

<sup>29</sup> Voir par exemple le 141<sup>e</sup> congrès national des sociétés historiques et scientifiques du Comité des travaux historiques et scientifiques, *L'animal et l'homme*, Université de Rouen, 11-16 avril 2016

<sup>30</sup> BURGAT, Florence, *L'humanité carnivore*, Paris, Seuil, 2017

<sup>31</sup> Voir ESQUIROS, Alphonse, *Paris ou les Sciences, les Institutions et les Mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Imprimeurs unis, 1847, p. 208

<sup>32</sup> Pour reprendre les termes de PIAZZESI, Benedetta, « Les « silences rebelles » des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France », *La Révolution française*, mis en ligne le 06 juillet 2020

<sup>33</sup> Voir FONTENAY, Elisabeth de, *Le silence des bêtes : La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 1998

étrange dichotomie que des ouvrages annonçant donner les « portraits véritables » d'animaux qui présentent des chevaux marins ou des monstres déguisés en évêque<sup>34</sup> ! Si le rapport entre l'homme et les animaux a progressivement suscité l'intérêt de l'historiographie, les sciences de la nature l'ont également fait. Les sciences naturelles étudient le fonctionnement du monde naturel, ce qui ne concerne pas seulement le règne animal, mais aussi d'autres branches comme la matière. Nous ne nous intéressons ici qu'à la branche s'intéressant aux êtres vivants, et plus précisément aux animaux, à savoir la zoologie – nous excluons donc, entre autres, la botanique. L'étude des animaux se subdivise elle-même en diverses branches qui se rejoignent, comme l'ichtyologie (l'étude des poissons), la mammalogie (l'étude des mammifères), l'ornithologie (l'étude des oiseaux), l'entomologie (l'étude des insectes), l'ophiologie (l'étude des serpents), la malacologie (l'étude des mollusques), etc.

Au vu de sa diversité, il n'est guère étonnant que ce domaine ait piqué l'intérêt de l'historiographie, qui s'est particulièrement développée ces dernières décennies. Parmi les différents naturalistes au sein de notre corpus qui ont fait l'objet d'études, le comte de Buffon est sans conteste en haut de la liste. De nombreuses études ont déjà analysé divers aspects de l'œuvre de Buffon, qu'il s'agisse de ses descriptions parfois monstrueuses<sup>35</sup>, des poncifs de son style d'écriture<sup>36</sup>, de son rapport avec une idée de genèse<sup>37</sup>, de son travail concernant des territoires ou des peuples précis<sup>38</sup>, ou encore d'autres études le replaçant dans un contexte plus général<sup>39</sup>. Cependant, qu'il s'agisse de l'historiographie portant sur l'histoire naturelle ou de celle portant sur les animaux, toutes deux sont encore aujourd'hui considérées comme nettement insuffisantes, et appelant à de nouveaux travaux dans ces domaines, comme le montrent par exemple Corinne Beck et Éric Fabre lorsqu'ils écrivent que, « si un mariage à trois est bien possible entre l'animal, l'histoire et l'histoire naturelle, il faut convenir que ce serait en partie un « remariage » après que l'histoire naturelle a une première fois abandonné l'animal au cours de l'individualisation des sciences. Quant à la relation entre l'histoire et l'animal, c'est à peine un flirt tant elle est récente et superficielle ».<sup>40</sup>

## NOS SOURCES

À l'exception de *L'histoire entière des poissons* de Guillaume Rondelet qui a été traduite du latin au français par l'élève puis successeur de l'auteur, toutes nos sources sont

<sup>34</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, Charles Estienne, Paris, 1555, p. 32-33, 448 p.

<sup>35</sup> Voir NOUAILLES, Bertrand, « Le monstre : un concept stratégique dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2016/1 (Tome 141), p. 41-58

<sup>36</sup> Voir LEVACHER, Maëlle, « Les lieux communs dans l'*Histoire naturelle* de Buffon : rhétorique judiciaire, rivalité dans la réécriture et compromis épistémologique », *Dix-huitième siècle*, 2010/1 (n° 42), p. 35-56

<sup>37</sup> Voir DE BAERE, Benoît, *La Pensée cosmogonique de Buffon*, Paris, Honoré Champion, 2004. Voir aussi PIMENTA Pedro, « Le « dessin original de la nature » dans l'*Histoire naturelle* de Buffon et Daubenton », *Dix-huitième siècle*, 2017/1 (n° 49), p. 693-711

<sup>38</sup> Voir CURRAN, Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle*, 2012/1 (n° 44), p. 183-199

<sup>39</sup> Voir HOQUET, Thierry, *Buffon, histoire naturelle et philosophie*, 2005, Honoré Champion, Paris, 816 p. ; DE BAERE, Benoît, « Représentation et visualisation dans L'*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007/1 (no 39), p. 613-638. Voir aussi HOQUET, Thierry, « De Buffon à Darwin : les sciences des relations », in Marie-Odile Bernez (dir.), *L'Héritage de Buffon*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2009, p. 295-313

<sup>40</sup> Voir BECK, Corinne et FABRE, Éric, « L'animal, l'histoire et l'histoire naturelle », *Études rurales*, 2012

rédigées en langue française. Ce choix linguistique s'explique par la volonté de partir d'un corpus s'appuyant sur une seule langue commune, afin de pouvoir comparer le vocabulaire. Si certaines variantes sont visibles selon les époques, avec des termes parfois un peu différents selon l'époque, certains étant davantage employés au XVI<sup>e</sup> siècle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ces différences restent minimes. Une langue véhiculant une pensée commune<sup>41</sup>, nos sources permettent d'avoir accès à une vision plus générale des naturalistes concernant les animaux, sans avoir à nous soucier de la pertinence des variations du vocabulaire employé. Certains termes reviennent en effet de manière récurrente dans les descriptions négatives des animaux que nous allons étudier, tels que « vorace », « ignoble » et autres adjectifs peu flatteurs. La répétition de ces termes nous permet de savoir si les différents auteurs que nous reprenons ici sont d'accord sur la description à donner de certaines espèces, mais également s'ils reprennent régulièrement les descriptions les uns des autres, et dans quelle mesure. Pour ce faire, il nous était nécessaire de nous appuyer sur des ouvrages d'une même langue, afin d'être sûrs que les termes que nous reprenions avaient la même signification pour les différents auteurs. Notre sujet portant spécifiquement sur le territoire français (à l'exception du cas du crocodile), et le français remplaçant progressivement le latin dans les ouvrages érudits au début de la période qui nous intéresse, la langue française nous a semblé le choix le plus adéquat pour traiter ce sujet.

Si tout notre corpus est composé d'ouvrages d'histoire naturelle, tous ne traitent pas des mêmes éléments de la nature. Certains d'entre eux sont des ouvrages d'ichtyologie, comme *L'histoire entière des poissons* de Rondelet ou *l'Histoire naturelle des poissons* de Cuvier et Valenciennes, tandis que d'autres sont des ouvrages d'ornithologie comme *l'Ornithologie européenne ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe* de Degland et Gerbe, d'entomologie, comme les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* de Réaumur, et encore d'autres ouvrages plus généraux, comme *l'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi* de Buffon. Les différents auteurs ne jouent pas non plus le même rôle au sein de cette branche des sciences. Certains d'entre eux sont des naturalistes dans le sens de classificateurs, comme Pierre Belon du Mans par exemple, tandis que d'autres auteurs sont davantage des vulgarisateurs, qui n'ont pas eu le même apport dans leur domaine, comme l'est Louis Figuier.

Il y ainsi, en quelque sorte, une certaine hiérarchie entre les ouvrages selon l'importance qu'ils ont représentée pour le progrès des sciences naturelles. D'ailleurs, ces divers ouvrages n'ont pas connu le même succès. Certaines de ces œuvres ont plutôt fait l'unanimité parmi leurs pairs en histoire naturelle, comme cela a pu être le cas de *l'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi* de Buffon qui a largement été reprise par d'autres férus de naturalisme, tandis que d'autres auteurs et ouvrages ont fait l'objet de vives critiques par leurs contemporains, comme Buc'hoz, auteur assez controversé. À son sujet, nous pouvons notamment remarquer le cas de Louis-Gabriel Michaud qui, en 1812<sup>42</sup>, écrit à son sujet que ses parutions sont plus prolifiques que réellement utiles à la société, des « compilations faites à la hâte, [...] remplies de fautes, et souvent d'erreurs grossières [...] avec des titres pompeux, pour attirer l'attention et exciter la curiosité du public ». Enfin, ajoutons que certains ouvrages ont été co-rédigés, parfois avec plusieurs années d'intervalles entre les auteurs. Il est arrivé que des ouvrages aient été repris par l'assistant ou le successeur du premier auteur. Par

<sup>41</sup> Voir LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie et linguistique*, Paris, Plon, 1958

<sup>42</sup> Louis-Gabriel Michaud, *Bibliographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud frères, 1812, tome VI, p. 205-206

exemple, Achille Valenciennes, après avoir participé à l'*Histoire naturelle des poissons* avec Georges Cuvier, a achevé cette œuvre après la mort de ce dernier en 1832, tandis que Gerbe a repris le *Catalogue analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe* après Côme-Damien Degland.

Afin de mieux appréhender notre corpus, nous pouvons ici présenter brièvement, dans un ordre chronologique, les différents ouvrages qui le composent. Les deux auteurs les plus anciens sont également contemporains l'un de l'autre, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de Pierre Belon du Mans et de Guillaume Rondelet, deux auteurs ayant rédigé leurs ouvrages principaux à quelques années d'intervalle, et souvent mis en opposition par les naturalistes postérieurs. En ce qui concerne Belon, il s'agit d'un apothicaire particulièrement féru de botanique, une discipline qu'il parfit en voyageant en Allemagne, notamment auprès de Valerius Cordus. Tout comme ce dernier, il s'intéresse aussi à l'ichtyofaune, ce qui l'amène à rédiger deux des trois ouvrages qu'il nous a laissés et que nous étudions ici, à savoir *L'histoire naturelle des étranges poissons marins, avec la vraie peinture et description du dauphin et de plusieurs de son espèce* qui date de 1551 et *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel* qui date de 1555. En plus de ces ouvrages et de s'occuper de l'un des premiers jardins botaniques de France, il publie également des ouvrages traitant d'ornithologie, ce qui nous amène au troisième ouvrage de notre corpus, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel* qui date de 1555. Celle-ci est généralement considérée comme son traité le plus abouti, regroupant de nombreux oiseaux selon leur anatomie et leurs mœurs, avec des subdivisions selon leur régime alimentaire, le tout accompagné de gravures réalistes. Le progrès que cet ouvrage représente en ornithologie s'explique par les observations détaillées du comportement des espèces dans leurs milieux naturels ainsi que par l'usage de la dissection afin de les décrire anatomiquement parlant de manière très réaliste. En revanche, l'essor scientifique que représente cet ouvrage doit cependant être nuancé par des erreurs assez importantes, comme la catégorisation des chauves-souris parmi les oiseaux. Cette *Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraicts retirés du naturel* de 1555 fait certes moins de bruit que l'*Historia animalium* de Conrad Gessner, elle est cependant plus précise que cette dernière dans ses descriptions. Elle est également généralement jugée supérieure aux deux ouvrages de Belon sur l'ichtyofaune. Si le terme « poisson » est employé dans le titre, les deux œuvres traitent en réalité de tous les animaux, incluant même parfois des animaux dont la présence peut paraître insolite, comme par exemple le caméléon. Malgré certaines erreurs, il tente, là aussi, de classer les espèces selon leur anatomie.

Venons-en à Guillaume Rondelet, essentiellement célèbre pour son *Histoire entière des poissons*, datant de 1558, que nous étudierons ici, mais aussi pour avoir été le premier à utiliser une nomenclature binominale scientifique latine, mieux connue grâce à Linné. Protestant et dirigeant de l'Église réformée de Montpellier, il est également médecin, il est familier de la dissection, tout comme Belon, et mène même des opérations de ce style devant public. C'est son successeur à Montpellier, Laurent Joubert, qui traduit son *Histoire entière des poissons* du latin au français. Dans cet ouvrage, il cherche à ne décrire que les espèces qui lui semblent réalistes, le tout agrémenté de xylogravures précises et permettant facilement l'identification des espèces présentées. Sa classification est généralement jugée moins précise que celle de Belon, pourtant publiée trois ans auparavant. Cependant, cet avis n'est pas partagé par leur prédécesseur Georges Cuvier, qui

penche en faveur de Rondelet, écrivant qu'il y voit « le sentiment de la méthode ; il est facile de reconnaître qu'il avait aperçu des rapports entre les espèces »<sup>43</sup>.

Les auteurs suivants qui nous intéressent sont largement postérieurs à Belon et nous font passer directement du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Parmi les auteurs prolifiques de ce siècle des Lumières, René Antoine Ferchault Réaumur nous intéresse particulièrement puisque sa principale œuvre en tant que naturaliste, à savoir ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, précède les travaux de Buffon. Réaumur, membre de l'Académie des sciences et chargé de la *Description générale des Arts et Métiers*, est passionné d'histoire naturelle, particulièrement d'arachnides – il est l'auteur d'un *Examen de la soie des Araignées* – et d'insectes, notamment de fourmis et de guêpes – nous lui devons également une *Histoire des Fourmis* et une *Histoire des Guêpes*, éditée dès 1719. Cet entomologiste est surtout passé à la postérité pour ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, publiées entre 1734 et 1742, et réparties en six volumes. Parmi ces derniers, nous nous intéresserons particulièrement au quatrième tome, paru en 1738, traitant de l'*Histoire des Gallinsectes, des Progallinsectes et des Mouches à deux ailes*, accompagné de 44 planches illustrées. Cette œuvre volumineuse fait de Réaumur un personnage novateur dans l'étude des comportements des animaux, l'éthologie. Conscient du nombre écrasant d'espèces d'insectes au sein de toute la biodiversité, il écrit notamment en introduction de son ouvrage que « l'immensité des ouvrages de la nature ne paraît mieux nulle part que dans l'innombrable multiplicité de tant d'espèces de petits animaux ». Si ses travaux sont aujourd'hui perçus comme précurseurs dans le domaine, l'entomologiste a aussi connu des détracteurs à son époque, dont le comte de Buffon, ce dernier lui ayant dédié la célèbre phrase « aux petits esprits les petits objets ». Regrettant le mépris général des sciences naturelles pour les insectes, Réaumur s'attache également à mettre en évidence l'intérêt d'observer les insectes pour la société humaine, traitant des bienfaits pouvant servir à l'homme, par exemple en utilisant des parasites pour lutter contre les insectes nuisibles, ce qu'on appelle aujourd'hui une lutte biologique..

Le plus célèbre des auteurs que nous étudions est sans doute Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon. Cet académicien et intendant du Jardin du roi (qu'il enrichit énormément) a beaucoup influencé l'histoire naturelle avec son ouvrage le plus célèbre, celui qui nous intéresse ici, à savoir son *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*. Développant le Cabinet d'Histoire Naturelle du roi, il l'ouvre au public en 1745. Véritable homme de cour, il est en bonne relation avec les plus grands souverains d'Europe, comme Frédéric II de Prusse ou encore Catherine II impératrice de Russie, contrairement à d'autres naturalistes de son temps avec lesquels il est en opposition, comme Réaumur ou Linné. À leur opposé, il ne cherche pas à s'intéresser de manière égale aux êtres vivants, mais de manière subjective, proportionnelle à l'importance qu'il donne aux espèces au sein de règne animal, ce qui ne fait pas de lui un classificateur. Son œuvre majeure, l'*Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, est divisée en 36 volumes, parus entre 1749 et 1789, ajouté à cela huit autres volumes parus après sa mort, grâce à son confrère Lacépède, qui traitent des quadrupèdes ovipares, des serpents, des poissons et des cétacés. Féru d'anatomie comparative, il rédige un ouvrage accompagné de plusieurs centaines de planches que nous devons à Jacques de Sève pour les quadrupèdes et à François-Nicolas Martinet pour les oiseaux. Cette grande œuvre se divise en plusieurs sujets, souvent repartis sur plusieurs volumes : trois sur la manière de travail en histoire naturelle, douze sur les quadrupèdes, neuf sur les oiseaux, cinq sur les minéraux et sept autres en supplément. Les animaux y

<sup>43</sup> CUVIER, Georges, *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours*, Masson, 1841, p. 79

jouent clairement une place centrale. Son *Histoire naturelle* est un immense succès, traduit en diverses langues, et a suscité de nombreuses vocations pour l'histoire naturelle, dont Cuvier. Cependant, son œuvre n'est pas exempte de reproches, notamment sa présentation partielle des espèces, son mépris pour certaines d'entre elles et pour la classification scientifique, des erreurs d'identification, des tendances à l'anthropomorphisme que nous aurons le loisir d'observer, un style trop emphatique, et des hypothèses hasardeuses. Néanmoins, cela n'empêche pas Buffon d'être l'un des naturalistes dont les écrits ont le plus influencé la perception des sciences naturelles.

Si le comte de Buffon reste une figure parfois critiquée du naturalisme, certains auteurs ont également donné lieu à des controverses. Parmi eux, nous pouvons citer Pierre-Joseph Buc'hoz, médecin, devenu botaniste puis libraire-éditeur afin d'éditer lui-même ses œuvres. Ces dernières sont d'ailleurs fort nombreuses puisqu'il s'intéresse à de nombreux sujets, notamment sur la botanique et les sciences naturelles en général, l'amenant à publier régulièrement des traités à ce sujet. Il obtient un certain succès avec son *Histoire naturelle du règne végétal*, lui offrant l'approbation de l'Académie royale des sciences et titres prestigieux dont, entre autres, ceux de médecin botaniste du frère du roi et membre du Collège royal de médecine de Nancy. Cependant, comme nous l'avons précédemment évoqué, Buc'hoz a connu des détracteurs, dont l'écrivain Louis-Gabriel Michaud qui, en 1812, lui reproche de publier d'innombrables traités sans s'inquiéter de leur pertinence, de vouloir publier bien trop rapidement sans vérifier la validité de ses informations, de penser à sa notoriété auprès du public plutôt qu'à l'intérêt scientifique de ses œuvres<sup>44</sup>. Parmi ses différents traités, les deux ouvrages qui nous intéressent ici sont l'*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*. Celle-ci, parue en 1781, a rencontré un certain succès, puisqu'elle est accompagnée, un an plus tard, d'un supplément qui représente notre second ouvrage de Buc'hoz au sein de notre corpus. Il s'agit des *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles*. Ces deux ouvrages, qui mettent l'accent sur les ravages ou services que rendent les insectes aux hommes, ne sont pas dépourvus de critiques et d'erreurs, comme nous le verrons au cours de notre étude.

Parmi les grands noms du naturalisme, trône aux côtés de Belon et Buffon celui de Jean Léopold Nicolas Frédéric Cuvier, plus connu sous le nom de Georges Cuvier. Ce montbéliardais est avant tout un autodidacte qui, influencé par les écrits de Buffon, a étudié l'histoire naturelle en observant par lui-même, convaincu de la nécessité d'une nouvelle classification du règne animal. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, professeur du nouveau Muséum national d'histoire naturelle à Paris, le remarque, propulsant sa nouvelle carrière dans le domaine. Il est ainsi admis au Jardin des plantes du Muséum national d'histoire naturelle, puis à l'Académie des sciences. Alors suppléant à la chaire d'Anatomie des animaux en 1797 en tant que professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales du Panthéon, il publie ses cours donnés dans ces établissements supérieurs sous la forme du *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux* qui propose une nouvelle classification des animaux. Il installe son cabinet d'Anatomie comparée au Jardin des plantes, qu'il ouvre au public. Également chancelier de l'Université, il développe et favorise l'enseignement de l'histoire et des sciences. Si sa remise en cause des systèmes proposés par

<sup>44</sup> Louis-Gabriel Michaud, *Bibliographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud frères, 1812, tome VI, p. 205-206

d'autres célèbres confrères lui valent des critiques, il n'en reste pas moins un précurseur reconnu dans son domaine. Son œuvre la plus importante, *Le règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, publiée en 1817, classe les animaux en quatre grandes catégories, qu'il traite dans quatre volumes distincts. Le premier expose les vertébrés (mammifères, oiseaux, reptiles, poissons), le second les mollusques (céphalopodes, gastéropodes), le troisième les animaux articulés (annélides, crustacés, arachnides, insectes), et le dernier les zoophytes. Ces derniers, à savoir des animaux dont l'aspect ressemble à celui de plantes (par exemple des coraux ou des méduses), ne sont pas concernés par notre étude puisqu'ils ont été moins décrits et, s'ils l'ont été, de manière peu propice à un jugement négatif, aussi nous nous pencherons uniquement sur les trois premiers volumes de Cuvier.

Si Georges Cuvier est pratiquement le seul auteur de cette dernière œuvre, nous lui devons une autre collection naturaliste de notre corpus, cette fois-ci avec la participation active d'Achille Valenciennes. Ce dernier, spécialiste des vers et de la parasitologie, promoteur de la paléontologie comme son mentor Cuvier, travaille ainsi avec ce dernier sur une *Histoire naturelle des poissons*, divisée en vingt-deux volumes qui paraissent entre 1828 et 1848. À la mort de Cuvier, Achille Valenciennes passe d'élève à successeur, titulaire de la chaire des annélides, mollusques et zoophytes au Muséum national d'histoire naturelle, et poursuit seul cette œuvre monumentale, agrémentée d'illustrations très précises, qui devient un ouvrage de référence en ichtyologie. Il faut noter que cette *Histoire naturelle des poissons* est complétée par deux autres volumes grâce à un autre zoologiste Auguste Duméril, en 1865 et 1870, traitant d'autres espèces déjà observées par les deux principaux auteurs de la collection, dont certains requins.

Jusqu'ici, les auteurs des diverses collections naturalistes que nous étudierons sous peu étaient français. Cependant, une exception réside en la personne d'Edmond de Sélys-Longchamps. Ce noble belge, successivement sénateur, puis vice-président et enfin président du Sénat belge, est un grand passionné d'histoire naturelle. Expert des mammifères et des oiseaux (il a notamment contribué à la classification des passereaux et mené quarante-sept publications sur le sujet), il est avant tout spécialiste des odonates, qui comprennent essentiellement la famille des libellules, dont il a publié une *Monographie des Libellulidées d'Europe* en 1840. Il est également un grand collectionneur, recueillant plus de 3000 spécimens. Mais c'est avant tout pour sa *Faune belge, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*, parue en 1842, que nous nous intéressons à cet auteur. Cet ouvrage, consacré aux vertébrés de Belgique, nous permet en effet de comparer la faune du territoire belge avec celle du territoire français, deux territoires géographiquement et culturellement assez semblables, et même politiquement indissociables à une certaine période de notre période d'étude.

Pour en revenir aux auteurs français, Georges Cuvier et Achille Valenciennes ne sont pas les seuls de notre corpus à avoir rédigé en commun une œuvre importante pour les sciences naturelles, c'est également le cas de Côme-Damien Degland et de Jean-Joseph Zéphirin Gerbe. Côme-Damien Degland est le médecin-chef de l'hôpital Saint Sauveur de Lille et l'un des fondateurs du Muséum d'histoire naturelle de cette même ville. Féru d'histoire naturelle, et particulièrement d'ornithologie, il est l'auteur d'un *Catalogue de la collection de coléoptères* et d'un *Catalogue des oiseaux observés en Europe, principalement en France et surtout dans le nord du royaume*. Son œuvre majeure est celle qui nous intéresse ici, à savoir son *Ornithologie européenne, ou Catalogue analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*. Cet ouvrage, divisé en deux volumes, ne peut être achevé par Degland, tombé malade. Son ouvrage est alors repris par Jean-Joseph Zéphirin Gerbe qui l'enrichit en 1867. Préparateur au Collège de France et docteur ès

sciences, il participe à l'édition de divers ouvrages de sciences naturelles. Entre autres, il est chargé de l'édition française de l'œuvre du célèbre naturaliste Alfred Edmund Brehm, qu'il fait paraître sous le titre de *La Vie des animaux illustrée* divisée en quatre volumes, ainsi que de nombreuses autres publications sur les poissons, les oiseaux ou les mammifères. C'est ainsi qu'il est amené à enrichir ce fameux catalogue ornithologique de Degland, qui deviendra un ouvrage de référence dans le domaine.

Pour finir, le dernier auteur de notre corpus que nous n'avons pas encore présenté est Guillaume Louis Figuier. Ce dernier ne saurait être considéré comme un naturaliste au sens strict, mais il s'agit néanmoins du plus important vulgarisateur scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle. Après un échec dans le monde de la chimie, mais doté d'un important bagage scientifique, il choisit de se consacrer à la vulgarisation, au sein de laquelle il devient populaire. Il publie de nombreux ouvrages sur la science et l'histoire, comptant, entre autres, *La Vie des savants illustres*, *La Terre avant le déluge*, et diverses collections comme le *Tableau de la nature*, *Les Merveilles de la science*, *Les Mystères de la science*, *Les Merveilles de l'industrie*, etc. Il revêt également une certaine importance dans la presse de vulgarisation scientifique (dont *La Science illustrée*, à l'image de célèbres hommes de lettres comme Jules Verne ou Camille Flammarion). Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, nous nous intéresserons particulièrement à sa collection intitulée *Tableau de la nature*. Celle-ci est déclinée en plusieurs volumes, parus en 1866 et 1888, traitant de la vie et des mœurs des animaux. Nous nous pencherons sur quatre ouvrages en particulier, à savoir ceux traitant des *Zoophytes et mollusques*, des *Mammifères*, des *Poissons, reptiles et oiseaux*, ainsi qu'un dernier volume sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*. Notons que les illustrations accompagnant les descriptions de Louis Figuier sont des gravures que nous devons à Édouard Riou.

# I) L'AMBITION DES NATURALISTES À REJETER PAR LA SCIENCE CERTAINS PRÉJUGÉS POPULAIRES ENVERS LES ANIMAUX

---

## A) DES PRÉJUGÉS POPULAIRES TRANSMIS PAR LES NATURALISTES, MONTRANT UN ANCIEN PARADIGME LIÉ AUX RAPPORTS DES HOMMES AVEC LES ANIMAUX

### 1) Des préjugés qui remontent à loin

#### *Étude de cas de la chouette effraie dont parlait déjà Aristote*

La mauvaise réputation de certaines espèces animales remonte parfois très loin. Il arrive que certains animaux soient récemment moins bien perçus par une partie de la population qu'il n'y a encore quelques décennies, comme c'est par exemple le cas du sanglier, qui était autrefois vu par les citadins comme une majestueuse bête de la forêt, mais qui est maintenant bien moins apprécié pour les ravages de plus en plus grands qu'il cause dans les jardins, sans parler des dommages pour les agriculteurs<sup>45</sup>. Cependant, ces mauvaises perceptions par les hommes de nombreux animaux perdurent depuis des temps nettement plus anciens et ont ancré une crainte persistante. Parmi ces diverses craintes liées à des animaux, certaines remontent au moins à l'Antiquité et figurent dans les premiers écrits scientifiques sur les animaux. En effet, si le naturalisme n'existe pas à proprement dit à l'époque hellénistique, des savants se penchaient déjà sur la question, dont le célèbre Aristote, qui retranscrit dans ses écrits des préjugés sur certains animaux.

Parmi les animaux auxquels nous pensons en priorité lorsque nous entendons parler de superstition, les hiboux et les chouettes figurent en bonne place sur notre liste. S'ils sont essentiellement connus, encore aujourd'hui, pour leur prétendu lien avec la mort (lien que nous observerons aussi sous peu), ils le sont généralement moins pour leur vol de lait de chèvre. Pourtant, malgré le caractère assez original de ce reproche, il s'agit bien d'une accusation proférée au sujet de la chouette effraie (*Tyto Alba*) reprise par certains naturalistes, comme Pierre Belon du Mans. Celui-ci informe le lecteur de cette croyance, qui remonterait au moins à l'une des plus anciennes figures tutélaires du naturalisme, à savoir Aristote.

En effet, dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel de 1555*, Belon fait directement référence au *Stagirite* dans sa description de la chouette effraie. Il traite tout d'abord de la frayeur qu'elle cause généralement parmi la population, puisqu'elle fait « peur aux hommes timides »<sup>46</sup>, qu'il n'est personne « en toute notre nation qui ne sache que l'oiseau de cri effrayant, qu'on entend crier la nuit en volant, ne soit nommé une effraie »<sup>47</sup>, un « oiseau de nuit [...] de cri si effrayant et qui est de si horrible voix »<sup>48</sup> et, « parce qu'il a un cri épouvantable,

<sup>45</sup> ROPARS-COLLET, Carole et LE GOFFE, Philippe, *La gestion du sanglier : modèle bioéconomique, dégâts agricoles et prix des chasses en forêt*, HAL, 2009, 40 p.

<sup>46</sup> BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 140

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 142

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 144

chacun en a peur, au moins ceux qui sont sujets de l'ombre des esprits », une crainte qui explique son surnom « d'oiseau sorcier »<sup>49</sup>. Il s'agit d'une description somme toute assez traditionnelle concernant l'oiseau en question, rejoignant la plupart des descriptions d'autres naturalistes, qui se concentrent principalement sur la voix grinçante de la chouette effraie pour qualifier cette dernière. Par exemple, dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*, en 1770, le comte de Buffon écrit que la *strix* latine correspond à la chouette effraie car « le mot *stridor*, qui signifie en latin un craquement, un grincement, un bruit désagréable entrecoupé et semblable à celui d'une scie, est précisément le cri de l'effraie »<sup>50</sup>.

Mais, à la douleur auditive que cause la chouette effraie, Belon ajoute que, selon Aristote, la chouette effraie commet un « méfait », à savoir « voler la nuit dans les étables pour sucer le lait des tétines des chèvres »<sup>51</sup>. Cette accusation se retrouve effectivement dans l'œuvre d'Aristote, notamment dans le troisième tome de son *Histoire des animaux*. Par exemple, dans le chapitre XXI du neuvième livre, nous pouvons retrouver :

Ο δὲ καλούμενος αἰγοθήλας ἐστὶ μὲν ὄρεινός, τὸ δὲ μέγεθος κοττύφου μὲν μικρῷ μείζων, κόκκυγος δ' ἐλάττων. Τίκτει μὲν οὖν φὰ δύο ἡ τρία τὸ πλεῖστον, τὸ δ' ἥθος ἐστὶ βλακικός. Θηλάζει δὲ τὰς αἴγας προσπετόμενος, ὅθεν καὶ τοῦνομος εἴληφεν φασὶ δ', ὅταν θηλάσῃ τὸν μαστόν, ἀποσβέννυσθαι τε καὶ τὴν αἴγα ἀποτυφλοῦσθαι. Ἐστι δ' οὐκ ὀξυωπὸς τῆς ἡμέρας, ἀλλὰ τῆς νυκτὸς βλέπει.

Nous pouvons reprendre la traduction de cette description qui nous est donnée par Barthélémy Saint-Hilaire<sup>52</sup> :

L'oiseau qu'on appelle le Tette-chèvre (engoulevent) se tient dans les montagnes ; il est un peu plus gros qu'un merle, et un peu moins qu'un coucou. Il pond deux ou trois œufs tout au plus. Il est d'un naturel lent et paresseux. Il vole à côté des chèvres pour les téter, et c'est de là que lui vient le nom qu'il porte. On prétend qu'après qu'il a téte une chèvre, la mamelle s'atrophie et que la chèvre devient aveugle. Le Tette-chèvre n'a pas une bonne vue dans le jour ; mais la nuit, il y voit bien.

Si la traduction par certains naturalistes de ce fameux « Tette-chèvre » s'est portée sur l'engoulevent (*Caprimulgus Europeus*), comme c'est le cas de Cuvier<sup>53</sup> ou encore de C. Claus<sup>54</sup>, ce « méfait » de voler le lait des chèvres la nuit semble également avoir été attribué à la chouette effraie par Belon. Une attribution qui semble assez logique, puisqu'Aristote précise qu'il s'agit d'un oiseau qui n'a « pas bonne vue dans le jour », mais qui « y voit bien » la nuit. Tout comme l'engoulevent est un oiseau qui chasse au crépuscule, la chouette est un rapace nocturne, et peut donc parfaitement correspondre à la description fournie par le Stagirite. Ce cas du mystérieux *Caprimulgus* a notamment été étudié par Raphaële Garrod et P.- J. Smith en 2018<sup>55</sup>. Ceux-ci observent comment

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 142

<sup>50</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome premier des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1770, p. 363-364

<sup>51</sup> BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 143

<sup>52</sup> Traduction : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/animaux9a.htm#XVI>

<sup>53</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome I, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 398

<sup>54</sup> CLAUS, C., *Zoologie descriptive*, Paris, F. Savy, 1884, 1566 p., p. 993

<sup>55</sup> Voir GARROD, Raphaële et SMITH P.-J., *Natural history in early modern France : the poetics of an epistemic genre*, Brill, 2018, 294 p., p. 29-32

Guillaume Callevat, qui a participé à l'œuvre de Pierre Belon du Mans, a voulu corriger ce qu'il a perçu, de sa propre initiative, comme une erreur, et identifié ce mystérieux voleur de lait de chèvre comme étant l'engoulevent, et non la chouette effraie.

Nous ne cherchons pas ici à déterminer de quel oiseau exactement Aristote voulait parler dans son *Histoire des animaux*, d'autres auteurs se sont penchés sur la question, mais plutôt à faire remarquer combien certaines superstitions sur les animaux remontent loin dans le temps, en l'occurrence ici à l'Antiquité, et dont la durée peut s'expliquer par leur validation par des figures tutélaires du naturalisme. Car, si Aristote semble dubitatif quant à la capacité de cet oiseau à causer la cécité de la chèvre, il ne remet nullement en question son habitude de téter son lait. Cette croyance est ainsi également reprise par Belon et d'autres naturalistes, sans pour autant qu'ils s'interrogent sur le caractère réel et crédible de la scène décrite qu'ils transmettent à leur tour au lecteur. Par ce biais, ne participent-ils pas eux-aussi à la persistance de cette croyance ? Il semblerait que certaines superstitions populaires s'appuient, ou du moins continuent à subsister, sur des récits de certains naturalistes, qui reprennent les descriptions de figures tutélaires, comme Aristote ou Pline l'Ancien, sans les remettre nécessairement en question. C'est notamment le cas à l'époque de Belon, le XVI<sup>e</sup> siècle voulant une grande déférence à ces figures tutélaires, et où faire référence à elles était un passage obligé pour tout naturaliste voulant être respecté.

Cette croyance, encouragée et favorisée par les descriptions de certains scientifiques déjà à l'époque d'Aristote, semble être aussi et surtout une croyance populaire, transmise par les fermiers au fil des siècles. Déjà présente sous l'Antiquité, la peur que des oiseaux nocturnes s'en prennent à leurs chèvres et à leur précieux lait hante également les fermiers de l'Ancien Régime. Raphaële Garrod et P.- J. Smith l'illustrent d'ailleurs bien en reprenant l'anecdote rapportée par l'ornithologue William Turner<sup>56</sup> alors qu'il cherche à identifier ce mystérieux oiseau qui s'en prendrait aux mamelles des chèvres. Bien qu'il doute de la fiabilité de son témoignage, il rapporte tout de même qu'un gardien de chèvres, en montagne, aurait « vu beaucoup [de ces oiseaux] dans les montagnes suisses quatorze ans plus tôt, et qu'il avait subi de nombreuses pertes à cause de ces oiseaux », lesquels « ne sucent pas seulement le lait des chèvres, les rendant ainsi aveugles, mais ils tuent aussi les brebis ».

Cette anecdote montre le souci constant des bergers pour leurs troupeaux, qui représentaient leur source de nourriture et de revenu. L'importance de leur activité explique que des superstitions concernant ce qui leur permettait de vivre aient duré aussi longtemps, dans une culture majoritairement pastorale. Des superstitions qui se sont transmises à travers les générations, remontant de nombreux siècles en arrière – à l'Antiquité d'Aristote au moins, pour le cas de cet oiseau nocturne rapproché de la chouette effraie et de l'engoulevent. Cet exemple nous montre combien les croyances populaires sur les animaux peuvent faire partie du quotidien de la population, et comment elles ont pu se répandre à travers les siècles pour s'intégrer dans la culture commune d'une bonne partie de l'Europe, dont la France qui est le territoire que nous avons choisi d'étudier.

<sup>56</sup> *Ibid*, p. 30

## **2) Des superstitions souvent en lien avec l'idée de mort, terreurs nocturnes**

### ***Étude de cas de la chouette effraie et des rapaces nocturnes***

Concernant la chouette effraie et les rapaces nocturnes de manière générale, nous ne pouvons traiter des superstitions populaires concernant des animaux sans évoquer les terreurs nocturnes liées aux chouettes et aux hiboux. Véritable poncif au sein des rapports entre l'homme et les oiseaux, ce cas d'école est mentionné dans toutes les œuvres d'ornithologie que nous pouvons étudier ici. Les relations complexes entre les rapaces nocturnes et l'homme ont déjà fait l'objet de plusieurs études, comme celle de Didier Clech en 2011<sup>57</sup>. Nous ne cherchons humblement ici qu'à nous pencher rapidement sur ce bon exemple de la terreur nocturne qu'ont pu inspirer certains oiseaux au sein de la population. Une peur qui a également traversé les siècles puisque, encore aujourd'hui, certains rapaces nocturnes causent de l'inquiétude chez ceux qui souhaitent dormir. Nous le voyons facilement dans l'œuvre de fiction populaire d'Hergé, par exemple, avec Bianca Castafiore qui est terrorisée par « les yeux et les cris » d'un hibou qui marchait dans le grenier la nuit<sup>58</sup>.

Comme nous l'avons déjà évoqué avec la chouette effraie, la principale caractéristique que lui attribuent tous les naturalistes est son cri perçant qui fait frémir ceux qui l'entendent et qui l'associent à un mauvais présage. Cette singularité concerne de manière générale tous les strigidés, c'est-à-dire la famille des chouettes et des hiboux. C'est ainsi que, dans le premier tome de l'*Ornithologie européenne ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe* de Côme-Damien Degland et enrichi par Jean-Joseph Zéphirin Gerbe en 1867, nous pouvons lire, à propos des rapaces nocturnes en général, « leurs cris stridents, tristes ou lugubres, ont principalement contribué à les faire considérer comme oiseaux de mauvais augure »<sup>59</sup>. Une description qui s'accorde avec celle de nombreux autres naturalistes, quelle que soit l'époque. Les habitudes de chasse des strigidés, leurs cris et autres bruits causés par leur habitude nocturne, tout cela a pu facilement causer un émoi dans la population, à l'heure où les hommes tentent généralement de dormir.

Cependant, si les rapaces nocturnes de manière générale ont eu tendance à inquiéter le voisinage, la chouette effraie reste évidemment la principale cause des frayeurs nocturnes de ce dernier. La terreur qu'elle a pu inspirer au fil des siècles prend place dans un socle plus ou moins commun de superstition, de crainte qu'un malheur n'arrive. Dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*, Buffon témoigne de l'inquiétude qu'elle provoque lorsque sa présence est entendue, puisqu'elle « effraie en effet par les soufflements, les cris âcres et lugubres [...] qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit ». À cette angoisse diffuse que la chouette provoque sur son passage, s'ajoute, toujours selon Buffon<sup>60</sup>, une inquiétude superstitieuse directement liée à la peur de la mort :

[La chouette effraie] pousse aussi en volant et en se reposant différents sons aigres, tous si désagréables que cela, joint à l'idée du voisinage des cimetières et des

<sup>57</sup> Voir CLECH, Didier, *Légendaires oiseaux de nuit*, éd. Mens Sana, 2011, 256 p.

<sup>58</sup> HERGÉ, *Tintin. Les bijoux de la Castafiore*, 1961-1962, p.14-15, 40-41, 54

<sup>59</sup> DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 1, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, p. 114

<sup>60</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome premier des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1770, p. 366-367

églises, inspire de l'horreur et de la crainte aux enfants, aux femmes et même aux hommes soumis aux mêmes préjugés, et qui croient aux revenants, aux sorciers, aux augures ; ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort ; ils croient que, quand il se fixe sur une maison, et qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

Le rapport entre la peur de la mort et les habitudes nocturnes de la chouette effraie semble ainsi être très important, aux yeux de la population. La mort faisait partie intégrante des villes et communes et les cimetières n'étaient généralement pas encore relégués à l'extérieur des villes avant le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>, aussi les habitations des vivants étaient suffisamment proches des cimetières pour entendre ce qui s'y passait. Ce genre d'endroit moins fréquenté étant parfait pour les habitudes de vie et la chasse nocturne des chouettes, il n'est guère étonnant que ces oiseaux aient élu domicile dans les nécropoles. Cela explique que Buffon précise<sup>62</sup>, à propos de la « petite chouette chevêche » (probablement s'agit-il d'une chevêchette (*Glaucidium passerinum*) mais, compte-tenu de la description, nous pouvons raisonnablement supposer que le naturaliste a confondu les espèces et qu'il traite là encore de la chouette effraie) :

Chouette à propos de laquelle « Frisch dit que, comme [elle] cherche la solitude, qu'elle habite communément les églises, les voûtes, les cimetières où l'on construit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *oiseaux d'église ou de cadavre*, et que comme on a aussi remarqué qu'elle voltigeait quelques fois autour des maisons où il y avait des mourants, le peuple superstitieux l'a appelée *oiseau de mort* ou *de cadavre*, s'imaginant qu'elle partageait la mort des malades.

La relation entre la chouette effraie et les lieux liés à la mort est donc bien mise en avant dans cette description, montrant le rapprochement que fait la population entre ce rapace et tout ce qui concerne traditionnellement la mort, notamment les cimetières et les églises – les uns étant souvent proches des autres dans une paroisse. La peur de la mort est très présente dans cette superstition, il semble y avoir une corrélation entre la chouette qui vole et chasse au crépuscule, et la mort qui plane au-dessus de la tête des malades, qui rôde la nuit. Toutes deux deviennent un danger omniprésent quand il fait nuit, une menace permanente qui est susceptible de s'abattre sur n'importe qui, causant la terreur de certains habitants.

Ce « messager de la mort », comme dit Buffon<sup>63</sup>, fait également office de présage et permettrait de savoir sur quelle personne la mort va s'abattre prochainement. La chouette effraie représente alors un moyen de prédire l'avenir, de savoir qui est susceptible de bientôt décéder. En cela, cette superstition se rapproche de la croyance en une forme de divination, de lecture des signes. L'expression de Buffon « qui croient aux revenants, aux sorciers, aux augures » rejoint celle des « oiseaux de mauvais augure »<sup>64</sup> que nous avons évoquée dans l'*Ornithologie européenne ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe* de Côme-Damien Degland et Jean-Joseph Zéphirin Gerbe en 1867. Cet emploi du terme « augure » n'est pas anodin, et semble faire référence à tout un socle commun de pratiques et de croyances qui, tout comme la référence précédente à Aristote, peut remonter à l'Antiquité. En effet, comme

<sup>61</sup> Sur le sujet, voir ARIÈS, Philippe, *L'Homme devant la mort*, Paris, Le Seuil, 1987 [1<sup>re</sup> éd. 1977]. Voir aussi VOVELLE, Michel, *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1983

<sup>62</sup> Buffon, op. cit., p. 379-380

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 367

<sup>64</sup> DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, op. cit., p. 114

l'ont montré de nombreuses études sur la religion grecque<sup>65</sup>, la divination (ou parfois mantique) avait une place importante. La lecture des signes importait pour pouvoir interpréter les signes envoyés par les dieux, à travers des oracles et des augures. Cette croyance populaire selon laquelle la présence d'une chouette effraie près d'une maison pourrait indiquer un décès prochain ne semble pas si éloignée de cette science des présages qui existait déjà sous l'Antiquité, qu'elle soit grecque avec des devins (*manteis*) ou celtique avec des druides, et qui a perduré dans le temps à travers les cultures. Cette superstition associant terreur nocturne de la chouette effraie et peur de la mort qui peut s'abattre à tout moment semble en tout cas s'inscrire dans un système de croyance très ancien<sup>66</sup>. Avec ses habitudes de chasse la nuit et ses cris particuliers, la chouette effraie, ainsi que les strigidés de manière générale, ont donc été pendant très longtemps synonymes de mauvais présage et de mort prochaine.

### **3) Des animaux qui sont mal perçus par la population à cause de leur alimentation**

#### *Étude de cas du corbeau charognard*

Si certains animaux ont inquiété l'homme par la symbolique funèbre qui leur est attribuée, d'autres ont également été mal perçus à cause d'un autre type de rapport avec la mort. Il s'agit des animaux nécrophages, c'est-à-dire qui ont pour habitude de consommer des chairs mortes. Ce régime alimentaire, bien que généralement bénéfique à l'homme afin d'éviter la propagation de maladie, a souvent provoqué chez l'Européen du dégoût et de l'effroi. Loin de certaines sociétés et communautés qui pratiqueraient l'endocannibalisme<sup>67</sup>, la population française a généralement pratiqué l'anthropophagie dans des situations de crise, donnant à cette pratique figure d'exception<sup>68</sup>. La nécrophagie était donc un sujet assez tabou, mal perçu et craint, rappelant sûrement aux hommes le sort inéluctable qui les attendait. De plus, dans une société où la culture était majoritairement chrétienne, et donc qui accordait à la conservation et à l'enterrement des cadavres une grande importance, l'idée de voir le corps de ses proches ou son propre corps dévoré par des animaux avait de quoi inquiéter. En outre, ce régime alimentaire, très différent de la viande cuite et des fruits du labeur de la terre propres à l'homme, peut sembler particulièrement incongru et dérangeant pour ce dernier.

C'est ainsi que, parmi les animaux nécrophages qui ont pu faire l'objet d'une grande répulsion, le corbeau est un exemple archétypal, sur lequel il est intéressant de nous pencher. En France, deux espèces de corbeaux sont majoritairement présentes, à savoir le grand corbeau (*Corvus corax*) et le corbeau freux (*Corvus frugilegus*). Comme certaines descriptions de naturalistes que nous étudions ici ne font pas toujours clairement la distinction entre les deux, nous partirons du principe que nous parlons ici généralement du grand corbeau, bien que les propos étudiés puissent souvent concerner les deux espèces. Nous serons d'ailleurs amenés plus tard à traiter du cas du corbeau freux et des ravages qu'il fait dans les champs. Ainsi, concernant le grand corbeau, c'est sans surprise que les naturalistes lui prêtent généralement des descriptions peu flatteuses et péjoratives,

<sup>65</sup> Voir, entre autres, BRUIT-ZAIDMAN, Louise et SCHMITT-PANTEL, Pauline, *La religion grecque*. Paris, Armand Colin, 1989, 190 p.

<sup>66</sup> Voir VERDON Jean, *Les superstitions au Moyen âge*, Paris, Perrin, 2008, 318 p.

<sup>67</sup> Par exemple CLASTRES, Pierre et SEBAG, Lucien, « Cannibalisme et mort chez les Guayakis (Achén) », *Gradhiva*, 2005, p. 129-133

<sup>68</sup> Voir, entre autres, CORBIN, Alain, *Le village des « cannibales »*, Paris, Aubier, 1990, 224 p.

en insistant sur son régime alimentaire jugé repoussant. Par exemple, dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel*, Belon écrit à propos du corbeau que « son cri est épouvantable » et qu'il « vit de toute infection »<sup>69</sup>. Le comte de Buffon est encore plus précis et détaillé sur ce sujet, dans le troisième tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*, dans laquelle il écrit qu'il s'agit « d'animaux si odieux, si dégoûtants »<sup>70</sup>. Pourtant, il faut aussi noter qu'il donne un avis finalement assez nuancé, puisqu'il dénonce certaines allégations qu'il juge sans fondements contre le corbeau, mettant en garde le lecteur à propos des accusations trompeuses à son sujet<sup>71</sup> :

[Le corbeau] a été fameux dans tous les temps ; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue ; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. [...] On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtants. [...] Les voiries infectent les charognes pourries sont, dit-on, le fonds de sa nourriture ; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celles des animaux faibles et utiles, comme agneaux... [...] On prétend même qu'il [...] se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail après leur avoir crevé les yeux ; et ce qui rendrait cette férocité encore plus odieuse, c'est qu'elle serait en lui l'effet, non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang qu'autant qu'il [...] est omnivore.

Le naturaliste s'attelle également à décrire l'histoire de la relation qu'ont entretenue les hommes avec le corbeau, cherchant ainsi à expliquer les raisons de la répulsion qu'il provoque<sup>72</sup>. Il propose plusieurs pistes, dont une certaine laideur physique, son régime alimentaire qui en fait une viande repoussante et peu comestible, et son lien avec la mort qui en ferait un oiseau de mauvais augure, de manière assez semblable au cas de la chouette effraie que nous avons étudié plus haut.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant. [...] Si [...] on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoi que très faible, à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que dans presque tous les temps où il a été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur ; sa chair était interdite aux Juifs, les sauvages n'en mangent jamais et, parmi nous, les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance. [...] Partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. [...] Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement !

Penchons-nous ici quelques instants sur la nuance qu'apporte Buffon lorsqu'il montre que le corbeau n'a pas toujours été vu comme un oiseau dégoûtant et antipathique, mais également comme un animal bénéfique. Il indique notamment que l'homme l'a parfois gratifié de « la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant ». En effet,

<sup>69</sup> BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 279

<sup>70</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome troisième des Oiseaux*, Imprimerie royale, Paris, 1774, p. 77

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 68-69

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 79-71

si le corbeau était sacré dans la culture celte ou encore dans certains pans de la mythologie scandinave, l'homme a aussi créé des mesures de protection en lui donnant un statut juridique, comme cela a pu par exemple être le cas en Angleterre ou dans d'autres localités. Une telle protection n'est pas si étonnante lorsque nous songeons à l'aide précieuse de charognards comme le corbeau pour lutter contre la propagation d'épidémies, grâce à son rôle d'équarrisseur naturel, puisque les germes pathogènes finissent dans son estomac, qui est adapté à cette fonction et qui les détruit. Pierre Belon du Mans aussi, dans son ouvrage de 1555, après avoir reproché au corbeau de « vivre de toute infection »<sup>73</sup>, reconnaît son utilité en tant qu'amateur de charognes.

Il est intéressant de constater que, malgré cette nuance importante, l'aversion de l'homme pour le corbeau est telle que ce dernier est devenu, chez les naturalistes, une sorte de mètre-étalon pour juger du courage des autres animaux, et notamment des oiseaux. Il est en effet particulièrement honteux et peu gratifiant pour un rapace de ne pas savoir faire face à un corbeau, tant celui-ci est perçu comme méprisable et opportuniste, si nous en jugeons par ce que retranscrivent certains grands noms du naturalisme. C'est ainsi que, pour continuer avec Pierre Belon<sup>74</sup>, la buse (*Buteo buteo*), à moins qu'il ne s'agisse d'un busard (famille *Circus*) car la distinction n'est pas encore très claire, est considérée comme un rapace de moindre valeur car elle serait plus faible qu'un corbeau. Après avoir précisé que, selon Aristote, le busard est « pesant, maladroit, toujours ayant faim, et crie sans cesse, et se repaît de bêtes mortes », Belon ajoute sa propre description, en déclarant qu'il s'agit de « l'un des oiseaux de rapine le plus maladroit que nul autre que nous connaissons », qui « n'a point l'enseigne de la générosité des autres [aigles] car il est bâtard, tellement qu'il se laisse battre au corbeau ».

Les codes de cette description sont d'ailleurs repris par d'autres naturalistes, comme c'est le cas de Buffon qui, pour parler du vautour percnoptère (*Neophron percnopterus*), un autre oiseau aux tendances nécrophages, reprend une description de la figure tutélaire qu'est Aristote, et critique l'animal qu'il étudie pour sa faiblesse face à un oiseau aussi méprisable que le corbeau. Ainsi, dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>75</sup>, il écrit qu'Aristote « avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités : se laissant chasser et battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé et cherchant les cadavres ». Il ajoute d'ailleurs que, « en général, cet oiseau est d'une vilaine figure et mal proportionnée ; il est même dégoûtant par l'écoulement continual d'une humeur qui sort de ses narines... ». Au caractère charognard repoussant qui rejoints celui du corbeau, Buffon critique aussi le vautour percnoptère pour sa faiblesse face au corbeau, puisqu'il se « laisse chasser et battre » par ces derniers. Une description qui rejoints également celle d'un ami de Buffon à propos des milans<sup>76</sup> (*milvus milvus*), qu'il décrit comme :

Des animaux tout à fait lâches, je les ai vus poursuivre à deux un oiseau de proie pour lui dérober celle qu'il tenait, plutôt que de fondre sur lui, et encore ne purent-ils y réussir, les corbeaux les insultent et les chassent ; ils sont aussi voraces, aussi gourmands que lâches.

<sup>73</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 279

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 100

<sup>75</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome premier des Oiseaux*, Imprimerie royale, Paris, 1770, p. 150

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 201

Le terme de lâcheté revient à plusieurs reprises, montrant son importance. Le vocabulaire guerrier est mis en avant, mais pour montrer le manque de courage de ces oiseaux face au repoussant et peu glorieux corbeau. Ces descriptions sont révélatrices des attentes anthropomorphiques des naturalistes, pour qui les rapaces, en tant qu'espèces carnassières, se doivent d'être de fiers guerriers emplis de courage. Loin de ce qu'ils estiment pouvoir attendre de la part de rapaces, ils dressent un portrait qui semble péjoratif, voire même ridicule et moqueur, de ces derniers. Ils mettent en avant leur lâcheté, leur maladresse, et non comme des volatiles audacieux, élégants et batailleurs. Ils dénoncent leur prétendu manque de courage face à un oiseau qu'ils jugent globalement méprisable. Cela montre bien combien le corbeau était assez mal considéré, servant de référence pour critiquer la lâcheté d'un animal, lâcheté qu'il semble personnifier auprès de la population à cause de son régime alimentaire et du symbole de mort qu'il représente.

#### **4) Des animaux jugés repoussants par le vulgaire**

##### *Étude de cas des araignées craintes par les femmes*

Certains animaux font en moyenne particulièrement peur aux hommes et, parmi eux, l'araignée figure en bonne place. Selon une étude de 1998 sur les phobies<sup>77</sup>, l'arachnophobie, c'est-à-dire la peur irrationnelle des arachnides, serait la troisième phobie la plus répandue au monde, et la première qui concerne un animal, bien devant l'ophiophobie, c'est-à-dire la peur irrationnelle des serpents. Si l'araignée fait peur à de nombreuses personnes aujourd'hui, la répulsion qu'elle provoque ne date pas d'hier. En effet, les naturalistes sont nombreux à témoigner de l'aversion d'une partie de la population française à l'encontre de ces arachnides. Nous ne nous intéressons pas ici au caractère dangereux des araignées et de leurs morsures, puisque c'est un sujet sur lequel nous reviendrons plus tard, mais plutôt à leur caractère jugé repoussant, laid, dont la vue fait frémir d'horreur ceux qui les aperçoivent.

C'est ainsi que Pierre-Joseph Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage* ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner de 1781 dans lequel il traite des araignées, avant d'écrire qu'il « est très certain que le mal qu'ils font au corps ne vient que de leur morsure ou piqûre »<sup>78</sup>, met en avant la répulsion que provoquent les araignées parmi la population. Il est intéressant de constater qu'il attribue davantage la haine des araignées aux hommes et la peur de ces dernières aux femmes. Il déclare notamment que « la plupart des hommes haïssent les araignées, les femmes surtout en ont tant d'horreur que la seule idée d'une araignée les fait souvent trouver mal ». Cette vision binaire faisant de la femme le réceptacle de la peur et de la faiblesse (l'expression « les fait souvent trouver mal » s'approche sûrement de l'idée de défaillir) correspond à la vision des genres humains de l'époque.

Les naturalistes insistent donc sur le caractère peu attrayant, rebutant, des araignées pour la population, les présentant comme des animaux particulièrement peu appréciés. Ils s'appesantissent notamment sur la laideur prêtée à ces arachnides, en s'accordant avec la population pour juger leur physique repoussant et antipathique. Par exemple,

<sup>77</sup> Voir l'étude *Specific fears and phobias. Epidemiology and classification*, National Library of Medicine, 1998

<sup>78</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 107

Louis Figuier, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* de 1876, écrit, à propos des bébés araignées qui restent sur le ventre de leur mère le temps de grandir, que « cette réunion de famille à quelque chose de hideux »<sup>79</sup>. De plus, il ajoute dans sa description de l'araignée<sup>80</sup> que la vue de cette dernière « inspire la répulsion et le dégoût », que l'on « trouve cet animal sale, hideux, venimeux, etc. ». Figuier concède volontiers que « sans doute les araignées n'ont pas un aspect agréable », précisant que « en général, leur vêtement est sombre et leur corps velu ; elles ont de grandes pattes et leur caractère est farouche ; enfin elles sont porteuses de venin ».

La laideur prêtée aux araignées par la population est ainsi bien reconnue par les naturalistes aussi. Cependant, il nous faut noter que ces derniers nuancent leurs propos sur la répulsion que provoque l'araignée, en essayant de mettre en avant leurs qualités, qui contrebalaient leurs défauts. Ainsi Louis Figuier, pour continuer sur sa description de l'araignée, incite les lecteurs à ne pas se montrer « injustes envers cet être disgracié » qui tue de nombreux insectes bien plus nuisibles qu'elle. Il insiste également sur le caractère merveilleux de sa toile, sur le tracé géométrique précis et le piège efficace qu'elle représente. Il écrit notamment, au sujet des araignées, que « l'industrie qu'elles déploient leur fera pardonner leur triste figure ». Cette description montre une évolution dans la vision des animaux. En effet, si l'ancien paradigme est encore largement présent, donnant une vision de l'homme sur l'animal assez méfiante, voire craintive, un nouveau émerge progressivement. Il s'agit de la vision de naturaliste, qui évolue plus vite que celui du reste de la population. Dans cet exemple, Figuier, décrit toujours les araignées comme des créatures hideuses, de la même manière que le ferait la population française en général. Cependant, il ajoute un point très important, celui de nuancer son propos en tentant de se montrer plus objectif sur l'animal qu'il étudie. C'est un changement de vision majeur, que représentent les naturalistes, un changement de vision vers une certaine objectivité qui les amène ainsi à remettre en question et dénoncer le caractère infondé de la méfiance de l'homme sur certains animaux.

## B) DES PRÉJUGÉS POPULAIRES QUE LES NATURALISTES S'EMPLOIENT À REJETER PAR LA PREUVE SCIENTIFIQUE, MONTRANT UNE NOUVELLE AMBITION DE LA SCIENCE DANS CE DOMAINE

### 1) Remise en cause des descriptions des grandes figures d'autorité dans le domaine

#### *Étude de cas d'Aristote avec les yeux du balbuzard et de Pline avec les rats gentils*

Bien qu'ils transmettent les visions parfois négatives de la population française à l'encontre de certains animaux, les naturalistes cherchent de plus en plus, avec le temps, à donner des descriptions animales et présenter des éléments vérifiés, à travers une méthode d'observation plus ou moins scientifique. Cette dernière met du temps à se former, mais commence avant tout par une remise en question de l'ancien paradigme sur le sujet,

<sup>79</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 124

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 117-118

des préjugés habituels sur les animaux, au sujet desquels les naturalistes cherchent à démêler le vrai du faux. Pour en arriver progressivement à cette méthode scientifique qui se veut objective, les naturalistes ont dû peu à peu abandonner les simples reprises et reformulations des descriptions fournies par les figures tutélaires du naturalisme, comme ils avaient généralement d'habitude de faire. Par exemple, nous avons vu précédemment quels préjugés la population et Aristote prêtaient à la chouette effraie, préjugés repris, au moins en partie, par les naturalistes français. Cependant, ces derniers remettent en question et s'interrogent progressivement sur la validité des descriptions fournies par des figures tutélaires et par la population.

Pour continuer avec le cas la chouette effraie, si Belon a bien retranscrit les dires d'Aristote sur le vol de lait de chèvre la nuit<sup>81</sup>, le discours naturaliste sur le sujet a évolué par la suite. Cette description de Pierre Belon date du XVI<sup>e</sup> siècle, et les descriptions de ce même oiseau se sont modifiées. Par exemple, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans *Les oiseaux* de 1883, Figuier donne des descriptions s'inscrivant dans un discours différent. À propos des rapaces nocturnes en général, il s'éloigne des préjugés populaires<sup>82</sup> en déclarant qu' « il n'est pas d'animaux qui aient donné lieu à tant de fables et de préjugés, conséquences de leurs mystérieuses allures », puis se fait le défenseur de leur utilité pour l'homme en ajoutant que, « bien qu'inoffensifs en général, et même utiles [...], les rapaces nocturnes causent dans les campagnes une superstitieuse terreur, et l'on a mis de tout temps le plus grand acharnement à les poursuivre ». Figuier se porte ainsi garant du fait que les rapaces nocturnes soient des animaux inoffensifs, se fondant sûrement sur des observations scientifiques, et semble condamner leur persécution de la part de la population. Il continue sur cette lancée en présentant plus particulièrement la chouette effraie. Dans sa description, il reprend presque mot pour mot celle de Buffon à son sujet, puis ajoute<sup>83</sup> que « les fermiers se trompent lorsqu'ils accusent l'effraie de détruire les œufs de leurs pigeons : les vrais coupables sont les rats ». Cette description montre une recherche de la vérité, en l'occurrence les véritables coupables d'un méfait, rapprochant le naturaliste de son rôle d'enquêteur tout comme le ferait en quelque sorte un policier. Il ne s'en tient pas simplement à répéter les dires de la population, il vérifie si ces derniers sont justes, et ne retransmet pas également les prétentions d'Aristote sur le mystérieux vol de lait de chèvre, montrant une réelle évolution.

Les naturalistes s'affranchissent ainsi progressivement des figures tutélaires du naturalisme qui, comme nous l'avons vu précédemment avec Aristote, ne disent pas toujours que des vérités scientifiques. Peu à peu, ils favorisent leurs propres observations et expériences, faisant de leurs descriptions animales des résultats de recherches plus personnelles, et non plus de simples réécritures d'anciens ouvrages sur le sujet. Les ouvrages naturalistes font montre, au fil du temps, d'une volonté d'apporter des preuves de ce qui avancé, de justifier et rendre légitime ce qui est écrit. Tout cela pousse à remettre en question les travaux des grands pontes de l'Antiquité dans le domaine, une remise en question que les naturalistes assument progressivement et n'hésitent pas à expliquer. C'est ainsi que, dans le premier tome de l'*Histoire naturelle des oiseaux* de 1770, Buffon écrit, à propos du balbuzard pêcheur (*Pandion haliaetus*), qu'il doute d'une observation rapportée par le stagirite<sup>84</sup> :

<sup>81</sup> BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 143

<sup>82</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 428

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 442

<sup>84</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome premier des Oiseaux*, Imprimerie royale, Paris, 1770, p. 108

Aristote assure que cet oiseau [...] force ses petits à regarder le soleil et il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat ; ce fait, que je n'ai pas pu vérifier, me paraît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt rapporté par plusieurs autres auteurs

Cette phrase à elle-seule résume parfaitement ce nouveau discours sur les animaux, au sein duquel les naturalistes s'inscrivent progressivement. Ils informent généralement le lecteur de la vision qu'ont la population et les figures anciennes telles qu'Aristote sur un oiseau, mais donnent aussi leur propre avis sur la question, justifiant celui-ci par des observations, recherches et expériences personnelles ou faites par des confrères dont ils estiment le jugement scientifique fiable ou qui ont apporté des preuves qu'ils jugent suffisantes. Ici, n'ayant jamais observé de balbuzard tuer ses petits qui ne sauraient supporter la lumière du soleil, il émet ses doutes quant à la véracité d'un tel témoignage, mais il n'affirme pas pour autant que ce fait soit totalement impossible, puisqu'il ne saurait observer tous les balbuzards de la terre et qu'il se sait susceptible de faire une erreur. En effet, l'absence de la preuve n'est pas la preuve de l'absence. Bien que prudent dans son assertion, il remet en question les enseignements d'un grand maître dans le domaine du naturalisme, à savoir Aristote, qui fait pourtant figure d'autorité.

D'autres figures d'autorité du naturalisme sont également remises en cause petit à petit. Il en est notamment de même avec Oppien ou encore Pline. Concernant ce dernier, nous pouvons brièvement nous pencher sur sa description des mœurs du rat (*Rattus*), dans laquelle il prête au rat un grand sens de la famille, affirmant qu'il prend soin de ses parents âgés, tout comme la plupart des êtres humains le feraient. Cette description, qui semble assez anthropomorphique, est remise en question par Pierre-Joseph Buc'hoz dans son manuel sur les *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »* de 1782<sup>85</sup>. Au sujet des rats, il écrit :

Pline prétend que les rats nourrissent avec beaucoup d'amour et d'affection leurs parents accablés sous le poids de la vieillesse : ce fait est visiblement contraire à l'humeur carnassière de ces animaux, qui se détruisent les uns les autres ; il doit par conséquent être rejeté comme marqué au coin de la fausseté.

Avec cette affirmation (que nous avons précédemment relevée en introduction), Buc'hoz se montre davantage sûr de lui que Buffon, qui a remis en question les dires d'Aristote avec prudence, en disant simplement que « ce fait lui semblait difficile à croire ». En déclarant que l'assertion de Pline sur les rats doit être « rejetée comme marquée au coin de la fausseté », Buc'hoz prend position de manière radicale. Une prise de position qui peut d'ailleurs avoir contribué à la réputation controversée de cet auteur, qui a connu des détracteurs, dont l'imprimeur-libraire Louis-Gabriel Michaud, lequel a dressé, comme nous avons pu brièvement déjà l'évoquer, un portrait peu flatteur de son œuvre en 1812<sup>86</sup>, déclarant que ses « compilations faites à la hâte étaient ordinairement remplies de fautes, et souvent d'erreurs grossières ». Aussi controversée que soit sa figure, le cas de Buc'hoz illustre bien comment les naturalistes et autres auteurs s'intéressent à l'histoire naturelle cherchent à se faire leur propre idée du sujet qu'ils étudient, comment ils souhaitent employer une technique basée sur des principes scientifiques et des observations personnelles. Cela les amène à se faire leur propre opinion, ce qui passe par une

<sup>85</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles*, chez La Porte, Paris, 1782, p. 183

<sup>86</sup> MICHAUD, Louis-Gabriel, op. cit., p. 205-206

opposition avec les figures tutélaires antiques, ou bien encore à ne pas être d'accord entre eux, remettant en cause les observations faites par des collègues. Les ouvrages naturalistes à partir du XVI<sup>e</sup> siècle s'inscrivent ainsi dans une volonté d'indépendance face au discours ancien sur les animaux.

## **2) Volonté de la part des naturalistes de vérifier scientifiquement les rumeurs sur les animaux, nouveau paradigme majeur sur le sujet**

### *Étude de cas du coucou, mais aussi un peu de l'espadon et du serpent de mer*

Cette volonté de la part des naturalistes à vérifier auparavant ce qui va agrémenter leurs descriptions animales les pousse progressivement à s'interroger sur la réalité des anecdotes qui leur sont rapportées. Ils ne remettent pas seulement en cause les dires des figures tutélaires, de leurs prédecesseurs naturalistes, mais aussi les préjugés populaires, les anecdotes qu'on leur rapporte, et dont ils doutent du bien-fondé. Cela les amène à faire leurs propres observations, de manière plus ou moins scientifique. Si un protocole scientifique rigoureux n'est certes pas encore réellement développé vers le XVI<sup>e</sup> siècle, les naturalistes trouvent néanmoins des moyens d'interroger la véracité de certains préjugés, par la raison et l'expérience.

Cela les pousse à questionner la réelle capacité que l'on prête à tel ou tel animal, mettant alors à l'épreuve les préjugés qui y sont liés. Parmi ceux-ci, nous pouvons compter les préjugés liés au parasitisme de couvée que pratique le coucou (*Cuculus canorus*). En effet, ce dernier est connu pour l'habitude de la femelle à déposer son œuf dans le nid d'une autre espèce d'oiseau (appelée espèce-hôte, généralement une fauvette), laquelle s'occupera du nouvel œuf comme des siens. Le nouveau-né coucou a tendance à pousser hors du nid ses frères de couvée, les tuant, afin de profiter individuellement des soins des parents de son espèce-hôte. De nombreux préjugés ont eu lieu concernant ce parasitisme de couvée. Par exemple, l'oisillon coucou a été accusé de dévorer sa mère adoptive, une fois le besoin de ses soins terminé. Ce préjugé populaire est ainsi expliqué par Buffon, dans le sixième tome de son *Histoire naturelle des oiseaux* de 1779, dans lequel il exprime ses doutes sur la capacité réelle d'un oisillon à commettre un tel acte<sup>87</sup> :

Il semble qu'on ait voulu faire [du coucou] un archétype d'ingratitude, mais il ne fallait pas lui prêter des crimes physiquement impossibles : n'est-il pas impossible en effet que le jeune coucou, à peine en état de manger seul, ait assez force pour dévorer [sa mère adoptive] ?

Avec cette interrogation, si Buffon nous transmet un préjugé tenace concernant le parasitisme de couvée du coucou, c'est pour prendre position et nous livrer son avis sur la question. Il fait montre d'un esprit critique sur les préjugés parfois généralement admis, illustrant ce nouveau paradigme scientifique selon lequel les auteurs en sciences naturelles cherchent à vérifier l'exactitude de leurs dires, à questionner la réalité. Pour affirmer que le petit coucou est dans l'incapacité physique de dévorer sa mère adoptive, nous ne pouvons que supposer que le comte de Buffon a eu l'occasion d'observer les capacités

<sup>87</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome sixième des Oiseaux*, Imprimerie royale, Paris, 1779, 310-311

nutritives et les forces d'un oiseau de son âge à plusieurs reprises, d'autant plus que Buffon, étant le prestigieux responsable du Jardin royal des plantes, de la ménagerie royale, avait sûrement un grand nombre d'échantillons à sa disposition. Cet exemple montre ainsi l'importance des observations scientifiques à cette époque.

Le cas du coucou et de son parasitisme de couvée est loin d'être une exception dans la remise en cause des préjugés populaires au sujet d'un animal. D'autres espèces, particulièrement craintes par la population, ont ainsi attiré l'attention des naturalistes, les amenant à se demander si la menace qu'ils représentaient dans l'imaginaire collectif était réellement crédible ou non. Pour illustrer cela, nous pouvons nous pencher sur le cas intéressant de l'espadon (*Xiphias gladius*), particulièrement craint des marins. Celui-ci possédait en effet la terrible réputation d'éperonner les navires avec son redoutable rostre. Le mot « espadon » vient de *spada*, l'épée, qui a donné « spadassin ». Pierre Belon du Mans s'est ainsi interrogé sur la réelle capacité de l'espadon à percer la coque des navires avec cet appendice, dans sa *Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel* de 1555<sup>88</sup> :

Toutefois, quant à moi, je ne trouve [pas] si grande dureté en son épée, que je voulusse accorder à ce qu'on dit qu'il pusse percer les aix du fond des navires pour les faire enfondrer.

Tout en nous transmettant les rumeurs et la mauvaise réputation de l'espadon au sein des représentations des marins, Belon montre qu'il doute fortement de la capacité de ce poisson à perforer la coque d'un navire. Il n'affirme pas que ce préjugé relève de la pure impossibilité, mais exprime tout de même sa perplexité face à ce genre d'assertion. Pour se permettre de donner un avis personnel tel que celui-là, renforcé par l'emploi de la première personne du singulier et par « quant à moi », laisse supposer que le naturaliste a eu accès à des espadons, probablement morts, afin d'étudier scientifiquement leur capacité de perforation, leur épaisseur, et de confronter les récits qu'il a pu lire et entendre avec ses propres observations personnelles. Il s'agit d'une volonté scientifique que nous pouvons confronter avec d'autres descriptions de l'espadon, plus récentes, et qui pourtant affirme l'idée selon laquelle l'espadon pourrait éperonner des navires. Par exemple, dans le huitième tome de leur *Histoire naturelle des poissons* de 1829<sup>89</sup>, Cuvier et Valenciennes écrivent que :

Les noms que tous les peuples se sont accordés à donner à l'espadon, *xiphias*, *gladius*, *épée*, *dard*, *pesce-spada*, *schwerd-fisch*, *sword-fish*, indiquent assez le trait le plus frappant de sa conformation, cette lame tranchante et pointue qui prolonge son museau et qui menace dont ce dont il approche.

Figuier est encore plus clair, dans son ouvrage *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* datant de 1876<sup>90</sup>, dans lequel il écrit que l'espadon « semble éprouver le besoin de se servir envers et contre tous de l'arme dont la nature l'a muni », ajoutant qu'« il s'élance avec furie sur les obstacles et les grands corps mouvants, qu'ils soient de bois ou de chair ». Enfin, nous pouvons noter une autre description encore plus imagée et précise de la prétendue dangerosité de l'espadon, qui remonte certes au XVI<sup>e</sup> siècle, tout comme Belon, mais qui lui est très légèrement postérieure. En effet, il s'agit d'un extrait

<sup>88</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 103

<sup>89</sup> CUVIÉR, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome huitième, chez Levrault, Paris, 1831, p. 255

<sup>90</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 187

de *L'histoire entière des poissons* de Rondelet, qui remonte à 1558, soit trois ans après la parution de l'ouvrage de Belon. Dans cet extrait<sup>91</sup>, Rondelet affirme que :

Ce poisson a le museau si fort que de son couteau il perce les navires, et non seulement, comme l'écrivit Élien, quand il est pressé de faim, il en tue les communs poissons, et les mange, mais aussi les grands poissons cétagés. [...] Nos pêcheurs craignent fort ce poisson, car s'il tombe dans la traîne, avec sa force et son couteau, il rompt tout, de sorte qu'il fait plus de dommage, qu'il n'a de profit en sa prise.

Dans le cas de Rondelet, celui-ci ne remet pas en cause les écrits d'Élien et d'autres figures tutélaires du naturalisme. En cela, il se distingue de Pierre Belon car, même si ce dernier se réfère également aux grands auteurs antiques, il prend cependant une certaine indépendance avec eux et se permet de donner son avis personnel, comme il le fait avec le rostre de l'espadon. De plus, il est intéressant de constater que, au sein de notre corpus, seul l'ouvrage de Belon, à savoir la source la plus ancienne que nous étudions sur le sujet, se montre réellement critique face aux préjugés populaires portant sur l'espadon. La méthode scientifique progressant nécessairement avec le temps, il aurait été logique de s'attendre à ce que les ouvrages les plus récents possèdent davantage d'esprit critique que les ouvrages plus anciens. Or, dans le cas de l'espadon, c'est le contraire qui est visible, et Belon fait preuve d'un esprit critique plus développé que son contemporain Rondelet et que ses collègues Figuier, Cuvier et Valenciennes, qui écrivent pourtant deux siècles après lui.

Comment expliquer ce qui peut apparaître comme un retour en arrière ? Il est difficile d'expliquer exactement pour quelles raisons les naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècles ont choisi de favoriser les préjugés marins rapportés par Rondelet plutôt que la description dubitative de Belon. Toutefois, cet exemple nous laisse penser que le caractère critique et scientifique d'un naturaliste tiendrait donc davantage de sa personnalité, de sa recherche personnelle, de sa volonté d'atteindre une vérité, plutôt que de son époque en elle-même. En effet, Figuier, Cuvier et Valenciennes viennent d'un siècle réputé plus scientifiquement rigoureux, avec des auteurs comme Descartes, que le XVI<sup>e</sup> siècle de Belon, ce qui n'empêche pas ce dernier, contrairement à eux, de remettre en cause l'idée selon laquelle le rostre d'un espadon pourrait rompre un navire.

Cependant, si les naturalistes peuvent s'opposer sur la validation ou non d'un préjugé populaire à propos d'un animal cranté, ils peuvent aussi se mettre d'accord pour réfuter une idée préconçue. C'est par exemple le cas du prétendu rapport entre la murène (genre des *Muraenidae*) et les serpents de mer (genre des *Serpentes*) qui, selon une partie de la population, pourraient s'accoupler, un préjugé populaire que les naturalistes du XVI<sup>e</sup> siècle s'accordent à démentir. Pour reprendre deux naturalistes que nous venons précédemment d'opposer, nous pouvons concilier ici Pierre Belon et Guillaume Rondelet qui, tous deux, s'accordent à réfuter un quelconque rapport entre les deux espèces. C'est ainsi que, dans sa *Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, Belon écrit<sup>92</sup> qu'« il a de tout temps été bruit entre les gens qu'il s'allie avec les serpents terrestres et sort dehors frayer avec eux », montrant de manière implicite ses doutes quant à une telle théorie.

<sup>91</sup> RONDELET, Guillaume, *L'histoire entière des poissons, maintenant traduite en français*, première partie, chez Macé Bonhomme, Lyon, 1558, trad. Laurent Joubert, p. 201

<sup>92</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 156

Une description qui correspond bien à celle de Rondelet, dans son *Histoire des poissons*<sup>93</sup>, dans laquelle il écrit, à propos de la murène, que « [d']aucuns ont pensé qu'il n'y a point de mâle [chez] cette espèce, mais que toutes sont femelles, et qu'elles fraient avec les serpents ». La murène étant un poisson serpentiforme, nous pouvons supposer qu'il était aisément d'imaginer des accouplements avec de vrais serpents, d'autant que certains sont également aquatiques. Les deux naturalistes, s'ils ne prennent pas clairement position contre cette théorie, semblent cependant dubitatifs, montrant qu'ils ne sont pas spécialement partisans de ce qu'ils jugent comme un simple préjugé populaire. Ce genre de description illustre bien le nouveau caractère critique des descriptions des naturalistes, qui cherchent à vérifier la véracité des préjugés sur les animaux, créant un nouveau paradigme dans le domaine du naturalisme.

### **3) Mépris pour ce que les naturalistes perçoivent comme de la superstition et qu'ils séparent nettement de l'observation scientifique**

#### ***Étude de cas des araignées avec le « tarentisme » et de la mouche***

En remettant en cause les préjugés populaires à l'égard de certains animaux, et en démontrant par leurs recherches personnelles que nombre d'entre eux ne peuvent correspondre à la réalité, les naturalistes ne peuvent qu'être amenés à s'éloigner progressivement des croyances populaires, dont le caractère parfois infondé leur apparaît. Ces croyances erronées, réfutées par certains naturalistes grâce à des observations scientifiques et autres méthodes se voulant objectives, ne peuvent alors que se séparer des faits objectifs qu'ils établissent petit à petit, mettant ces mêmes préjugés dans une catégorie à part. Celle-ci, bien que jugée intéressante sur le plan social puisque les naturalistes en parlent dans leurs œuvres, perd *de facto* son caractère scientifique et sa fiabilité, aux yeux des naturalistes. Elle prend un caractère, sinon quelque peu méprisé, au moins un peu négatif. Des termes particuliers sont ainsi utilisés pour qualifier ce genre de croyance scientifiquement réfutée mais qui perdure néanmoins, comme le terme de « superstition ». Ce dernier possède une certaine connotation péjorative et il est généralement utilisé pour dénoncer de fausses croyances, associées à une forme d'ignorance.

Parmi les différentes superstitions que les naturalistes sont amenés à réfuter, présentées comme de fausses croyances à séparer d'un fait scientifique, se trouve le cas de tarentisme, la morsure venimeuse d'une mystérieuse araignée face à laquelle la danse permettrait d'éviter la mort. Si nous avions précédemment traité de la répulsion que l'araignée pouvait faire naître, particulièrement chez les femmes selon Pierre-Joseph Buc'hoz, à cause de son physique jugé disgracieux et effrayant, nous ne pouvons pas oublier le caractère dangereux de cet arachnide. Certaines araignées possèdent en effet un venin qui peut causer du tort aux êtres qu'elle mord, dont les êtres humains. La morsure peut causer une simple petite démangeaison, tout comme elle peut causer la mort d'un individu, s'il s'agit d'une espèce particulièrement dangereuse. Une dangerosité mise en avant par Buc'hoz dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir*,

<sup>93</sup> RONDELET, Guillaume, op. cit., p. 314

*ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner* de 1781, dans laquelle il déclare, au sujet des araignées<sup>94</sup> :

On débite dans chaque pays des histoires de gens empoisonnés pour en avoir avalé quelques-unes. [...] La morsure des araignées est venimeuse et quelques fois mortelle ; on en trouve plusieurs exemples répandus dans différents ouvrages. Le docteur Reiselius<sup>95</sup> rapporte qu'un homme ayant été mordu au col par une araignée, y sentit d'abord de la démangeaison, que cette démangeaison fut bientôt suivie d'une inflammation qui, se communiquant à la poitrine, le fit périr le sixième jour.

Cependant, il faut noter que, dans sa mise en garde, Buc'hoz ajoute qu'il existe des cas d'individus ayant pour habitude de se nourrir d'araignées sans pour autant connaître de complications de santé. De plus, il se contente de rapporter ce qu'il a pu lire et entendre, et ne semble pas avoir mené d'expérience scientifique personnelle sur le sujet, se contentant de compiler ce qui connaît. Dans tous les cas, un exemple de ce genre d'araignée dangereuse est associé depuis longtemps à une mythique araignée méditerranéenne, particulièrement en Italie, dans la région de Tarente, d'où son nom de tarentule. Si le sujet en lui-même est italien, il peut être intéressant de voir comment il a été perçu en France par les naturalistes, c'est pourquoi nous traitons de ce cas méditerranéen ici. Cette espèce d'araignée a souvent été rapprochée de la tarentule des Pouilles (*Lycosa tarantula*). Cependant, son venin n'est pas dangereux pour l'homme. Elle est également associée à d'autres espèces de lycoses, dont le venin n'est pas très dangereux pour l'homme. En revanche, elle pourrait faire référence à une araignée réellement dangereuse, à savoir la veuve noire méditerranéenne (*Latrodectus tredecimguttatus*), aussi appelée malmignatte. La morsure de cette dernière est bien plus douloureuse pour l'homme et peut conduire, dans de rares cas, à la mort.

Quelle que soit l'espèce exacte d'araignée qui a inspiré cette histoire, elle a donné naissance à la légende d'une mythique tarentule, dont la redoutable morsure plongerait sa victime dans une forme de léthargie. Avant que cette dernière ne conduise la victime à la mort, mort appelée tarentisme, une croyance populaire italienne aurait préconisé de danser autour de la victime une danse rapide appelée la tarentelle, afin de dissiper les effets du venin, d'où viendrait la danse de la tarentelle. S'il n'est aujourd'hui pas certain que cette croyance ait réellement existé (elle aurait plutôt servi, selon certaines études<sup>96</sup>, de prétexte pour se livrer à des danses endiablées), cela n'a pas empêché de nombreux naturalistes de parler de ce qu'ils ont perçu comme une superstition populaire. Certains naturalistes se sont ainsi attelés à présenter le tarentisme comme une danse superstitieuse sans fondements scientifiques. C'est notamment le cas de Georges Cuvier qui, dans le troisième tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée* de 1817, traite de la lycose tarentule italienne en ces termes<sup>97</sup> :

Dans l'opinion du peuple, son venin produit des accidents très graves, suivis même souvent de la mort, ou le tarentisme, et qu'on ne peut dissiper que par le

<sup>94</sup> - BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 108

<sup>95</sup> Voir les travaux du docteur SALOMON, Reiselius.

<sup>96</sup> Voir, entre autres, DI MITRI Gino, « Les Lumières de la transe. Approche historique du tarentisme », *Cahiers d'ethnomusicologie*, 19, 2006, p. 117-137

<sup>97</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome troisième, contenant les crustacés, les arachnides et les insectes*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 98

secours de la musique et de la danse. [...] Les personnes éclairées et judicieuses pensent qu'il est plus nécessaire de combattre les terreurs de l'imagination que les effets de ce venin, et la médecine, au surplus, offre d'autres moyens curatifs.

Dans ces lignes, Georges Cuvier montre bien une nette séparation, une frontière claire qu'il fait entre, d'un côté, les remèdes scientifiquement éprouvés avec « la médecine » qui « offre d'autres moyens curatifs » et, de l'autre, la superstition populaire que représente « le secours de la musique et de la danse ». Ces dernières sont d'ailleurs réservées aux personnes peu « éclairées et judicieuses », qui se démarquent, dans l'esprit du naturaliste, des personnes sensées qui, comme lui, se fient à la science et aux preuves d'une efficacité médicale. Cette distinction sans équivoque semble montrer un certain mépris pour ce qui entre dans la catégorie des superstitions, au profit de ce qu'il juge scientifiquement acceptable. Il y a là une description sans neutralité axiologique, le naturaliste prend clairement partie pour la médecine, en défaveur de la danse. Cette vision semble partagée par Louis Figuier, bien que ce dernier soit moins manichéen. En effet, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* de 1876<sup>98</sup>, il écrit :

Tout le monde connaît les effets pathologiques que l'on attribue à la piqûre de la tarantule, effets que l'on a même désignés sous le nom de *tarentisme*. Tout le monde connaît également le singulier traitement que l'on oppose à cette maladie, et qui consiste dans la danse poussée à outrance, avec accompagnement d'une musique au même diapason. Les personnes qui sont piquées par cette arachnide éprouvent, dit-on, de singuliers phénomènes nerveux. Elles crient, rient, soupirent, et font toutes sortes d'extravagances.

Si, dans cette compilation de rumeur, Figuier ne semble pas encore prendre parti, il faut tout de même noter l'utilisation de l'expression « que l'on attribue à la piqûre », expression montre un naturaliste dubitatif face à cette médecine populaire. Cependant, il choisit un peu plus loin de rapporter les conclusions du médecin italien Serao, qui<sup>99</sup> :

combattit les préjugés populaires relatifs à la piqûre de la tarantule. Il montra que les prétendus effets de cette piqûre ne sont que des jongleries des gens du peuple qui, pour gagner quelque argent, feignent d'avoir été piqués et se livrent à des contorsions affectées. Serao assure qu'il a fait plusieurs expériences sur des Tarantules, et que jamais homme ni animal, après en avoir été mordus, n'ont éprouvé d'autre mal à la partie blessée qu'une très légère inflammation...

Figuier assume ici le fait qu'il n'a mené aucune expérience par lui-même sur le sujet. En revanche, il a confronté plusieurs études, qu'il expose toutes dans son ouvrage par souci de précision et d'objectivité, avant de faire un choix avec un esprit critique. C'est ainsi qu'après avoir compilé tous les travaux auxquels il a eu accès sur le sujet, il se prononce en ces termes<sup>100</sup> : « Nous préférions l'hypothèse de Serao, c'est-à-dire une simple supercherie des paysans qui se donnent le divertissement de la danse, pour obtenir quelques pièces de monnaie des touristes crédules ».

Il fait ainsi montre d'un moindre mépris pour les superstitions populaires que Georges Cuvier, pour la simple raison que, dans le cas du tarentisme, il attribue leur cause à une escroquerie de la part des paysans, et non à une réelle croyance populaire. Dans tous les cas, les deux amateurs de science naturelle sont tout de même d'accord pour

<sup>98</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 125

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 126

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 127-128

récuser un quelconque caractère scientifique à ce genre de croyance, qu'ils mettent au ban de la superstition. Cette vision assez péjorative des superstitions populaires, en opposition aux études se voulant scientifiques, concerne de nombreuses croyances. Par exemple, dans le cas de la mouche, nous pouvons rapporter ici ce qu'écrit Buc'hoz à ce sujet, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner* de 1781<sup>101</sup> :

[Il est] une Mouche, dont le dard est assez dur pour percer le cuir de ces animaux ; elle y introduit des œufs qui éclosent, et d'où sortent des vers, qui causent ces tumeurs étranges que la superstition a fait regarder comme l'effet d'un sortilège.

Par cette simple phrase, qui se trouve d'ailleurs dès la préface de son ouvrage, Buc'hoz révèle ce consensus global chez les naturalistes selon lequel la science se doit de réfuter les croyances populaires sans fondements, placées dans la catégorie assez méprisée de la superstition, et de les remplacer par des explications logiques, éprouvées scientifiquement.

#### **4) Intérêt pour les raisons psycho-sociologiques des préjugés populaires sur certains animaux**

##### ***Étude de cas des monstres marins contrefaits et des chauves-souris***

Si les naturalistes français s'affranchissent progressivement des croyances populaires incompatibles avec la science, qu'ils associent à de la superstition, cela ne les empêche pas de se pencher sur ces mêmes croyances. S'ils n'y adhèrent pas nécessairement, ils prennent néanmoins le temps de les développer dans leurs ouvrages, expliquant ce que la population, le « vulgaire » comme ils disent souvent, pense au sujet des animaux qu'ils présentent. Lorsqu'ils ne rejoignent pas une croyance populaire, ils s'appliquent à donner les raisons de leur opposition, comme nous l'avons vu avec Belon qui explique ses doutes concernant la capacité du rostre d'un espadon à percer les coques des navires. Cependant, certains naturalistes, en plus de réfuter les préjugés populaires, cherchent également à expliquer ces derniers, à comprendre leurs causes, et ce qui leur vaut d'être crus par de nombreux individus. Nous ne pouvons évidemment pas aller jusqu'à dire qu'ils effectuent une réelle étude psycho-sociologique, puisque le sujet de leurs ouvrages reste toujours les animaux en eux-mêmes, mais ils s'intéressent à l'occasion réellement aux motivations de la population, cherchant à comprendre ce qui l'a amené à de tels préjugés.

Il faut aussi noter que, dans certains cas, les naturalistes identifient la cause d'un préjudice populaire comme une simple escroquerie, comme nous avons pu le voir précédemment avec la tarentelle, cette danse frénétique supposée guérir les victimes du venin d'araignée. L'intérêt des naturalistes pour les croyances populaires, les animaux jugés effrayants et les monstres légendaires peut également être une aubaine pour certains individus, les encourageant à convaincre les naturalistes de l'existence d'une croyance ou d'un animal qui n'existe pas en réalité, en espérant généralement un avantage pécuniaire. La recherche croissante des naturalistes pour trouver et comprendre les espèces animales, mythiques ou non, et les croyances qui y sont liées peut donc expliquer un certain nombre

<sup>101</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 9

d'escroqueries. Il s'agit donc d'une des raisons à l'existence de préjugés concernant des animaux que les naturalistes relèvent dans leurs ouvrages.

C'est peut-être dans cet état d'esprit que nous pouvons comprendre une remarque de Pierre Belon du Mans, dans sa *Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, sur le cas des requins, et en particulier du « *Perlzfische* de Norvège que les anciens nommoyent Chien Carcharien, autrement *Hamina* »<sup>102</sup>. Il déclare en effet que les hommes « le font sécher pour contrefaire les monstres marins ». Il est assez difficile de comprendre avec certitude comment interpréter cette phrase. Il semblerait, à en croire Belon, que les requins de cette mystérieuse espèce (s'agit-il du *Somniosus microcephalus*, aussi appelé requin du Groenland ?) sont déguisés et manipulés par des hommes afin de les faire passer volontairement pour les monstres. Pourquoi chercher à effrayer d'autres personnes en faisant appel à un imaginaire collectif de monstres marins ? Ce dernier est très développé, avec des déclinaisons de créatures monstrueuses telles que le poisson-évêque et le poisson moine, d'ailleurs également présentés par Belon<sup>103</sup>.

Nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle, à l'instar du cas de la danse contre le tarentisme, les hommes qui « contrefont les monstres marins » y cherchent une rétribution pécuniaire. Peut-être y gagnaient-ils de l'argent en faisant payer les curieux qui, naïfs, étaient prêts à débourser de l'argent pour voir un monstre marin de leurs propres yeux ? De plus, les naturalismes faisaient peut-être partie de ces curieux prêts à payer, voulant vérifier de leurs propres yeux ce qu'ils avaient entendu, afin d'en rendre compte dans le genre d'ouvrages que nous étudions ici. Quelles que soient les explications, cette remarque montre que Belon s'est penché sur la question, qu'il a cherché à comprendre d'où venait la rumeur de monstres marins venait et pourquoi elle s'était développée. Il s'est bien interrogé concernant les raisons de cette croyance parmi la population, ce qui montre un réel intérêt des naturalistes dans ce domaine.

Néanmoins, les possibles escroqueries sont loin d'être une des principales raisons pouvant expliquer les préjugés populaires liés à des animaux, aussi certains naturalistes se sont penchés sur ce qui pouvait justifier des craintes ou des croyances n'ayant aucun fondement factuel. Ces préjugés infondés ont des raisons psycho-sociologiques, si nous pouvons les appeler ainsi, extrêmement diverses, et les naturalistes sont souvent amenés à proposer plusieurs pistes d'explication pour un cas unique. Pour illustrer un exemple de recherche sur la constitution d'une superstition, nous pouvons prendre l'exemple de *La vie et les mœurs des animaux, les mammifères*, paru en 1869, dans lequel Figuier traite de la famille des chiroptères (*Chiroptera*), c'est-à-dire des chauves-souris. En les présentant dans son ouvrage de vulgarisation scientifique, l'auteur cherche à expliquer les raisons de la persécution qu'ont subi les chauves-souris en France et qu'elles subissent encore. Il propose, en recherchant un véritable lien de causalité, différentes pistes<sup>104</sup> :

Pour la plupart des personnes qui n'ont pas observé de près et longtemps les chauves-souris, ces animaux sont un objet d'effroi. Leur nature ambiguë, leurs allures mystérieuses, leurs habitudes nocturnes, causent ce sentiment de répulsion. On les confond avec les hiboux et les chouettes dans une haine commune ; et la

<sup>102</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 52

<sup>103</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, Charles Estienne, Paris, 1555, p. 32-33, 448 p

<sup>104</sup> FIGUIER, Louis, *Les mammifères*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1869, p. 508-509

superstition aidant, on leur attribue les mêmes propriétés malfaisantes. Du temps de Moïse, elles étaient déjà désignées à la vindicte publique ; car le législateur hébreu les met au nombre des animaux impurs dont le peuple de Dieu ne doit jamais manger la chair.

Dans ce texte, Figuier prend immédiatement position en faveur des chauves-souris, déclarant qu'il faut ne pas les connaître pour les craindre, puis cherche à expliquer cette méconnaissance qui crée cet effroi chez certaines personnes, ce qui « cause ce sentiment de répulsion ». Il explique ce dernier par la confusion que l'on fait avec les strigidés, eux-aussi concernés par une forme de superstition liée aux terreurs nocturnes, que nous avons déjà évoqués. En plus de ces raisons psychologiques, l'auteur propose des pistes sociologiques, essentiellement religieuses, partant du socle commun que sont la religion et les textes sacrés pour justifier cette répulsion commune à l'égard des chauves-souris. Ce cas illustre bien comment les passionnés d'histoire naturelle s'intéressent aux fondations et aux justifications de préjugés.

Cependant, cet intérêt semble toujours s'inscrire dans la volonté de comprendre les rapports entre les hommes et les animaux afin de présenter de manière complète certains animaux, et non pas pour mener une étude sociologique. C'est pourquoi la recherche de lien de causalité concernant des préjugés populaires s'accompagne généralement, dans les ouvrages naturalistes, de prise de position et de sensibilisation de la part de l'auteur, qui s'attelle à réfuter ces raisonnements peu rationnels afin de se faire le défenseur de la vérité scientifique. C'est ainsi que, pour terminer avec le cas des chiroptères présentés par Figuier, nous pouvons remarquer que ce dernier objecte face aux explications qu'il a précédemment proposées, défendant ces mammifères volants<sup>105</sup> :

Les chauves-souris personnifiaient au moyen-âge l'esprit du mal, et étaient les compagnes inséparables des sorcières. On n'a plus aujourd'hui ces idées ridicules sur les chauves-souris, mais on continue à les détester, et le paysan qui peut en tuer une se fait gloire de la clouer sur la porte de sa chaumière. Ces animaux ne méritent pas une telle rigueur. Bien plus, notre haine contre eux n'est que de l'ingratitude, car ils nous rendent des services appréciables. Comme les hirondelles, auxquelles elles succèdent chaque soir dans les régions des airs, les chauves-souris empêchent la multiplication des insectes nuisibles à l'agriculture. Elles ont, à ce titre, droit à nos respects. Que les hommes cessent donc de les persécuter ! Ils feront acte de bon cœur et de bonne politique.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que, dans ce plaidoyer en faveur des chiroptères, Figuier met en avant leur caractère utile pour l'homme, à savoir sa capacité à détruire les insectes qui gênent l'agriculture. Cela nous montre combien cette dernière est importante aux yeux des naturalistes, et nous amène à nous demander si, contrairement aux chauves-souris qu'ils défendent, ils peuvent encourager la persécution des animaux nuisibles pour les cultures.

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 509

## **II) MAIS AUSSI DES DESCRIPTIONS NÉGATIVES D'ANIMAUX QUI SONT DÉFENDUES PAR LES NATURALISTES EN RAISON DES TORTS QU'ils CAUSERAIENT OBJECTIVEMENT AUX HOMMES**

---

### **A) DES ANIMAUX QUI SONT MAL PERÇUS, PAR LA POPULATION COMME PAR LES NATURALISTES, À TRAVERS LA CONCURRENCE QU'ILS FONT À L'HOMME**

#### **1) Des animaux peu appréciés par l'homme à cause du rôle de concurrents qu'ils représentent**

##### *Étude de cas du circaète et du goéland*

Si l'homme a su créer des animaux domestiques à partir d'animaux sauvages aptes à répondre à ses besoins, comme le chien, le cheval ou le bétail, il existe également des animaux qui sont pour lui des voisins plus que gênants, et dont il se passerait bien. Malgré ses efforts pour s'en prémunir, avec des enceintes, des clôtures, des pièges et autres mesures de prévention physiques, la rencontre avec des espèces indésirables ne peut toujours être évitée. Parmi les animaux dont l'homme n'appréhendait guère la proximité en France, de nombreuses espèces s'inscrivent dans une catégorie bien particulière : celle des concurrents. Qu'il s'agisse de prédateurs concurrençant les chasseurs dans leur recherche de proies ou les pêcheurs dans leur recherche de poissons, ou encore de graminivores s'en prenant aux cultures mises en place par les hommes, il s'agit d'animaux guère estimés, et souvent même qualifiés de « nuisibles », étant perçus par l'homme comme une nuisance, une gêne, voire même une menace.

La proximité et les rencontres inéluctables entre l'homme et ces animaux-là n'a pu qu'engendrer diverses situations de conflits, conflits visibles dans les ouvrages des naturalistes. En effet, ces derniers, en décrivant divers animaux, ne peuvent que révéler les relations entre hommes et animaux, ne serait-ce que parce qu'ils s'intéressent à ce sujet, comme nous l'avons vu précédemment avec les chauves-souris, mais également pour la simple et bonne raison que ces naturalistes, étant des êtres humains, ne peuvent que donner leur point de vue d'hommes sur les animaux, nous révélant *de facto* beaucoup de choses sur leurs rapports. À propos des animaux concurrençant l'homme, il semble logique que les naturalistes soient généralement du côté de l'homme, pour qui ils prennent souvent partie dans leurs ouvrages, bien qu'ils puissent aussi essayer de rester neutre en présentant le plus objectivement possible les dommages causés par les animaux à la population. Que l'auteur prenne position ou non, dénonçant les animaux avec vigueur ou bien présentant simplement des faits, il donne nécessairement à chaque fois une description peu flatteuse de l'animal, même involontairement, de par le point de vue humain du naturaliste comme par celui du lecteur. Ce sont ces descriptions qui nous intéressent ici, celles qui présentent certains animaux comme une nuisance pour l'homme à cause de la concurrence qu'ils représentent pour lui.

Se nourrir étant la préoccupation quotidienne première des animaux, l'homme entre en compétition avec de nombreuses espèces animales, qu'elles soient omnivores ou bien uniquement carnassières. Dans ce dernier cas de figure, nous pouvons étudier l'exemple d'un rapace célèbre pour ses habitudes alimentaires incluant les serpents, ainsi que pour les dommages qu'il cause aux hommes. Il s'agit du circaète Jean-le-Blanc (*Circaetus gallicus*), que nous présente Belon dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel* en 1555<sup>106</sup>, bien qu'il pourrait s'agir d'un autre rapace proche, l'exactitude entre les espèces de rapace n'étant pas encore très bien définie à l'époque. Pour reprendre les termes de Pierre Belon du Mans :

Les habitants des villages connaissent un oiseau de proie à leur grand dommage qu'ils nomment Jean le Blanc : car il mange leur volaille encore plus hardiment que le milan. [...] Ce Jean le Blanc assaille les poules des villages [...] Il fait aussi grande destruction des perdrix et mange les petits oiseaux, car il vole à la dérobée le long des haies et [à] l'orée des forêts.

Cette description montre que certains animaux sont jugés dommageables, destructeurs. Ils semblent apparaître comme une menace persistante pour les villageois, une ombre omniprésente à laquelle il faut s'attendre. Non seulement le circaète s'en prend aux oiseaux que les villageois voudraient chasser, s'en prenant à leur gibier en chassant des proies communes (qu'il « vole », pour reprendre Belon), mais en plus il s'attaque aussi à leurs volailles, à leur moyen de subsistance pour lequel ils font des efforts pour les élever, les nourrir et les soigner. Ce double pillage, si nous pouvons nous exprimer ainsi, cause certainement l'exaspération des villageois, une exaspération que comprend Belon et qu'il présente au lecteur d'un simple « à leur grand dommage », sans s'appesantir davantage dessus, donnant simplement une information factuelle sans prendre particulièrement position. En revanche, il ne cherche pas à dédouaner le circaète alors que, ce dernier se nourrissant en réalité presqu'exclusivement de serpents, ce qui fait plutôt de lui un bienfait pour les hommes et non une nuisance.

Une sorte de neutralité chez Belon que tous les naturalistes ne sanctifient pas dans leurs ouvrages, présentant certains animaux comme une concurrence nuisible sous un aspect très péjoratif. Un bon exemple d'animal mal considéré et dépeint comme forcierement détestable par les naturalistes est le goéland et, de manière plus générale, les Laridés, c'est-à-dire la famille des goélands et des mouettes. Ceux-ci sont parfois si mal perçus que la majorité de leur description traite de la concurrence et de leur caractère vorace que les naturalistes leur reprochent. Ainsi, le comte de Buffon, dans le huitième tome de son *Histoire naturelle des oiseaux* déclare à leur sujet<sup>107</sup> :

Tous ces oiseaux, goélands et mouettes, sont également voraces et criards ; on peut dire que ce sont les vautours de la mer : ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flotte à la surface [...] ; aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels...

Dans cette description, Buffon ne mâche pas ses mots, trouvant de nombreux sujets à critique contre ces oiseaux, qu'il s'agisse de leur régime alimentaire incluant la

<sup>106</sup> BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 103

<sup>107</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome huitième des Oiseaux*, Imprimerie royale, Paris, 1781, p. 395-396

nécrophagie ainsi que la concurrence avec l'homme, leur physique jugé mauvais ou encore leurs cris perçus comme désagréables. Mais les remarques péjoratives ne s'arrêtent pas là et, un peu plus loin, Buffon nous rapporte<sup>108</sup>, au sujet du goéland brun (*Larus fuscus*) qu'il a, selon Ray<sup>109</sup>, « l'air d'un oiseau de rapine et de carnage ; et telle est, en effet, la physionomie basse et cruelle de tous ceux de la race sanguinaire des goélands ». En plus de ces propos très durs, Buffon ajoute aux nombreux défauts qu'il prête au goéland celui de l'ingratitude, opérant ainsi une certaine forme d'anthropomorphisme. En effet, il déclare, à propos du goéland varié/grisard<sup>110</sup> (bien qu'il soit difficile de savoir à quelle espèce précise il fait référence), qu'il montre envers l'homme « cette familiarité basse de l'animal vorace, que la faim seule attaque à la main qui le nourrit ». Cette description montre que Buffon, et sûrement nombre de naturalistes, ont pour attente que des animaux sauvages tels que les goélands comprennent, à l'instar des animaux domestiques comme les chiens, les intentions de l'homme et soient reconnaissants de ce qu'ils estiment être des bienfaits. Il s'agit-là d'un anthropomorphisme qui ne prend pas en compte la réalité sauvage du goéland, et qui n'est pas sans rappeler l'ingratitude illustrée dans la fable du villageois et du serpent, célèbre par Jean de La Fontaine<sup>111</sup>.

Cependant, malgré un physique jugé disgracieux et menaçant, ainsi qu'un cri désagréable à l'oreille et un comportement jugé ingrat, le principal reproche que les naturalistes formulent à l'encontre des Laridés reste la concurrence qu'ils représentent pour l'homme, et particulièrement pour les pêcheurs. Étant une espèce omnivore et opportuniste, le goéland se nourrit des poissons comme des cadavres qu'il peut trouver en mer et sur les côtes, et peut aussi chaparder de façon opportuniste ce qui pourrait servir d'aliments à l'homme s'il vient à en trouver. Il n'est donc pas étonnant que deux des termes qui reviennent le plus fréquemment chez de nombreux naturalistes afin de qualifier cet oiseau soient ceux de « vorace » et de « lâche », termes d'ailleurs déjà employés par Buffon. Celui-ci est loin d'avoir l'exclusivité de ces expressions, puisque Cuvier, comme Degland et Gerbe, les emploient également au sujet du goéland. C'est ainsi que Cuvier, dans le premier tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, paru en 1817<sup>112</sup>, écrit que les goélands et mouettes sont « des oiseaux lâches et voraces, qui fourmillent sur les rivages de la mer, se nourrissent de toute espèce de poissons, de chair de cadavres, etc. ». De même, dans le second tome du *Catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe* de Degland et Gerbe, plus communément appelé *Ornithologie européenne*<sup>113</sup>, nous pouvons lire que les goélands « sont lâches, criards, voraces à l'excès ».

Ces descriptions condamnant la lâcheté et la voracité du goéland sont assez lacunaires. En revanche, d'autres auteurs férus de naturalisme se sont attelés à donner des précisions à propos de la concurrence rude et peu appréciée que cet oiseau représente pour l'homme, et particulièrement pour le pêcheur. La description qu'en fait Louis Figuier en

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 409

<sup>109</sup> Voir les travaux du naturaliste britannique John Ray

<sup>110</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *op. cit.*, p. 414

<sup>111</sup> LA FONTAINE, Jean de, *Fables choisies et mises en vers*, livre VI, 13, « Le villageois et le serpent », Paris, 1668

<sup>112</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 1, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux, chez Déterville, Paris, 1817, p. 518

<sup>113</sup> DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 2, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, p. 407

1883 dans son ouvrage *Les oiseaux* nous en donne un bon aperçu<sup>114</sup>. Ainsi, il déclare, à propos des goélands et des mouettes :

Poisson frais ou gâté, chair récente ou corrompue, vers, coquillage, peu leur importe, pourvu qu'ils puissent satisfaire leur voracité. S'ils aperçoivent un cadavre d'animal flottant sur la mer ou échoué sur le rivage, la proie est bien vite nettoyée par ces vautours de la mer, comme les appelle Buffon. Quand l'un d'eux a découvert la carcasse d'une baleine morte, il avertit le reste de la bande, et aussitôt tous fondent sur le butin, en faisant entendre des cris discordants. [...] Mais leur estomac a bientôt digéré les aliments corrompus qu'ils choisissent de préférence. Et comme ils aiment la variété dans leur nourriture, ils vont raser la surface des flots, pour enlever le menu poisson.

Figuier critique là encore la « voracité » du goéland, s'en prenant, comme son prédécesseur Buffon dont il reprend d'ailleurs les termes<sup>115</sup>, à la fois à son goût pour la nécrophagie, mais également à la concurrence qu'il représente pour les pêcheurs. Que ce soit pour la « chair corrompue » ou pour le « poisson frais », les habitudes alimentaires du goéland ne sont pas du goût de l'auteur. La référence directe à Buffon a l'avantage cependant de nous montrer combien les naturalistes reprennent les descriptions de leurs prédécesseurs et de leurs collègues, et comment ce qu'écrivit un seul grand ponte dans le domaine peut avoir de grandes conséquences dans la vision globale de la discipline. Mais Figuier ne s'arrête pas là dans sa description et, tout comme les autres ouvrages naturalistes que nous avons étudiés, il ne traite pas seulement de la voracité du goéland, mais également de sa lâcheté et de ce qu'il perçoit comme de la cruauté. Ainsi, il ajoute<sup>116</sup> :

Souvent ils s'envolent vers quelques îles où ils sont sûrs de trouver des milliers d'œufs et de jeunes oiseaux. Malgré les cris de douleur des parents, malgré les cris plaintifs des petits, ils sacrifient tout à leur glotonnerie, soit en suçant les œufs, soit en dévorant les jeunes à peine éclos. Mais, lâches dans toute occasion, ces vagabonds de la mer ne songent à se cacher ou à fuir en vitesse de leurs longues ailes lorsqu'ils voient venir un oiseau plus guerrier qu'eux, serait-il plus petit.

Il est intéressant de constater, avec cette description de Figuier, que le goéland peut se rapprocher de la figure des rapaces qui fuient face au corbeau, par la honte que les naturalistes perçoivent chez les animaux qui présente une reddition à un être qu'ils considèrent pourtant comme plus faible. Comme nous l'avons vu précédemment avec le cas du milan et d'autres rapaces traités de lâches parce qu'ils n'opposaient guère de résistance face à un oiseau aussi peu apprécié que le corbeau, le goéland est critiqué pour sa tendance à battre en retraite face à un oiseau « plus petit » que lui. Ce rapprochement avec le corbeau est d'autant plus flagrant que les deux sont également mal considérés par certains naturalistes à cause de leur nécrophagie, leur goût pour la « chair corrompue », tout comme les vautours.

De plus, notons que Figuier semble ici faire preuve d'anthropomorphisme en condamnant le vol d'œufs et d'oiseaux nouveau-nés. Il semble attendre du goéland que celui-ci s'émeuve des « cris de douleurs des parents » et des « cris plaintifs des petits », alors même qu'il arrive aux hommes de prélever, eux-aussi, œufs et oisillons, pour se nourrir sans l'ombre d'un remord. Un anthropomorphisme qui est également présent chez

<sup>114</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 101-102

<sup>115</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 414

<sup>116</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 102

Buffon, qui continue la description que nous avons précédemment étudiée en présentant les mœurs des goélands comme peu sociables et cruelles<sup>117</sup> :

Aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée, et même lorsqu'ils sont refermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres, car alors leur fureur s'accroît et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avaient blessé sans raison ; cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces ; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie : tout convient à leur voracité.

Ainsi, en plus de concurrencer les pêcheurs, les goélands seraient également en permanente concurrence entre eux, toujours à la recherche d'un coup pendable à faire à un congénère, uniquement motivés par la cruauté, la volonté de blesser et de satisfaire ses besoins physiques impérieux. Ils sont présentés comme des animaux incapables de vivre en société, loin des valeurs d'entente, d'harmonie et d'amitié qui semblent davantage appartenir au monde des hommes, si nous suivons Buffon. Ce dernier précise d'ailleurs<sup>118</sup>, au sujet des goélands et mouettes, que « d'ordinaire ils marchaient lentement et d'assez mauvaise grâce ; leur paresse se marquait jusque dans leur colère », car le plus faible ne s'approche jamais du plus fort, « pour être hors de portée de son ennemi ». Il présente alors le goéland comme étant un loup pour le goéland, d'une certaine manière<sup>119</sup>, un être sans valeurs, incapable d'entraide, cherchant à blesser son comparse, les membres de cette espèce étant toujours obligés de se méfier les uns des autres. Buffon semble condamner cette violence, qu'il impute à la fois aux goélands entre eux, mais également envers l'homme. Effectivement, il ajoute un peu plus loin<sup>120</sup>, à propos d'un mystérieux goéland varié ou grisard, achevant de dresser un portrait peu flatteur :

Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux ; quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise à moins de les assommer. C'est cet acharnement stupide qui leur a mérité le surnom de *sottes bêtes, mallemucke* en hollandais ; ce sont en effet de sots et vilains oiseaux qui se battent et se mordent, dit Martens<sup>121</sup>, en s'arrachant l'un l'autre les morceaux, quoi qu'il y ait sur les grands cadavres où ils se repaissent, de quoi assouvir pleinement leur voracité.

## **2) La concurrence entre l'homme et des animaux pour les ressources aquatiques**

### ***Étude de cas de la loutre et du brochet***

<sup>117</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome huitième des Oiseaux*, Imprimerie royale, Paris, 1781, p. 366

<sup>118</sup> Ibid. p. 403

<sup>119</sup> En référence à la célèbre citation « *Homo homini lupus est* » de PLAUTE, *Asinaria*, II, 4, 495

<sup>120</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 416

<sup>121</sup> MARTENS, Friederich, *Spitzbergischer oder Grönlandischer Reise-Beschreibung, gethan im Jahre 1671*, Hambourg, 1675

Certains milieux sont particulièrement le théâtre d'affrontements entre espèces concurrentes. Parmi eux, les espaces aquatiques sont d'une grande importance, la concurrence pour les ressources y étant rude. Comme nous l'avons observé précédemment avec le cas des goélands, l'homme est en compétition avec plusieurs espèces qui se partagent le bord des eaux saumâtres, à la fois douces et salées. Parmi ces différents animaux, se trouve la loutre (famille des *Lutrinae*), un mustélidé majoritairement piscivore, qui concurrence donc les pêcheurs dans sa recherche de nourriture. Ce goût de la loutre pour les mêmes proies que l'homme est mis en avant dans les différentes descriptions de cet animal par les naturalistes, montrant l'importance de la menace alimentaire qu'elle représente de manière générale. Cela concerne tant les descriptions écrites que les illustrations, comme le montre la gravure qui enrichit l'ouvrage de Belon *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, où une loutre est représentée avec un poisson dans la gueule<sup>122</sup>. Cette illustration montre combien, dans l'imaginaire collectif de l'époque, la loutre était synonyme de danger pour les ressources aquatiques.



**Figure 1 :** Gravure sur bois d'une loutre tenant un poisson dans la gueule, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, p. 27, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre)

Les descriptions écrites ne font pas exception. Ainsi, dans le septième tome de son *Histoire naturelle générale et particulière*, particulièrement dédié aux animaux carnassiers<sup>123</sup>, Buffon écrit que « la loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs, et qui dépeuple quelquefois les étangs ». Tout comme avec le goéland, le terme « vorace » est à nouveau employé pour montrer que la dépréation de l'animal concerné est clairement une nuisance pour l'homme, qui y voit un concurrent sérieux et peu apprécié. De même, dans son supplément à *L'histoire des insectes nuisibles* intitulé *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles*<sup>124</sup>, Buc'hoz reprend cette description de Buffon en déclarant que la loutre est « avide de poissons ». En ce qui concerne le vulgarisateur Figuier<sup>125</sup>, ce dernier, bien que faisant preuve de davantage d'originalité dans le choix de ses mots, met également en avant la concurrence que représente la loutre pour les pêcheurs :

<sup>122</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 27

<sup>123</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome septième, quatrième volume des quadrupèdes, Les animaux carnassiers, Imprimerie royale, Paris, 1758, p. 134

<sup>124</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles*, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à *L'Histoire des insectes nuisibles*, chez La Porte, Paris, 1782, p. 124

<sup>125</sup> FIGUIER, Louis, *Les mammifères*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1869, p. 295-296

Se nourrissant presque exclusivement de poissons, qu'elles saisissent en plongeant, elles occasionnent dans les eaux qu'elles fréquentent d'incalculables dégâts, non seulement par la dépopulation qui résulte de leurs goûts particuliers, mais encore par le dommage qu'elles font éprouver aux filets des pêcheurs lorsque, s'y étant laissé prendre, elles se débattent, les coupent et les déchirent pour se dégager. [...] On fait à la loutre une guerre assez active, autant pour s'emparer de sa peau, que pour mettre un terme à ses dégâts dans les rivières.

Le terme de « guerre » n'est pas choisi au hasard, il nous montre à quel point la rivalité entre ce mustélidé et les pêcheurs peut mener à une hostilité proche de l'extermination. Entre les poissons qui finissent dans l'estomac de la loutre et non dans les filets des pêcheurs, et ces mêmes rets qui sont abîmés par les armes de l'animal, Figuier explique et traduit bien l'exaspération des pêcheurs. Il met en avant les raisons pour lesquelles « une guerre assez active » est menée par les hommes, qui semblent réellement percevoir la loutre comme un ennemi qui, à moins de l'apprivoiser, devrait être éliminé, ou du moins voir sa population drastiquement réduite. Cette exaspération face aux déprédatations de la loutre sur les ressources aquatiques n'est d'ailleurs pas propre à la France, mais concerne tous les pays où cet animal vit. Ainsi, pour comparer avec un territoire très proche de la France et dont certains espaces se confondent même à l'époque, il faut noter que la loutre n'a pas l'air davantage appréciée en Belgique. Ainsi, en 1842, Sélys-Longchamps, dans son ouvrage intitulé *Faune belge, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*<sup>126</sup>, déclare que la loutre est « le plus grand fléau des étangs de la Campine ».

En plus de représenter aux yeux des hommes une concurrence mal perçue, la loutre est également présentée comme un animal inutilement cruel, avec une personnalité mauvaise. Cet anthropomorphisme montre combien les naturalistes prêtent à cet animal d'importants défauts, que l'on peut sûrement expliquer par la perception négative qu'ils ont de lui à cause des dommages alimentaires qu'il cause. La loutre est ainsi présentée de manière péjorative, tant psychologiquement que physiquement. Psychologiquement, elle est décrite comme faisant preuve d'une cruauté inutile, d'une volonté de nuire qui ne lui permettrait pas de se satisfaire de ce dont elle a besoin pour se nourrir. C'est en tout cas ce que prétend Buffon, dans le septième tome de son *Histoire naturelle générale et particulière*, dans lequel il écrit<sup>127</sup> :

Tout ce que je sais, c'est que [...] la loutre est, de son naturel, sauvage et cruelle ; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler ; qu'elle tue beaucoup plus de poissons qu'elle ne peut en manger, et qu'ensuite elle en emporte un dans sa gueule.

Ce témoignage de cruauté inutile que soutient Buffon est d'ailleurs repris par d'autres naturalistes, comme le fait Buc'hoz dans son ouvrage de 1782 intitulé *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*<sup>128</sup>. Il y rédige notamment, au sujet de la loutre :

Quoique cet animal puisse ainsi s'apprivoiser, il n'est pas moins vrai de dire que son naturel est sauvage et cruel ; on l'appelle avec raison le loup des rivières et,

<sup>126</sup> SÉLYS-LONGCHAMPS, Edmond de, *Faune belge, première partie, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*, chez Dessain, Liège, 1842, p. 11

<sup>127</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 136-137

<sup>128</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 128

en effet, quand il peut entrer dans un vivier, il y dévore tout le poisson qu'il peut attraper et, lorsqu'il est une fois rassasié, il tue le reste.

En plus d'être accusée de laideur morale qui serait due à une cruauté stérile et absurde, la loutre est aussi décrite comme physiquement laide. Là encore, nous pouvons reprendre la description peu flatteuse qu'en fait Buffon dans son *Histoire naturelle générale et particulière*, et qui est reprise dans les *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »* de Buc'hoz. Nous pouvons ainsi comparer les deux versions et apprécier combien Buc'hoz reprend presque mot pour mot la description de Buffon.

Ordinairement les jeunes animaux sont jolis, [mais] les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits et couverts, l'air obscur, les mouvements gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paraît machinal et qu'elles répètent à tout moment, sembleraient annoncer un animal stupide.<sup>129</sup>

La plupart des animaux pour l'ordinaire sont jolis dans leur jeunesse, mais la loutre est bien différente ; elle est pour lors plus affreuse que dans sa vieillesse. Sa tête est mal faite, les yeux petits et couverts, son air obscur, ses mouvements gauches, son cri machinal et toute sa figure dénote la plus grande stupidité...<sup>130</sup>

Ainsi, la loutre est présentée de manière péjorative, que ce soit moralement, avec la cruauté qui lui est attribuée, ou physiquement, avec la laideur qu'elle semble personnaliser. Ce faisant, elle semble correspondre à la manière peu élogieuse dont les pêcheurs, et une partie des hommes en général, la perçoivent. La description que les naturalistes font d'elle comble les attentes du vice que prêtent les hommes à un animal qu'ils estiment nuisible. Mais la loutre n'est pas le seul animal de milieu aquatique qui représente une sérieuse concurrence pour les pêcheurs, et il serait intéressant de comparer la description que les naturalistes font d'un mammifère avec celle d'un poisson.

Pour ce second cas, nous pouvons nous intéresser au brochet (*Esox lucius*), cet habitué des eaux douces et saumâtres. Aussi opportuniste que le goéland, il se nourrit essentiellement de poissons, faisant de lui un autre concurrent pour l'homme. Il n'est donc pas étonnant que, comme nous l'avons vu avec la loutre, le brochet soit surtout décrit par les naturalistes pour la déprédateur énorme qu'il effectue sur les ressources convoitées par les pêcheurs. C'est ainsi que Cuvier, dans le second tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>131</sup>, écrit, à propos du brochet, qu'il est « connu de tout le monde comme l'un des poissons les plus voraces et destructeurs ». Encore une fois, le lexique de la voracité est employé pour décrire cet énième ennemi et concurrent des pêcheurs. Cuvier et Valenciennes, dans le dix-huitième volume de l'*Histoire naturelle des poissons*<sup>132</sup>, prennent davantage le temps d'expliquer en quoi ce poisson est dommageable pour l'homme :

La gueule est d'ailleurs l'une des plus armées que l'on puisse étudier dans les poissons. [...] Tous ces os [de la langue] deviennent des herses à pointes longues

<sup>129</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 135

<sup>130</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 124

<sup>131</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 183

<sup>132</sup> CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome dix-huitième, chez Levrault, Paris, 1846, p. 206

et acérées, destinées à saisir la proie pour assouvir les appétits carnassiers des espèces de ce genre. [...] On conçoit que ces trois nageoires verticales [...] donnent à ce poisson de grands et puissants moyens de propulsion ; ce qui était aussi nécessaire à un être vorace et chasseur que les dents dont sa gueule est hérissée.

Le brochet est présenté comme un poisson dangereux, « armé » de dents redoutables et doué d'une grande rapidité que lui confère sa « propulsion ». Non seulement il apparaît comme une menace permanente pour ses proies, les autres poissons dont ne pourront pas profiter les pêcheurs, mais également en partie pour les hommes eux-mêmes. Car bien qu'il ne soit pas une menace létale, il serait capable de causer des blessures, selon Figuier qui, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* de 1876<sup>133</sup>, écrit :

L'homme redoute, avec raison, les atteintes de ce féroce habitant des eaux douces. On a signalé plusieurs exemples de blessures graves faites par un brochet aux mains et aux jambes de personnes occupées à marcher dans l'eau ou à lessiver du linge. Le nombre de ses armes, la force de ses muscles et sa grande taille rendent donc ce poisson très redoutable.

Tout cela fait du brochet une menace trouble, dont il faudrait se méfier en s'approchant des eaux saumâtres. Le caractère dangereux et nuisible de ce poisson, tel qu'il est perçu par les naturalistes, peut également se sentir dans le dix-huitième volume de l'*Histoire naturelle des poissons*<sup>134</sup>, où Cuvier puis Valenciennes ont recensé quelques rares exemples de très grands brochets : « Ébert<sup>135</sup> rapporte qu'en 1739 on attrapa, dans le lac Balaton, en Hongrie, un brochet monstrueux dont la tête était hérissée de mousse, que l'on prit pour des poils. L'animal avait une forme si hideuse ; que personne n'en voulut manger ; et il fut abandonné aux chiens. » Psychologiquement, il n'est guère étonnant qu'un animal aussi craint et détesté que le brochet, perçu comme une menace à la fois alimentaire et physique, fut décrit comme une créature repoussante, « hideuse », allant même jusqu'à être qualifié de « monstrueux ». Bien sûr, il s'agit d'un exemple poussé à l'extrême, mais peut-être est-il symptomatique de la crainte et de la rancœur que ce poisson inspire de manière générale.

Les naturalistes font référence à leurs prédecesseurs et s'inscrivent dans cette lignée d'auteurs qui mettent en garde contre les ravages du brochet parmi les poissons. Les références à d'autres auteurs et aux expériences dont ils sont témoins se retrouvent donc dans divers ouvrages sur le sujet. En substance, nous pouvons noter que les mêmes anecdotes et les mêmes descriptions se retrouvent, et qu'il est difficile de différencier la description d'un naturaliste de celle d'une autre. Pour illustrer cela, nous pouvons observer comment Figuier reprend presque mot pour mot ce qu'écrivaient déjà Cuvier et Valenciennes avant lui, lesquels rendent aussi compte des mêmes arguments donnés par les mêmes naturalistes antérieurs, tels que le comte de Lacépède. De cette façon, les descriptions du brochet par Cuvier et Valenciennes, dans le dix-huitième volume de l'*Histoire naturelle des poissons*<sup>136</sup>, et celle de Figuier dans *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*<sup>137</sup>, sont semblables en de multiples points :

Tous les auteurs s'accordent sur sa grande voracité ; aussi M. de Lacépède le nomme-t-il le requin des eaux douces : non seulement il dévore un grand nombre

<sup>133</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 306

<sup>134</sup> CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, op. cit., p. 232

<sup>135</sup> ÉBERT, Johann Jacob, *Naturlehre für die Jugend*, Volume II, p. 382, 1795

<sup>136</sup> CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, op. cit., p. 225

<sup>137</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 304-305

de poissons de son espèce ou des autres fluviaires ; mais les petits mammifères, les oiseaux aquatiques, les reptiles ne sont pas à l'abri de ses attaques. On peut dire qu'il se jette sur tout ce qui remue ; aussi a-t-on noté plusieurs exemples de blessures graves faites aux mains ou aux jambes de personnes occupées à laver ou à marcher dans l'eau. Pennant<sup>138</sup> cite déjà ce trait remarquable de voracité : un brochet a englouti la tête d'un cygne au moment où ce palmipède plongeait son long cou sous l'eau, et les deux animaux y trouvèrent la mort. Une autre fois on a vu un brochet disputer à une loutre une grosse carpe déjà prise par ce mammifère redoutable aux poissons. [...] On se rend aisément compte de la puissance destructive de cet abdominal, quand on examine les armes redoutables que nous avons décrites...

Ainsi écrivent Cuvier et Valenciennes à propos de ce poisson redoutable, dont ils confirment la dangerosité en traitant eux-aussi des blessures que le brochet aurait causées. Cette description, qui reprend déjà ses prédecesseurs, est elle-même très largement reprise par Figuier<sup>139</sup>. En effet, il emploie les termes du comte de Lacépède en écrivant que « Le Brochet est le Requin des eaux douces. Non seulement il dévore un grand nombre de poissons fluviaires, mais encore il attaque ceux de son espèce, et détruit jusqu'à des petits mammifères, des oiseaux aquatiques et des reptiles. » En présentant le brochet comme une espèce cannibale, qui « attaque ceux de son espèce », les différents auteurs participent aussi à le présenter sous un jour peu flatteur pour le lecteur, avec une notion axiologique sous-entendue qui semble confiner à l'anthropomorphisme.

Enfin, Figuier reprend également l'anecdote de Walton<sup>140</sup>, qui rapporte un combat entre un brochet et une loutre. Cette observation est d'autant plus intéressante que nous avons étudié précédemment comment ces deux espèces, dans leurs descriptions faites par des naturalistes, avaient connu un traitement similaire : étant des animaux concurrents de l'homme pour les ressources aquatiques, ils sont perçus comme des menaces, présentés comme des animaux nuisibles, voire dangereux, empreint d'une laideur physique et/ou morale.

### **3) La peur omniprésente de l'homme face aux animaux menaçant les cultures**

#### ***Étude de cas du corbeau freux, du gribouri, mais aussi un peu de la limeace***

Si certains animaux font concurrence à l'homme pour le gibier et l'élevage – comme le circaète – ou pour le poisson – comme le goéland, la loutre ou le brochet –, d'autres représentent également une menace pour un autre type de nourriture. Il s'agit de l'agriculture. L'aménagement et le travail des sols demandant beaucoup de temps et d'énergie, il n'est guère étonnant que les agriculteurs craignent particulièrement les animaux susceptibles de détériorer leur dur labeur, d'autant plus que l'agriculture est le premier moyen de subsistance de l'homme<sup>141</sup>. La sortie du Moyen-Âge n'épargne en

<sup>138</sup> PENNANT, Thomas, *British Zoology*, 1761

<sup>139</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 304-305

<sup>140</sup> WALTON, Izaac, *The Compleat Angler, or the Contemplative Man's Recreation*, 1653

<sup>141</sup> Voir, entre autres, FLANDRIN, Jean-Louis et MONTANARI, Massimo, *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996, 926 p.

effet pas la France, ni même l'Europe de manière générale, des crises frumentaires<sup>142</sup>. Les récoltes sont souvent insuffisantes et les famines ne manquent pas. Ces dernières sont un problème récurrent, une « hantise de la faim » pour reprendre l'expression de Jacques Le Goff<sup>143</sup>, bien que ce dernier fit plutôt référence au Moyen-Âge classique. Un climat de peur omniprésent règne ainsi, la crainte de la mauvaise récolte étant un souci constant pour la population, et particulièrement pour les agriculteurs.

Les animaux susceptibles d'abîmer, voire de détruire les récoltes étaient donc naturellement redoutés par la population française, qui n'a eu de cesse de chercher des moyens de s'en prémunir. Il peut s'agir d'animaux se nourrissant des fruits du labeur des hommes, mais également d'espèces dont le mode de vie conduit à la destruction des sols sans pour autant s'en nourrir. Dans le premier cas de figure, les exemples ne manquent pas. Nous pouvons ici nous pencher sur trois exemples différents, mais pourtant traités similairement par les naturalistes à cause des dégâts qu'ils engendrent pour l'agriculture, c'est-à-dire un oiseau, un insecte et un mollusque. En l'occurrence, nous pouvons étudier le corbeau freux (*Corvus frugilegus*), le gribouri, aussi appelé eumolpe (*Bromius obscurus*), et la limace (sans précision sur l'espèce en particulier). Concernant le corbeau, nous avons déjà observé la description que fait Buffon du grand corbeau, dans le troisième tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>144</sup> :

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant ; en effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux...

Buffon nous indique bien ici que, en temps de crise et de famine, comme c'était souvent le cas à cette époque, le corbeau et son grand appétit n'étaient clairement pas les bienvenus. Nous pouvons supposer que cette description assez péjorative est également valable pour le corbeau freux, ce que le naturaliste confirme un peu plus loin dans son ouvrage<sup>145</sup>, en écrivant :

L'appétit du Freux pour les grains, les vers et les insectes est un appétit exclusif... [...] Ces oiseaux vont par troupes très nombreuses, et si nombreuses que l'air en est quelquefois obscurci. On imagine tout le dommage que ces hordes de moissonneurs peuvent causer dans les terres nouvellement ensemencées ; ou dans les moissons qui approchent de la maturité ; aussi dans plusieurs pays, le Gouvernement a-t-il pris des mesures pour les détruire.

Cette description nous fait bien ressentir l'angoisse des agriculteurs et des Français en général lorsque, dans les campagnes, ils voyaient s'abattre ces troupes de corbeaux prêts à se nourrir de leurs grains. L'expression des troupes si nombreuses « que l'air en est quelquefois obscurci » n'est pas sans rappeler les nuées de sauterelles et criquets, une calamité pour la terre et les agriculteurs que nous traiterons *infra*. Le caractère catastrophique d'une arrivée de ces nuées d'oiseaux, présenté par Buffon, nous laisse deviner la peur récurrente de les voir arriver et s'en prendre aux champs. Il n'y a donc rien d'exceptionnel à ce que les agriculteurs et habitants des campagnes voient d'un très mauvais œil la présence de ces corvidés, et cherchent à se débarrasser de ces oiseaux jugés nuisibles.

<sup>142</sup> Voir, entre autres, LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, 1967

<sup>143</sup> LE GOFF, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 205-214

<sup>144</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière*, avec la description du Cabinet du Roi, tome troisième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1774, p. 70

<sup>145</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *Ibid.*, p. 104

Dans son ouvrage sur *Les oiseaux*<sup>146</sup>, Louis Figuier témoigne d'ailleurs de cette lutte entre les corvidés et l'homme :

Leurs déprédatations sont énormes. [...] Tous les corbeaux se plaisent à fouiller les terres nouvellement ensemencées, pour se nourrir des grains que le cultivateur vient d'y déposer. Aussi trouvent-ils dans les habitants des campagnes d'irréconciliables ennemis, toujours prêts à les poursuivre ou à les attirer dans des pièges.

Néanmoins, là où Buffon se contentait d'écrire à propos de « l'appétit du Freux pour les grains, les vers et les insectes »<sup>147</sup>, Louis Figuier se permet de faire remarquer que, si son goût pour les grains est certes très handicapant pour les agriculteurs, celui pour les vers et les insectes ne l'est pas, au contraire. Le *ratio* bénéfice-risque est plus ou moins favorable selon la perception psychologique de l'auteur. Figuier note donc que le corbeau peut se révéler utile à l'agriculture, en mangeant d'autres ennemis des sols cultivés. Ainsi, il ajoute à sa précédente description que les corbeaux « détruisent chaque année une quantité considérable de vers, de larves et d'insectes. Ces services compensent largement les dégâts qu'ils causent à l'agriculture. » Mais, malgré ces bienfaits que le corbeau freux peut apporter à l'agriculture, les dégâts qu'il cause en mangeant les grains ne lui évite pas « d'irréconciliables ennemis », pour reprendre l'expression de Figuier. Il s'agit donc d'un oiseau clairement perçu par les habitants des campagnes comme nuisible. De plus, tout comme nous l'avons vu avec la loutre, le problème des ravages causés par le corbeau freux n'est pas spécifique à la France, puisque Sélys-Longchamps, dans son ouvrage intitulé *Faune belge, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*, écrit à son sujet<sup>148</sup> : « Si le vent change, ils séjournent dans les campagnes qu'on ensemence à cette époque et sont la terreur des agriculteurs. »

Si les oiseaux granivores sont sans conteste craints et haïs par les agriculteurs, qui s'en prémunissent à coups de pièges et d'épouvantails, les insectes sont peut-être, encore plus, leur principale hantise. Il semble donc logique que différents manuels publiés pour mettre fin aux dommages des animaux jugés nuisibles, et particulièrement des insectes, aient vu le jour. Parmi eux, nous pouvons noter l'*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner* de Buc'hoz, qui date de 1781, où il rend compte d'un grand nombre d'espèces animales qui occasionnent des dégâts pour l'agriculture.

Parmi celles-ci, nous pouvons nous pencher sur un coléoptère en particulier, le gribouri. Celui-ci, à cause de son parasitisme lié à la vigne, a vu sa population drastiquement diminuer avec l'usage d'insecticides, à partir de 1840. Cependant, à l'époque de Buc'hoz, il était bien connu pour les dégâts qu'il causait à la vigne. C'est ainsi que Buc'hoz écrit<sup>149</sup> qu'il s'agit d'un « insecte qui, quelque petit qu'il soit, s'est rendu très redoutable aux cultivateurs. [...] Les larves du Gribouri rongent et désolent les différentes plantes sur lesquelles elles se trouvent. ». L'auteur précise d'ailleurs que le gribouri de la vigne « n'est que trop connu dans les pays où il fait ravage ». Au sujet de cette espèce en

<sup>146</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 346

<sup>147</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *Ibid.*, p. 104

<sup>148</sup> SÉLYS-LONGCHAMPS, Edmond de, *Faune belge, première partie, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*, chez Dessain, Liège, 1842, p. 68-69

<sup>149</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 155

particulier, il décrit combien elle est peu appréciée par les cultivateurs, qui cherchent à mettre fin aux ravages qu'elle engendre<sup>150</sup> :

On prévient, autant qu'il est possible, le dommage qu'ils pourraient faire, et un autre encore pire que le premier ; car ces insectes piquent dans la suite le raisin, quand il est mûr, pour y insérer leurs œufs, d'où sortent des légions de vers qui causent la pourriture des raisins et détruisent tout à la veille des vendanges.

Pour mettre un terme aux dommages subis par les agriculteurs, et particulièrement les vignerons, à cause du gribouri, ces derniers cherchent à l'éradiquer. En tant que compilateur de méthodes pour se débarrasser des animaux nuisibles aux activités humaines, Buc'hoz donne donc des précisions sur les moyens de détruire cette espèce en particulier. Il ajoute<sup>151</sup>, une fois ses explications techniques terminées, qu'« on extermine par-là à coup sûr ces insectes malfaisants ». Là aussi, tout comme avec le corbeau freux, les habitants des campagnes cherchent des moyens d'éradiquer les espèces qui causent du tort à leurs activités agricoles, moyens expliqués et peut-être favorisés par certains naturalistes.

Après avoir étudié comment de redoutables granivores tels que le corbeau freux et le gribouri étaient présentés, nous pouvons également étudier, à titre de comparaison, le traitement qui est fait d'un mollusque. Il s'agit ici plus précisément d'un gastéropode, qui engendre lui aussi de sérieux dégâts pour l'agriculture, à savoir la limace, redoutée des jardiniers comme des agriculteurs. De nombreux naturalistes, pour la présenter, insistent surtout sur les ravages qu'elle cause. Par exemple, Georges Cuvier, dans le second tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, écrit au sujet des limaces<sup>152</sup> qu'il « n'y a à la bouche qu'une mâchoire supérieure en forme de croissant dentelé, qui leur sert à ronger avec beaucoup de voracité les herbes et les fruits, auxquels elles causent beaucoup de dégâts. » De même, en 1866, dans *La vie et les mœurs des animaux, zoophytes et mollusques*<sup>153</sup>, Figuier fait remarquer l'importance des dégâts causés par sa radula (sorte de langue armée de dents), par rapport à sa faible longueur : « Quoi que de très petite taille, cette espèce fait énormément de tort à l'agriculture. Elle pullule dans les jardins et dans les champs. »

En plus du caractère nuisible pour les activités humaines qui lui est – à juste titre – prêté, la limace ne semble guère trouver grâce physiquement aux yeux des naturalistes et des hommes en général. Que cela soit par dégoût pour cet animal assez visqueux au toucher, ou bien un biais psychologique qui proviendrait de la haine de ces animaux dommageables pour les cultures, l'esthétique de la limace se trouve largement critiquée par Buc'hoz. Ainsi, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*<sup>154</sup>, il décrit la limace de la manière suivante : « Après les cornes vient la bouche, qui est assez grande et béante, forte, armée de dents, formée de deux mâchoires qu'on a beaucoup de peine à séparer quand l'animal est irrité. » Mais la description la moins flatteuse, bien que brève, de la limace

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 157

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.158

<sup>152</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 402

<sup>153</sup> FIGUIER, Louis, *Zoophytes et mollusques*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1866, p. 391

<sup>154</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *op. cit.*, p. 237

revient à Figuier qui, dans son ouvrage *La vie et les mœurs des animaux, zoophytes et mollusques*<sup>155</sup>, écrit ces quelques phrases :

Quand on se promène dans les allées d'un jardin, après une ondée printanière, on rencontre inévitablement sur sa route ces petits promeneurs, dont la rencontre n'a rien d'agréable pour les yeux. [...] Elles sont très voraces, et causent de grands dégâts dans les plantations et les jardins. Le meilleur moyen pour éloigner ou détruire ces hôtes incommodes consiste à répandre autour des jeunes plants de la cendre, du sable fin, de la paille hachée.

Très synthétique, la remarque de Figuier sur le physique jugé disgracieux de la limace n'en est pas moins révélatrice de la vision générale de l'époque concernant ce gastéropode. Sa rencontre qui « n'a rien d'agréable pour les yeux » montre le peu de sympathie que le petit animal inspire à ceux qui le croisent, d'autant plus s'il s'agit de jardiniers, de maraîchers ou d'agriculteurs, qui le perçoivent certainement comme une menace pour leur activité. De plus, Figuier montre également combien ces derniers cherchent à « éloigner ou détruire ces hôtes incommodes ». Comme pour le gribouri et le corbeau freux, les agriculteurs et habitants des campagnes cherchent à se débarrasser de cet animal qui leur est nuisible.

En outre, il est intéressant d'observer que cette dépréciation de la limace a également pu participer à la création de croyances à caractère superstitieux sur cet animal. En effet, puisqu'il s'agit d'un animal rampant, souvent au ras du sol, visqueux, peu agréable à toucher, ainsi qu'à regarder selon les naturalistes, mais aussi et surtout nuisible pour les jardins et les cultures, la limace a donné lieu à des croyances que Buc'hoz, en 1781, présente comme fort crédules. En effet, toujours dans son ouvrage sur l'*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*<sup>156</sup>, il nous apprend qu'on « pensait anciennement que le limacon s'engendrait de la terre, des eaux croupissantes, ou de la rosée ; mais on est bien revenu actuellement de cette erreur. » Cette critique montre que la science naturaliste a permis de progresser dans la connaissance de la création et du développement des animaux. Cependant, la limace semble continuer à être associée à la fange, aux « eaux croupissantes ». Certaines croyances superstitieuses concernant la limace paraissent d'ailleurs persister, puisque Buc'hoz ajoute<sup>157</sup> :

On ne sait que trop bien combien [les limaces] font de dégâts dans les jardins potagers et fruitiers, surtout pendant la nuit et les temps pluvieux. [...] Il se trouve quelques fois des années si favorables à leur multiplication que les laboureurs et les gens de la campagne sont pour lors assez superstitieux pour croire que c'est l'ouvrage de quelque magicien.

Si nous avons vu jusqu'à présent, avec le corbeau freux, la limace ou encore le gribouri, des espèces animales qui nuisaient à l'agriculture parce qu'elles se nourrissaient des grains semés, il ne faut pas non plus oublier d'autres espèces également jugées dommageables à l'agriculture, non pas par leur régime alimentaire, mais uniquement par leur présence qui abîme les sols. Pour illustrer brièvement ce second cas de figure, nous pouvons prendre l'exemple de la courtilière (*Gryllotalpa gryllotalpa*). Aussi surnommé taupe-grillon, cet insecte ne se nourrit pas de grains, contrairement aux espèces animales

<sup>155</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 390

<sup>156</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 246

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 258

que nous avons déjà observées, mais les détruit tout de même sur son passage. À son sujet, dans le troisième tome du *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome troisième*<sup>158</sup>, Cuvier explique de manière assez claire comment cette destruction des cultures a lieu. En effet, selon lui, la courtilière commune est une « espèce trop connue par les dégâts qu'elle fait dans nos jardins et les champs cultivés, vivant dans la terre, où ses deux pieds antérieurs qui agissent comme une scie et comme une pelle, et à la manière de ceux des taupes, lui fraient un chemin. » Enfin, notons que Louis Figuier, dans son volume de *La vie et les mœurs des animaux sur les insectes*<sup>159</sup>, donne davantage de précisions sur les ravages de la courtilière :

On comprend sans peine qu'un insecte qui mine de la sorte les terrains doivent causer de grands dommages aux cultures. Que les végétaux lui servent ou non de nourriture, ils n'en sont pas moins détruits sur son passage. On reconnaît à la couleur de la végétation, qui est jaune et flétrie, les terrains infestés par les taupes-grillons.

Bien que les ravages de la courtilière soient également déplorés par le compilateur naturaliste, nous pouvons remarquer que, contrairement à d'autres animaux dommageables pour les cultures, comme c'est le cas de la limace pour reprendre notre dernier exemple, la courtilière n'est pas particulièrement mise au ban comme étant d'un physique repoussant. Elle est évidemment critiquée et peu appréciée pour la destruction, que nous pourrions qualifier d'involontaire, des cultures, mais elle semble un peu moins méprisée. Cette légère différence peut peut-être s'expliquer par le fait que, malgré les dégâts qu'elle cause, elle ne cherche pas spécialement à se nourrir des grains, ce qui ne fait pas directement d'elle une concurrente pour l'homme, lequel la tolérerait probablement mieux. Bien sûr, il s'agit d'extrapolation et, dans tous les cas, nous voyons bien, grâce aux ouvrages des naturalistes de l'époque, que les animaux nuisibles à l'agriculture étaient particulièrement craints et détestés dans les campagnes.

#### **4) Une menace qui amène un réel climat de guerre menée par les hommes contre certaines espèces invasives**

##### *Étude de cas des criquets*

Comme nous venons de l'étudier, certains animaux concurrents de l'homme sont sources d'angoisse pour les agriculteurs et les habitants des campagnes, qui craignent pour leurs récoltes. Pourtant, cette inquiétude est bien peu face à l'affliction que provoque une famille particulièrement redoutable d'insectes. Il s'agit de celle des acridiens, qui regroupe plusieurs espèces de criquets (*Caelifera*), grillons (*Gryllidae*) et sauterelles (les-quelles, *stricto sensu*, regroupent les *Tettigoniidae*). Le cas de ces orthoptères, et particulièrement du criquet, est suffisamment particulier et grave pour mériter que nous l'étudions à part. Il s'agit évidemment d'un sujet d'étude qui a déjà fait l'objet de recherches, et que différents auteurs ont brillamment traité, comme Robert Delort<sup>160</sup>. Nous n'avons aucunement la prétention d'ajouter ici quoi que ce soit aux travaux sur le sujet, et aspirons

<sup>158</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome troisième*, contenant les crustacés, les arachnides et les insectes, chez Déterville, Paris, 1817, p. 377

<sup>159</sup> FIGUIER, Louis, *Les insectes*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1875, p. 240

<sup>160</sup> DELORT, Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984, 391 p., p. 169-186

simplement à observer quels termes étaient employés à l'époque par les naturalistes pour décrire ce fléau, et comment ils sont représentatifs de l'angoisse causée par les criquets.

Notons aussi par avance que, si les auteurs que nous étudions emploient des termes différents, comme sauterelle, grillon ou criquet, nous partons du principe que tous traitent en réalité d'un seul et même insecte, à savoir le criquet. En effet, si les naturalistes de l'époque opèrent une confusion entre les différentes espèces, c'est avant tout le criquet qui est un animal nuisible à l'agriculture, puisque ce dernier est exclusivement phytophage, contrairement à la sauterelle qui mange au contraire plutôt les Chenilles et les larves. Un auteur reconnaît d'ailleurs la confusion courante entre les espèces. Il s'agit de Figuier qui, dans son ouvrage sur *La vie et les mœurs des animaux dédié aux insectes*<sup>161</sup>, écrit que « nous arrivons à la redoutable tribu des *Acridiens*, ou *Criquets*, dont les affreux ravages sont ordinairement endossés par les Sauterelles ». Les espèces de criquets présentés sont sûrement des criquets pèlerins et des criquets migrateurs, deux types particulièrement dangereux pour les végétaux.

Tous les auteurs, sans la moindre exception, s'accordent à dire que le criquet représente une véritable calamité agricole. Inoffensif quand il est solitaire, il constitue une calamité pour les récoltes lorsqu'il arrive par nuées entières dévorer les cultures vivrières. Il n'est donc pas étonnant que des termes liés aux ravages soient régulièrement employés pour qualifier les dégâts que ces insectes causent. Ainsi, dans le troisième tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, Cuvier écrit en 1817<sup>162</sup> qu'une « grande partie de l'Europe est souvent ravagée par le criquet de passage ». De même, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, Buc'hoz écrit<sup>163</sup> que « Les sauterelles sont de petits insectes bien propres à humilier l'orgueil de l'homme. Elles ravagent souvent nos campagnes et nous privent par-là de leurs récoltes, d'où nous tirons notre vraie subsistance. » Ce même auteur, prolifique quant aux criquets, qu'il appelle sauterelles, nous transmet également les témoignages et écrits qu'il a recueillis et trouvés sur le sujet, comme le récit d'un missionnaire du Levant, c'est-à-dire du Moyen-Orient<sup>164</sup> :

Un autre missionnaire du Levant rapporte que dans l'ancienne Libye les sauterelles sont si nombreuses qu'elles ne manqueraient pas de ruiner le pays, si la Providence ne fournissait pas une ressource contre ces animaux si faibles et si invincibles à toutes les forces de l'homme. J'en ai vu, dit ce Missionnaire, quelquefois en l'air des nuées entières qui dérobaient le soleil aux yeux : elles mangèrent cette année, [...] toutes les herbes [...] et même des oliviers : de leurs œufs on en vit renaître, après leur mort, une effroyable quantité quiacheva de tout gâter.

Qualifiant à la suite les criquets de « cette calamité publique », Buc'hoz cherche à être le plus proche possible de la réalité, se basant sur des témoignages qui lui semblent assez fiables pour être rapportés et faire prendre conscience de la dangerosité de ces orthoptères. Cependant, nous ne pouvons pas ignorer aujourd'hui que certaines anecdotes sont assez fantaisistes, ou du moins exagérées. Par exemple, ce féru d'histoire naturelle

<sup>161</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 342

<sup>162</sup> CUVIER, Georges, op. cit., p. 383

<sup>163</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 181

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 185-185

raconte l'histoire d'un serpent qui aurait été fort marri de vouloir avaler plusieurs criquets<sup>165</sup> :

Il en entra une quantité prodigieuse dans sa gueule béante : mais dès que les sauterelles, qu'il avalait toutes vivantes, eurent pénétré dans les entrailles, elles le dévorèrent à leur tour, et le rongèrent de façon que bientôt il n'en resta plus que les épines et les arêtes.

Les sucs gastriques des serpents étant en général très puissants, nous sommes en droit d'être dubitatifs devant cette anecdote. Cependant, cette dernière est révélatrice de combien cet insecte était craint pour lui prêter le pouvoir de détruire ainsi de l'intérieur un autre animal que craignent généralement les hommes. L'importance et l'ancienneté de cette crainte envers le dommageable criquet est particulièrement remarquable puisqu'elle peut s'appuyer sur un mythe ancien, biblique, celui des plaies d'Égypte<sup>166</sup>, dont les criquets sont la huitième plaie. Nombreux sont les naturalistes qui, pour traiter cet insecte, font référence à ce célèbre épisode. Buc'hoz en fait partie, puisqu'il précise<sup>167</sup> que les sauterelles « furent la huitième plaie dont Dieu frappa les Égyptiens sous Pharaon ». Il fait également référence à des peurs culturelles plus récentes, lorsqu'il écrit, juste avant, que « de tous les animaux il n'y en a pas de plus pernicieux ni de plus nuisible au genre humain que les sauterelles. Les anciens naturalistes les donnent comme les avant-coureurs de la famine, de la peste et de la guerre. » Il est intéressant de constater que le rapport aux punitions divines et à la matière des textes sacrés chrétiens est là aussi présent, puisque la famine, la peste (dans le sens d'épidémie de manière générale) et la guerre sont trois des Quatre cavaliers de l'Apocalypse<sup>168</sup>). Néanmoins, c'est surtout le rapport entre ces insectes et la huitième plaie d'Égypte, relation particulièrement marquante, qui est retenu et transmis par les naturalistes. Ainsi, dans *La vie et les mœurs des animaux* sur les insectes<sup>169</sup>, Figuier écrit :

Dans les pays du Nord, où ils se multiplient moins rapidement, leurs dégâts sont moins désastreux, quoi que encore considérables. Mais dans les parties méridionales du globe, ils constituent un véritable fléau : la huitième des plaies d'Égypte. Certaines espèces se multiplient d'une manière si prodigieuse, qu'elles ravagent de vastes champs, et dans un temps très court réduisent des contrées entières à la dernière misère. Ces insectes se gonflent d'air et entreprennent des voyages, pendant lesquels ils font plus de six lieues en un jour, dévastant sur leur parcours toute la végétation.

Bien que les naturalistes se réfèrent à ces écrits passés pour mettre en évidence la nocivité du criquet pour l'agriculture et donc pour l'homme en général, ils veillent également à remettre ce danger dans le contexte actuel de leur époque. Non contents de retransmettre des récits se déroulant au Levant et en Égypte, ils expliquent aussi et surtout que les nuées de criquets représentent une grande menace en France. En effet, juste après cette précédente citation<sup>170</sup>, Figuier explique que « le criquet d'Italie fait aussi beaucoup de dégâts dans le Midi ».

Cette rencontre entre les agriculteurs français et cet insecte, comme ailleurs, engendre une véritable guerre pour les récoltes. Il n'est donc pas étonnant que, dans les

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 188

<sup>166</sup> *Exode* 10:13-14,19

<sup>167</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 189

<sup>168</sup> *Nouveau Testament*, Apocalypse chap. 6, 1-8

<sup>169</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 343-344

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 344

descriptions et récits transmis par les naturalistes sur le sujet, un véritable lexique de guerre, avec tout un vocabulaire militaire soit utilisé. Il s'agit en l'occurrence d'un contexte belliqueux bien plus sérieux que les cas que nous avons étudiés auparavant. Si, selon Buc'hoz<sup>171</sup>, « on fait à la loutre une guerre assez active », et si, selon Figuier dans *Les oiseaux*<sup>172</sup>, les corbeaux freux trouvent « dans les habitants des campagnes d'irréconciliables ennemis », la guerre entre l'homme et le criquet est un combat bien plus engagé, un combat bien visible dans les écrits naturalistes. Par exemple, pour continuer avec la description de Buc'hoz<sup>173</sup>, ce dernier écrit :

Ces insectes traversent encore de grandes provinces, où ils mangent tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à ronger même les portes des maisons. Lorsqu'[elles] sont en campagne, elles partagent entre elles le butin.

Les termes de « campagne » et de « butin » sont loin d'être anodins. Ils présentent les nuées de criquets comme une véritable armée en marche, impossible à arrêter, semant la désolation sur son passage. Il ne manque plus que l'évocation d'Attila dont les chroniques médiévales affirment que « là où Attila a passé, l'herbe ne repousse plus<sup>174</sup> » ! De plus, la comparaison entre les criquets qui dévorent la végétation sur leur passage et le « partage du butin » donne à ces insectes une sorte de volonté de nuisance, des sentiments humains de perniciosité, amenant à un certain anthropomorphisme. Cela montre combien les criquets étaient perçus comme de redoutables ennemis, pour que les hommes en viennent à leur prêter une véritable volonté de leur nuire. Le caractère belliqueux, guerrier, de ces animaux est encore plus évident dans *La vie et les mœurs des animaux* de Figuier<sup>175</sup>, lequel écrit :

C'est surtout dans les pays chauds que les criquets sont le fléau de l'agriculture. Là où ils s'abattent, ils changent tout à coup en désert aride la contrée la plus fertile. On les voit arriver en bandes innombrables, qui de loin ont l'aspect de nuages orageux. Ces nuées sinistres cachent le soleil. [...] Quand l'horrible armée se laisse tomber à terre, les branches des arbres cassent. [...] Les blés sont rongés jusqu'à la racine, les arbres dépouillés de leurs feuilles. Tout a été détruit, scié, haché, dévoré. Quand il ne reste plus rien, le terrible essaim s'enlève, comme à un signal donné, et repart, laissant derrière lui le désespoir et la famine.

L'expression « l'horrible armée » pour qualifier la nuée de criquets ne saurait être plus claire, montrant comment était considéré un véritable essaim d'ennemis féroces et déterminés à nuire aux agriculteurs. Nous ne sommes pas si loin du contexte de guerre sainte. L'angoisse de ces derniers face à ces insectes est telle que, même une fois ces derniers morts, leurs cadavres seraient encore en état de leur porter préjudice, allant même jusqu'à causer des morts par leur simple putréfaction. En effet, selon Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux*

<sup>171</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles*, chez La Porte, Paris, 1782, p. 396

<sup>172</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 346

<sup>173</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 192

<sup>174</sup> TOURS, Grégoire de, *Histoire des Francs*, publiée dans la collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, traduction par François Guizot, J.-L.-J. Brière, Paris, 1823

<sup>175</sup> FIGUIER, Louis, *Les insectes*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1875, p. 344

*maux qu'ils ont pu occasionner*<sup>176</sup>, à propos de ce qu'il nomme sauterelles, une fois que ces dernières ont cessé de ravager les sols et meurent, « dans les endroits où elles périssent, elles infectent l'air et y occasionnent des maladies. Si on en croit Orose, [...] elles se noyèrent dans la mer d'Afrique ; l'eau de cette mer en fut tellement infectée que la puanteur qui s'en évaporait continuellement occasionna la mort à plus de trois cents mille hommes ». Nombreux sont les naturalistes qui transmettent la croyance selon laquelle les dépouilles des criquets exhalaient des relents qui faisaient se propager des épidémies, faisant du criquet un ennemi mortel, même après la mort. Ainsi, dans le troisième tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, Georges Cuvier rédige au sujet des criquets<sup>177</sup> ces lignes suivantes :

Certaines espèces, nommées par les voyageurs *sauterelles de passage*, se réunissent quelque fois par bandes, dont le nombre des individus est au-dessus de tout calcul, émigrent, paraissent dans les airs comme un nuage épais, tel que celui qui porte la grêle ou la foudre, et convertissent bientôt en un désert les lieux où elles se sont arrêtées. Souvent même leur mort est un nouveau fléau, l'air étant corrompu par la quantité effroyable de leurs cadavres restés sur le sol.

Il en va de même pour Louis Figuier, dans son ouvrage sur *La vie et les mœurs des animaux* dédié aux insectes, dans lequel il écrit à propos des criquets<sup>178</sup> que « leur mort devient la cause d'un mal plus grand. Leurs innombrables cadavres, amoncelés et échauffés par le soleil, ne tardent pas à entrer en putréfaction. Par les exhalations infectes qui s'en dégagent, des maladies épidémiques se déclarent, qui déciment les populations. » Cette croyance est assez symptomatique de l'angoisse que générèrent les criquets. Ces derniers représentent une menace permanente susceptible de revenir bientôt, aussi les hommes craignent même ces redoutables insectes après leur mort, conférant à leurs cadavres d'étonnantes capacités mortelles. En définitive, pour ses sources de nourriture, qu'elles soient aquatiques ou autres, l'homme se retrouve concurrencé pour de nombreux aliments. Cependant, peu d'animaux semblent autant mettre en danger l'agriculture et l'alimentation générale que les criquets, engendrant une angoisse qui justifie les descriptions exceptionnelles des naturalistes que nous venons d'étudier.

<sup>176</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 192

<sup>177</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome 3, contenant les crustacés, les arachnides et les insectes*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 382

<sup>178</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 345

## B) D'AUTRES ANIMAUX QUE LES NATURALISTES ENCOURAGENT À ÉLIMINER CAR ILS SONT JUGÉS NUISIBLES À L'HOMME

### 1) Un mépris de la part de certains naturalistes pour la « vermine », ces petits animaux qui tourmentent les hommes par leur présence désagréable

*Étude de cas du taon/mouche, mais aussi des mites et blattes pour l'odeur*

Si les hommes craignent que des animaux, et notamment des insectes comme le criquet, ne s'en prennent à leurs moyens de subsistance, ils en redoutent également d'autres pour leur propre confort et leur propre sécurité. Que ce soit à l'intérieur de leurs maisons ou même en extérieur, ils se sentent incommodés par diverses bestioles. Le caractère jugé désagréable de la présence de ces dernières explique que ces petits animaux, en majorité des insectes, soient décrits dans les ouvrages naturalistes de manière péjorative, voire parfois un peu méprisante. En effet, les auteurs des ouvrages que nous étudions ici traitent ces animaux avec une certaine forme de condescendance, les décrivant comme des bêtes nuisibles qui ne cessent de tourmenter les hommes. Des termes tels que celui de « vermine » reviennent assez fréquemment pour dépeindre ces espèces animales.

Certains insectes reviennent plus continuellement que d'autres lorsque les naturalistes traitent de ce genre d'insectes dans leurs ouvrages. Parmi ces espèces récurrentes, et notamment les diptères (insectes à deux ailes principales et deux ailes vestigiales), nous pouvons compter la famille des mouches (*Muscidae*) ainsi que celle des taons (*Tabanidae*). Ces insectes, très communs en France, sont perçus comme des désagréments estivaux permanents. Leur importance est telle que, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, Buc'hoz parle d'eux dès les premières pages de sa préface<sup>179</sup>, en écrivant que « rien n'est à l'abri de leurs ordures ; les meubles les plus précieux sont souvent affectés et ternis par les mouches ». Ce même auteur qualifie également ces diptères de « nuisibles », écrivant à leur sujet<sup>180</sup> que, dans l'été, « les mouches incommodes beaucoup les hommes et les animaux. Ce sont en général de petits insectes lascifs, très nuisibles, qui se nourrissent assez volontiers de toute sorte de choses ». Le terme « lascif » fait sûrement référence au comportement des mouches qui se cherchent fréquemment, cette connotation sexuelle visant à renforcer l'ignominie de ces gêneurs. Au sujet du taon, Buc'hoz montre une antipathie plus prononcée encore qu'envers la mouche, le qualifiant d'ennemi<sup>181</sup> :

Ses espèces de crocs aigus paraissent lui avoir été donnés pour percer le cuir et pouvoir ensuite sucer le sang avec sa trompe. Il incommode extrêmement les gros animaux, [...] leur cause parfois la mort. [...] C'est un animal destructeur pour les jardins. Le meilleur remède, c'est de cet ennemi au pied des plantes que l'on voit fanées.

D'autres naturalistes insistent également sur l'habitude du taon à tourmenter les hommes, et surtout les animaux domestiques. C'est notamment le cas de Georges Cuvier,

<sup>179</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 4

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 129-130

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 136-137

dans le troisième tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>182</sup>, dans lequel il écrit que les taons sont « connus par les tourments qu'ils font éprouver aux chevaux et aux bœufs, dont ils percent la peau pour sucer leur sang ». Ce à quoi il ajoute peu après<sup>183</sup> que ces mêmes insectes « poursuivent même l'homme pour sucer son sang ». Certaines espèces sont présentées de manière particulièrement peu amène, et Cuvier en explique les raisons. Ainsi, lorsqu'il en vient à décrire la mouche vivipare (*Mosca carnaria*), il note<sup>184</sup> que « la femelle est vivipare, et dépose ses larves, qui remplissent la capacité de son ventre, sur la viande, les cadavres et quelque fois même sur l'homme, dans des plaies ». De même, Louis Figuier, dans son ouvrage sur *La vie et les mœurs des animaux* dédié aux insectes, présente les tabaniens – c'est-à-dire la famille à laquelle appartiennent les taons – comme des insectes belliqueux, ne pensant qu'à nuire<sup>185</sup>. En effet, il écrit à leur sujet que « répandus sur toute la terre, ils ont partout le même instinct : c'est l'instinct du sang, au moins chez les femelles, car les mâles sont d'une humeur moins guerrière... ». La mouche et surtout le taon semblent ainsi à la fois méprisés, perçus comme une vulgaire vermine incommodante, mais également craints, détestés.

D'autres petits insectes sont également peu appréciés, et décrits de manière assez méprisante. C'est par exemple le cas de la mite, un terme générique qui peut englober des espèces différentes, dont des papillons de nuit et des teignes. Sa description par Buc'hoz s'effectue en effet selon les ravages que ces insectes causent, afin de les différencier. Ainsi, il les décrit<sup>186</sup> selon le critère discriminant par lequel les économistes distinguent les espèces de mites, à savoir leur régime : « la mite qui vit de chair et qui est une blatte carnivore, celle qui se trouve dans le pain et la farine, celle qui ronge les livres, [...] celle qui fait des ravages dans les jardins et qui s'attache singulièrement aux porreaux, [...] celle qu'on nomme *Mita puante* et qui répand une mauvaise odeur partout où elle passe ». Les dégâts que la mite cause semblent ainsi la caractériser, représenter son essence même, selon la description donnée par Buc'hoz.

Celle qu'en fait Cuvier n'est d'ailleurs guère plus élogieuse. Celui-ci, dans le troisième tome du Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée écrit<sup>187</sup> que certaines mites « vivent, en parasite, sur la peau ou dans la chair de divers animaux, et les affaiblissent beaucoup, par leur excessive multiplication », mais aussi qu'il semblerait que « les mites de la gale humaine, mises sur le corps d'une personne saine, lui inoculent le virus de cette maladie », « virus » étant synonyme à l'époque de toxine. Il ajoute enfin qu'« on en a observé jusque dans le cerveau et les yeux de l'homme ».

Mais parmi les descriptions les moins flatteuses, les plus courtes sont parfois les meilleures. Par exemple, dans son ouvrage *La vie et les mœurs des animaux* sur les insectes en 1875, Louis Figuier donne une description assez synthétique<sup>188</sup>, mais néanmoins percutante de la blatte, aussi appelée cafard (*Blattaria*). Il y expose ainsi ces quelques lignes :

<sup>182</sup> CUVIER, Georges, op. cit., p. 612

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 613

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 642

<sup>185</sup> FIGUIER, Louis, *Les insectes*, Coll. « Tableau de la nature :: la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1875, p. 60

<sup>186</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 271-272

<sup>187</sup> CUVIER, Georges, op. cit., p. 117

<sup>188</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 328

Les blattes sont des insectes très nuisibles ; leur nom le dit assez, car il vient du grec βλαπτω, je nuis. [...] Ces insectes désagréables dévorent nos provisions de bouche. [...] Ils répandent une odeur nauséabonde, qui souvent persiste sur les objets qu'ils ont touchés.

Il serait difficile de faire plus clair. En quelques mots, Figuier a décrit un animal dont même le nom est à l'image de la nuisance qu'il représente aux yeux des hommes. Voleur, concurrent pour la nourriture, malodorant, cet insecte n'est présenté que par des défauts, des tares mêmes. Figuier n'a guère besoin de continuer, comme s'il n'y avait même pas besoin d'en dire plus sur le sujet, le cafard ne méritant peut-être pas davantage aux yeux du naturaliste. D'autres animaux jugés nuisibles font cependant l'objet de descriptions un minimum plus détaillées, mettant en avant les dommages qu'ils causent à l'homme, et expliquant pourquoi ils sont mal perçus. C'est par exemple le cas du ciron. Ce nom peut à la fois désigner un acarien (*Acarus siro*), ainsi qu'un parasite xylophage. Buc'hoz décrit cet animal jugé préjudiciable pour l'homme, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner* de 1781<sup>189</sup>. Il explique notamment les désagréments qu'il cause de la sorte :

Cet insecte fixe quelque fois son séjour dans les pustules de la gale, dans celle qui sont occasionnées par la petite vérole et à la suite de longues maladies, ou dans les dents cariées. Il cause des démangeaisons très incommodes...

Il faut d'ailleurs noter que, une fois n'est pas coutume, l'auteur prête presque une volonté consciente de nuire à l'animal jugé malfaisant. En effet, il continue sa description<sup>190</sup> en précisant que tantôt il se repose, « tantôt il ne semble travailler que pour occasionner des démangeaisons avec prurit ». Tout cela laisse supposer que le sentiment d'agacement et de menace de la part de ce que les naturalistes considèrent comme de la « vermine » les pousse à les percevoir comme des êtres doués d'une volonté de nuire, de porter préjudice, une sorte d'anthropomorphisme plus ou moins inconscient sûrement.

## **2) Sentiment de la part de l'homme de menace, d'agression, d'invasion, au sein même de sa maison, de son lit**

### ***Étude de cas de la punaise, du pou et du cousin/moustique***

Parmi les animaux (et surtout les insectes) jugés nuisibles, peu sont aussi détestés que ceux qui dérangent l'homme jusque dans son domicile, voire même dans son lit. Il arrive pourtant que la maison perde son caractère de refuge sécurisant, rassurant et paisible pour devenir un lieu infesté par des colocataires indésirables. Ces derniers peuvent être nombreux. Sans parler des mites et blattes que nous venons d'évoquer, certains insectes sont particulièrement peu les bienvenus dans les demeures humaines. Parmi eux, nous pouvons nous pencher sur trois cas particulièrement dont la présence directement sur le corps et dans le lit est mal vécue. En l'occurrence, il s'agit de la puce de lit (famille des *Cimicidae*), de deux poux (*Pediculus humanus*), celui de corps et celui des cheveux, et du moustique (famille des *Culicidae*).

<sup>189</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 99

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 100

Notre principale source pour ces animaux est l'*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage* ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner de Buc'hoz, en 1781. Dès sa préface<sup>191</sup>, il évoque le sentiment d'agression que peuvent ressentir les hommes chez eux à cause de certains insectes : « Nous n'examinerons ici les Insectes que par les dommages qu'ils occasionnent souvent aux biens de la terre ; nous indiquerons en même temps la manière de les détruire. Ces animaux pillent et rongent non seulement les campagnes, mais encore ils attaquent l'homme dans son domestique... » Parmi ces insectes importuns, la punaise est particulièrement mal acceptée dans l'intimité des lits. Selon Buc'hoz<sup>192</sup>, la France serait particulièrement touchée par ce fléau :

Il n'y a aucune ville dans l'Europe où les punaises soient plus communes qu'à Paris : ce sont les ennemis les plus fâcheux et les plus importuns que nous puissions avoir au lit pendant la nuit, on peut les appeler avec raison le fléau de la vanité et de la mollesse. Elles nous piquent cruellement pour nous sucer le sang, d'ailleurs elles se trouvent si puantes que nos sens et nos esprits sont plus affectés par leur mauvaise odeur, que les parties de nos corps ne peuvent encore l'être par leurs morsures. [...] Ces insectes livrent, pour ainsi dire, un assaut à la personne couchée. [...] Ils la tourmentent sans cesse [...] Combien n'y a-t-il pas de personnes qui dorment au milieu d'une légion de punaises... [...] Une seule punaise devient souvent le supplice pour certaines gens.

Cette longue description sur les souffrances que peut infliger une petite bête est particulièrement intéressante car, comme nous avons pu le voir avec les criquets, elle emploie un vocabulaire que nous pourrions plutôt nous attendre à trouver dans un livre de poliorcéétique ou d'*histoire militaire* que dans un ouvrage naturaliste. En effet, Buc'hoz qualifie les punaises de « légion », d'« ennemis les plus fâcheux et les plus importuns que nous puissions avoir au lit », qui « livrent un assaut à la personne couchée ». Ce champ lexical de la guerre montre combien cet insecte est détesté et craint par les dormeurs, qui aspirent au sommeil et non à se faire attaquer, comme dirait Buc'hoz, par des punaises. La sensation de ne plus être vraiment tranquille chez soi, en plus de la douleur parfois aiguë et des démangeaisons, explique sûrement l'angoisse et la colère ressenties à l'encontre de cet insecte et exprimées dans cet ouvrage.

Buc'hoz continue d'ailleurs sur sa lancée avec la punaise en présentant cette dernière à la fois comme un animal malodorant, mais également laid. Tout cela fait d'elle une agression pour l'homme, non seulement par le toucher en s'en prenant à lui, mais aussi par l'odorat et la vue. Ainsi, il précise<sup>193</sup> que, « de tous les insectes, les punaises sont peut-être les plus fécondes, les matières putrides qui s'exhalent des corps animés fournissent sans doute leur fécondité » puis, un peu plus loin<sup>194</sup>, qu'on « rencontre aussi dans les maisons la larve qui produit [la punaise], couverte de poussière et d'ordures, elle ressemble à une araignée malpropre, ou à une petite motte de terre qui marcherait ».

Il faut noter aussi que Buc'hoz évoque rapidement une autre espèce de punaise, en reprenant les travaux de M. Geoffroy Saint-Hilaire. Il écrit donc<sup>195</sup> que « M. Geoffroy rapporte encore qu'on voit dans les bois quelques punaises brunes, beaucoup plus grandes

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 3

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 21-22

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 24

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 34

<sup>195</sup> *Id.*

que celles des lits, et qui ont une odeur très infecte. Celles-ci ont des ailes ; elles ne sont pas moins avides de sang que les précédentes... » D'un certain côté, cette distinction entre les deux espèces pourrait servir à relativiser face à la punaise de lit. Mais, d'un autre côté, les deux espèces étant présentées comme tout autant « avides de sang » l'une que l'autre, cela peut aussi signifier, dans l'esprit des hommes en général comme dans celui des naturalistes, que la demeure ne permet pas d'être davantage en sécurité des petites bêtes qu'à l'extérieur dans les bois.

Si la punaise n'est guère appréciée par ceux dont elle s'approche, le pou n'est pas plus en odeur de sainteté, si nous pouvons dire, chez les hommes, bien au contraire. Les deux espèces de pou que nous étudions ici sont le pou du corps (*Pediculus humanus corporis*) et le pou de la tête (*Pediculus humanus capitidis*). Buc'hoz les présente de la manière suivante, en confondant les deux espèces en une seule<sup>196</sup> :

Les poux s'attachent à toutes les parties du corps de l'homme, mais principalement à la tête des enfants ; il s'en trouve surtout en quantité dans les habits des pauvres, des mendians, des matelots, des soldats et en général de toutes les personnes malpropres, qui n'ont point de chemises, ou qui n'en changent pas souvent. Comme ces insectes sucent le sang en perçant la peau, il y occasionnent souvent des pustules qui dégénèrent en gale, et même en teigne. On a vu plusieurs personnes attaquées d'une maladie mortelle provenant d'une très grande quantité de poux qui s'engendent sur la chair et qui font par tout le corps des plaies pénétrantes jusqu'aux os ; l'Histoire fait mention d'un nombre d'hommes [...] qui ont été dévorés tout vivants ; ce fut même la troisième plaie dont Dieu frappa toute l'Égypte.

La dernière référence aux plaies d'Égypte n'est pas sans rappeler le cas des criquets que nous avons précédemment étudiés, et tendrait à nous montrer le socle très ancien d'angoisse causée par ce genre d'insecte dont la présence est plus que simplement incommodante pour les hommes. Les poux sont très clairement associés ici à la pauvreté, à la mendicité et au manque d'hygiène, ce qui nous en apprend davantage sur la manière dont ils étaient perçus socialement. Nous pouvons partir de cette information pour supposer qu'il était peut-être assez honteux d'avoir des poux, considérés comme la preuve de la misère et de la saleté. Buc'hoz traite également de la maladie appelée pédiculose. Lorsqu'il s'agit du pou du corps, on parle de pédiculose corporelle et, lorsqu'il s'agit du pou de tête, on parle alors de pédiculose du cuir chevelu. Buc'hoz parle de maladie mortelle, mettant en avant le caractère dangereux prêté aux poux, qui sont d'ailleurs qualifiés de « si vilaine vermine » par l'auteur<sup>197</sup>.

Celui-ci affirme également que l'ingestion de cet insecte est mortelle. En effet, il rapporte<sup>198</sup> que les hommes qui mangent des poux « meurent presque tous de la maladie pédiculaire ; des poux ailés déchirent ces hommes, leurs corps tombent en pourriture et ils meurent dans de grandes douleurs ». Cependant, le fait qu'il s'agisse de « poux ailés » nous laisse penser que l'auteur pourrait faire une confusion et confondre avec d'autres insectes plus dangereux. Buc'hoz professe également que l'ingestion du pou serait mauvaise, non seulement pour les hommes, mais également pour les animaux. En effet, il rapporte<sup>199</sup> qu'on aurait « observé en Angleterre que la brebis la plus saine devient toute

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 56-57

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 58

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 60-61

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 63-64

couverte de gale, déguenillée et mangée de vermine en moins de quinze jours pour avoir brouté dans un endroit où il se trouve beaucoup de ces herbes [infectées par les poux] ».

Georges Cuvier, quant à lui, est plus prudent ou bien mieux renseigné, au sujet du pou. Dans le troisième tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, il se contente d'écrire au sujet de la pédiculose, qu'il appelle « maladie pédiculaire »<sup>200</sup>, et non pas causée par l'ingestion de ces insectes. Ainsi, il mentionne que le pou humain du corps « vient uniquement sur le corps de l'homme, et pullule d'une manière effrayante dans la maladie pédiculaire ». Quoi qu'il en soit, ces auteurs s'accordent à dire que le pou est une grande nuisance pour l'homme et peut représenter un danger pour sa santé.

Nous pouvons maintenant en venir au troisième insecte particulièrement peu apprécié des individus, et notamment des dormeurs qui se sentent envahis, dépossédés du havre de paix qu'est supposé être leur lit, comme avec les punaises. Il s'agit du moustique, que les naturalistes que nous étudions ici appellent généralement cousin. Nous parlons cependant bien du moustique et non de la tipule, cet insecte plus grand qui est souvent appelé cousin, lui aussi. Tous les auteurs que nous étudions affirment, pour une fois consensuels, que le moustique, très dangereux lorsqu'il transmet des maladies, est aussi un insecte fort insupportable. Très commun en France, en dehors des zones d'altitude, il tourmente les hommes par ses piqûres, notamment le soir et la nuit, une fois qu'il est installé dans la chambre d'un dormeur. Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, évoque dès sa préface ces moustiques qu'il appelle cousin<sup>201</sup> :

Les maux que les insectes occasionnent à l'homme sont innombrables : les uns le troubilent dans son sommeil ; d'autres le font passer des nuits entières sans dormir [...] et les cousins ne lui font pas moins la guerre ; leur siflement l'importe, et il essuie de leur part dans les jambes des coups d'aiguillon qu'il prévoit, et qu'il ne peut néanmoins éviter. Parmi ces insectes, qui se rendent redoutable par leurs dards...

Plus tard dans son ouvrage<sup>202</sup>, il s'appesantit davantage sur ces insectes suceurs de sang, déclarant que « c'est un petit insecte connu de tout le monde par son bruit incommodé, qui trouble quelquefois le repos de la nuit, et encore plus par ses piqûres cruelles ». L'insupportable sentiment de savoir et de sentir qu'un moustique est à côté de notre lit ou sur nous la nuit est bien retracé dans cette description. Buc'hoz reconnaît néanmoins que les dommages causés par le moustique en France sont bien moins graves qu'ils ne peuvent l'être dans d'autres pays. En effet, il ajoute<sup>203</sup> que les piqûres du moustique d'autres pays « réduisent certaines personnes dans un état cruel », puis précise encore<sup>204</sup> qu'ils « tourmentent cruellement les habitants [d'Afrique et d'Amérique], leur piqûre met le corps tout en feu », rajoutant qu'ils sont en Laponie d'une « opiniâtreté sans égale ». Robert Delort a également étudié le cas du moustique et de la malaria<sup>205</sup>. D'autres naturalistes font également la comparaison entre le cas des moustiques français, moins dangereux en général, et ceux d'autres pays, généralement marécageux. Réaumur,

<sup>200</sup> CUVIER, Georges, op. cit., p. 164

<sup>201</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 5-6

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 109

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 116

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 118

<sup>205</sup> DELORT, Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984, 391 p., p. 149-154

dans le quatrième tome de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* de 1738, en fait partie<sup>206</sup>. Il écrit ainsi :

Il y a peu de genres d'insectes, s'il y en a, dont nous ayons à nous plaindre que celui des cousins : si d'autres insectes nous font des piqûres plus cuisantes, et même plus dangereuses, ils ne sont pas si acharnés à nous poursuivre. Dans quelles campagnes les cousins ne sont-ils pas incommodes pendant l'été ? [...] Nous serions heureux si nous étions quittes pour entendre pendant la nuit leur bourdonnement inquiétant, et même pour leur fournir ce qu'il leur faut de notre sang, dont ils sont si avides. [...] j'ai vu sur les bords de la mer, dans des pays marécageux, des gens dont les jambes, et d'autres dont les bras avaient été rendus monstrueux par les piqûres réitérées des cousins ; des gens dont ces parties avaient été mises dans un état qui faisait craindre qu'on ne fût obligé de les leur couper. Les cousins sont donc nos ennemis déclarés, et des ennemis très fâcheux [...]

Si Réaumur, à l'instar de Buc'hoz, relativise la dangerosité du moustique face à ses cousins d'autres pays, il n'en dépeint pas moins, lui aussi, un insecte fort incommode. Avec des termes tels que « bourdonnement inquiétant » et « ennemis déclarés », il dépeint avec grande précision le sentiment de menace quand nous sommes au lit et que, au lieu de s'endormir tranquillement, nous devons faire la chasse à cet intrus indésirable. Sa description est telle que, tout comme la plupart des autres naturalistes, elle provient sûrement de sa propre expérience avec cet insecte, fort commun en France. Georges Cuvier, dans le troisième tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée* est encore moins avare de détails que ne l'est Réaumur sur le sujet. En effet, il retrace avec beaucoup de fidélité la description de l'attaque d'un moustique sur l'homme<sup>207</sup> :

On sait combien ces insectes sont importuns et fâcheux, surtout dans les lieux aquatiques, où ils se trouvent en plus grande abondance. Avides de notre sang, ils nous poursuivent partout, entrent dans nos habitations, particulièrement le soir, s'annoncent par un bourdonnement aigu, et percent notre peau, que nos vêtements ne peuvent souvent garantir, avec les soies très fines et dentelées au bout de leur sucoir [...] Ils distillent dans la plaie une liqueur vénéneuse, et telle est la cause de l'irritation et de l'enflure que cette partie éprouve. On a observé que nous ne sommes tourmentés que par les femelles.

L'expression « ils nous poursuivent partout » est révélatrice du sentiment d'être dépassé par autant de petits insectes apparemment insignifiants mais redoutables qui risquent à chaque instant de nous piquer dans notre sommeil, et dont il est difficile de savoir combien nous guettent tellement il y en a « en grande abondance ». Cependant, quoi que les naturalistes, à l'image de tous les hommes, soient « tourmentés par les femelles » moustiques, certains auteurs parviennent à faire un trait d'humour sur le sujet. C'est notamment le cas de Louis Figuier, qui écrit dans *La vie et les mœurs des animaux* sur les insectes<sup>208</sup> que « les cousins ne se présentent pas toujours à nous sous la forme de ces cruels insectes ailés, avides de notre sang. Il est un état sous lequel ils nous laissent en repos : c'est l'état de larve ». En dehors de ce trait d'humour, Figuier décrit tout de même le moustique de manière assez classique, semblable à celles de ses collègues. Il nous

<sup>206</sup> RÉAUMUR, René-Antoine Ferchault, *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes, tome quatrième, Histoire des gallinsectes, des progallinsectes, & des mouches à deux ailes*, Imprimerie royale, Paris, 1738, 636 p. 573

<sup>207</sup> CUVIER, Georges, op. cit., p. 596-597

<sup>208</sup> FIGUIER, Louis, *Les insectes*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1875, p. 45

donne ainsi les solutions de l'époque pour éviter, si possible, la présence du moustique chez soi le soir<sup>209</sup> :

Pendant l'époque des chaleurs, en Espagne, dans toute l'Italie, dans une partie du midi de la France, il faut envelopper son lit de ces rideaux de gaze ou de mouseline, si l'on veut goûter quelque repos. Il faut aussi avoir la précaution de rester sans lumière dans la chambre à coucher ; car la vue de la lumière appelle aussitôt ce dangereux compagnon, dont le bourdonnement et les piqûres ne laissent aucun repos pendant toute la durée de la nuit.

Si le conseil de rester dans le noir est assez inutile pour éviter l'arrivée du moustique, puisque celui-ci est attiré par le dioxyde de carbone (CO<sub>2</sub>) que dégage notre respiration et non pas par la lumière<sup>210</sup>, Figuier a le mérite de proposer des astuces à ses lecteurs pour éviter ces importuns. Notons aussi que tous les auteurs que nous venons d'étudier insistent sur le caractère proprement insupportable du vrombissement ou bourdonnement du moustique. Figuier évoque en effet son « bourdonnement », tandis que Cuvier écrit que l'insecte « s'annonce par un bourdonnement aigu », et que Buc'hoz parle de « son bruit incommodé » et de son « siflement qui importune » l'homme. La fréquence de cette remarque montre l'importance de cette nuisance sonore. Cela vient sûrement du sentiment de menace invisible qui plane au-dessus de notre tête lorsque, dans le noir, nous nous apprêtons à nous endormir et que nous entendons, avec une certaine exaspération, ce bourdonnement qui nous annonce qu'un ennemi intrus invisible s'apprête à nous attaquer et qu'il va falloir le (ou les) débusquer et exterminer avant d'espérer s'endormir...

### **3) Peur des hommes d'un danger parfois même mortel, non seulement pour eux-mêmes, mais également pour leur bétail**

#### *Étude de cas du serpent, du bupreste et du scorpion*

Si certains animaux sont craints par les hommes, pour la concurrence qu'ils leur font ou bien pour leur invasion dans les maisons, quelques-uns d'entre eux sont davantage encore le sujet de terreurs. Il s'agit généralement d'espèces animales qui représentent un danger mortel, qu'il soit réel ou cru. Parmi eux, certains exemples sont notoirement connus pour l'épouvante qu'ils suscitent, tant auprès des hommes que de leur bétail, source de vie importante. C'est notamment le cas d'animaux comme le serpent ou le scorpion. Ces deux animaux, certes assez différents mais pourtant proches par le danger qu'ils peuvent représenter, sont traités de manière relativement similaire par les naturalistes. Ce fait s'illustre particulièrement par la remarque que fait Figuier, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* de 1876<sup>211</sup>, dans lequel il écrit que « le scorpion a, comme le serpent, le triste privilège de répandre autour de lui la terreur. [...] Il inspire beaucoup d'appréhension aux habitants du nord de la France, où cet animal n'est connu que par les récits qu'on en fait ». Cette information montre combien ces deux animaux sont perçus d'une manière fort similaire.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 51

<sup>210</sup> Voir l'étude de BREUGEL Floris van, RIFFELL, Jeff, FAIRHALL, Adrienne et DICKINSON Michael, « Mosquitoes Use Vision to Associate Odor Plumes with Thermal Targets », *Current biology*, Volume 25, 16, 2015

<sup>211</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 156

La plupart des naturalistes s'accordent à dire que toutes les espèces de serpent et de scorpion ne sont pas dangereuses, et qu'il faut relativiser la menace qu'elles représentent. En effet, si tous les scorpions sont venimeux, nombreux sont ceux qui ne sont pas spécialement dangereux pour l'homme. De même, de nombreux serpents ne sont même pas venimeux. Bien sûr, cela n'empêche pas les naturalistes de mettre en garde leurs lecteurs contre la dangerosité des serpents venimeux et des scorpions particulièrement redoutables. Pour continuer avec Louis Figuier, celui-ci écrit à propos du venin propre aux serpents venimeux<sup>212</sup> qu'il est « l'un des poisons les plus violents que l'on connaisse [...] », si on l'introduit, en quantité suffisante, dans une plaie, il pénètre dans le sang et donne la mort avec une rapidité effrayante ». Il se montre particulièrement loquace en ce qui concerne la vipère, le seul serpent venimeux dangereux en France, la couleuvre de Montpellier ne comptant pas. Nous pouvons donc supposer qu'il s'agit de la vipère aspic (*Vipera aspis*), très commune en France. Contrairement à des serpents inoffensifs comme la couleuvre dont Figuier assure le lecteur de son innocence, ce même naturaliste insiste sur la dangerosité de la vipère<sup>213</sup> :

La marche de la vipère est brusque, pesante, irrégulière. Cet animal semble timide et peureux ; il fuit le grand jour, et ne cherche sa nourriture que le soir. [...] La vipère est pour l'homme, comme pour les animaux, un juste objet de crainte et d'horreur. C'est qu'elle porte un formidable appareil de destruction...

Figuier appuie sur le caractère dangereux de l'animal, sur sa capacité à la « destruction », encourageant le lecteur à ressentir à son égard de la « crainte » et de « l'horreur ». Bien qu'il tempère son propos en faisant remarquer qu'il s'agit d'un animal « timide et peureux », dont les habitudes tardives font que les chances de le croiser sont assez minces, l'auteur présente la vipère comme un être inquiétant, même physiquement. En soulignant le caractère hostile de sa démarche, dont la « brusquerie » fait immédiatement penser à de l'imprévisibilité, il donne l'impression qu'il s'agit d'un ennemi tapi, dont on ne peut prévoir le prochain mouvement (ce qui n'est pas sans rappeler le brochet), susceptible de se jeter sur nous à n'importe quel moment sans prévenir. Une peur de la vipère encore plus accentuée par ce que le naturaliste rapporte au sujet d'une vieille superstition selon laquelle l'animal aurait le pouvoir d'hypnotiser ses proies<sup>214</sup> :

On a longtemps admis que la vipère a la faculté d'exercer, à distance, une sorte d'action magnétique, qu'on a nommée *fascination*. Cette sorte d'impression a été plus tard mise au doute et attribuée, non sans raison, à une cause moins mystérieuse, c'est-à-dire au sentiment de terreur profonde que ce serpent inspire. Cette terreur se manifeste chez les animaux par des tremblements, des spasmes, des convulsions.

Si Figuier rassure effectivement ici le lecteur en expliquant que la superstition à propos d'un mystérieux pouvoir d'hypnose n'est qu'une fausse croyance, ses propos servent tout de même l'idée selon laquelle il faudrait à juste titre être effrayé par cet ophidien. En effet, si, rien qu'en le voyant, les autres animaux sont terrifiés, figés devant la vipère malgré leur instinct de conservation, cela ne rend cette dernière que d'autant plus dangereuse aux yeux des hommes. Cette démarche inquiétante et imprévisible, ainsi que cette capacité à terrifier autrui par sa simple vue, confère à la vipère, et aux serpents en général, le don d'inquiéter rien que par sa présence. Cette association entre le serpent et la capacité d'hypnose vient peut-être d'une peur biblique du serpent dans le jardin d'Éden, capable

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 406

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 407

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 409

d'hypnotiser Ève et de la pousser à commettre le péché originel. La frayeur que le serpent provoque est d'ailleurs bien visible dans certaines remarques de naturalistes, qui montrent le sentiment de terreur que peut ressentir n'importe quel observateur nerveux. Ainsi, dans ses *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »* de 1782, Buc'hoz fait remarquer, à propos des serpents<sup>215</sup>, qu'il « s'en trouve qui tournent si promptement la tête d'un côté et d'autre qu'ils paraissent en avoir deux ». Cette exagération illustre comment l'inquiétude que le serpent provoque peut expliquer les récits parfois assez extravagants à leur sujet.

Néanmoins, les naturalistes savent aussi relativiser la menace que représentent les serpents en France, et sont d'accord pour dire qu'il ne s'agit pas du territoire le plus dangereux où vivre en ce qui concerne les serpents, bien au contraire. Les auteurs font généralement référence aux serpents indiens pour comparer la dangerosité des espèces d'ophidiens et montrer que ceux d'Europe sont généralement bien moins préjudiciables. C'est notamment le cas, par exemple, de Buc'hoz qui, toujours dans le même ouvrage<sup>216</sup>, écrit au sujet des serpents :

La plupart sont vénéneux, mais le plus redoutable est le serpent à sonnette [...] Il n'en est pas de même en Inde, on y trouve quantité de gros serpents dont la morsure est mortelle et enlève un homme quelque fois en moins d'un quart d'heure, [...] les moins dangereux ont un venin qui cause la lèpre ou rend tout-à-fait aveugle.

Malgré cette précision rassurante pour les Français, les serpents n'en sont pas moins perçus, de manière générale, comme un animal dangereux, voire mortel, susceptible de s'en prendre aux hommes, à leurs enfants et à leurs animaux, dont notamment leur bétail. Aussi, certains naturalistes, à l'image de Figuier qui regrettait le « triste privilège » des serpents et des scorpions à « répandre la terreur »<sup>217</sup>, déplorent la mauvaise réputation des serpents en France, alors que peu d'entre eux sont réellement dangereux. La Belgique est également concernée par ce phénomène, à titre de comparaison, puisque Sélys-Longchamps fait partie de ces défenseurs des serpents. C'est pourquoi, dans son ouvrage *Faune belge, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*, il parle de l'orvet (*Anguis fragilis*), regrettant que « les paysans regardent à tort comme un animal nuisible et venimeux »<sup>218</sup>, sûrement à cause de sa ressemblance avec le serpent alors qu'il s'agit d'un lézard sans patte parfaitement inoffensif.

Le scorpion rencontre à peu près le même traitement que le serpent, comme Figuier l'a fait remarquer, de la part des hommes en général comme des naturalistes. Si le danger qu'il représente est plus important que le serpent en France, car tous les scorpions sont un minimum venimeux (contrairement à certains ophidiens comme la couleuvre qui ne sont pas venimeux), nombreux sont ceux à ne pas être particulièrement dangereux pour l'homme. Cela n'empêche pas qu'ils soient tous plus ou moins source d'inquiétude. Les naturalistes, au sujet du scorpion, traitent évidemment de sa dangerosité et de son venin. Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture*

<sup>215</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles, chez La Porte, Paris, 1782, p. 279

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 279-280

<sup>217</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 407

<sup>218</sup> SÉLYS-LONGCHAMPS, Edmond de, Faune belge, première partie, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique, chez Dessain, Liège, 1842, p. 174

*et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, se fend d'une longue description assez horrifiante de détails douloureux sur la piqûre du scorpion. C'est ainsi qu'il écrit à ce sujet<sup>219</sup> :

Si la piqûre [du scorpion] est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille que celle que causent les brûlures, il paraît des meurtrissures accompagnées de démangeaison autour des lèvres de la plaie, aussi bien que sur tout le corps, de sorte qu'on dirait que le malade a été frappé de la grêle : son visage est contrefait, il s'amasse des matières gluantes autour des yeux, les larmes sont visqueuses, les jointures perdent leurs mouvements, et cet accident est accompagnée d'une chute du fondement et d'un désir continual d'aller à la selle ; le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet et tombe dans des convulsions...

Ce développement sur le sujet est à chaque fois plus alarmiste et tragique, avec force détails qui ne peuvent qu'encourager le lecteur à se méfier de ces arachnides, quels qu'ils soient, bien que la piqûre de plusieurs scorpions en France n'atteignent pas un résultat aussi épouvantable. Notons aussi que certains auteurs décrivent parfois le scorpion en opérant un certain anthropomorphisme, notamment en lui prêtant une volonté ou non de faire mal en piquant. Ainsi, Figuier, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, prête aux scorpions la volonté de faire moins mal lors de la seconde piqûre que lors de la première<sup>220</sup> : « Il faut ajouter que les scorpions paraissent avoir besoin de réparer les pertes qu'ils ont faites en piquant. C'est pour cela que leurs premières piqûres sont plus douloureuses que les autres ».

Cette sorte d'anthropomorphisme peut rejoindre le fait que Figuier semblait plaindre précédemment le scorpion, à l'image du serpent, pour son « triste privilège de répandre autour de lui la terreur »<sup>221</sup>. Cette manière de s'attendrir, voire de s'apitoyer sur le sort du scorpion en lui prêtant une tristesse d'effrayer les individus – au point de soulaguer quelque peu sa conscience en allégeant la seconde piqûre – peut en effet aller de pair avec cette idée selon laquelle, après avoir piqué une première fois de manière douloureuse, le scorpion se sentirait peut-être coupable, au point de piquer volontairement de manière moins douloureuse par la suite. Si nous suivons cette « psychanalyse du scorpion jusqu'au bout », nous sommes cependant en droit de demander à Louis Figuier pourquoi le scorpion, s'il se sent réellement coupable, ne cessera tout simplement pas de piquer, au lieu de s'y reprendre simplement de manière moins douloureuse. Cette question de la nature profonde du scorpion peut aussi faire penser, à l'inverse, à la fable du scorpion et de la grenouille.

Si le scorpion et le serpent sont des animaux auxquels nous pensons tous lorsqu'il s'agit de traiter d'animaux dangereux, voire mortels, pour les hommes et les autres animaux, d'autres espèces, selon les naturalistes, peuvent être encore plus dangereuses tout en étant moins connues. C'est en tout cas, par exemple, ce que prétendent de nombreux auteurs férus d'histoire naturelle au sujet du bupreste (famille des *Buprestidae*). Cet insecte a en effet fait l'objet pendant longtemps d'une croyance selon laquelle il faisait enfler le corps des animaux, notamment du bétail, en se cachant dans l'herbe que ces

<sup>219</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 234-235

<sup>220</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 157-158

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 156

animaux paissaient, les menant parfois même à la mort. Cette croyance a valu au bupreste le surnom d'« enflé-bœuf », mais provient peut-être d'une confusion avec d'autres insectes. Il est aussi possible que ce gonflement ait été dû à l'ingestion d'une plante toxique ou à une maladie infectieuse.

Notons d'ailleurs que cette croyance provient d'ouvrages livrés par des figures d'autorité dans le domaine du naturalisme, comme Aristote et Pline, ce qui n'est pas sans nous rappeler les légendes de la chouette effraie volant le lait des chèvres la nuit et des balbuzards tuant leurs petits dont les yeux ne supporterait pas la lumière du soleil. Certaines croyances sont tenaces, plusieurs naturalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle écrivaient encore au sujet de buprestes faisant gonfler jusqu'à la mort le bétail. C'est par exemple le cas de Buc'hoz qui, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, écrit à leur sujet<sup>222</sup> :

Ces insectes ont des lèvres et des dents, au moyen desquels leur morsure est très sensible. Ils ont une mauvaise odeur. Lorsque les animaux l'avalent, en paissant l'herbe, viennent à en avaler, dès l'instant leur corps devient tendu, enflé et ces animaux périssent.

Précisions aussi que, en plus de cette description peu flatteuse, et que la science a réfuté depuis, cette croyance est suffisamment forte pour que Buc'hoz l'ait jugée trop grave pour ne pas en parler également dès sa préface. Cette même préface a pour objectif de préparer le lecteur à ce qu'il va trouver dans cet ouvrage, à quel genre d'animaux jugés nuisibles il va avoir affaire, de quels dangers graves il va pouvoir éviter en le lisant. Nous pouvons donc raisonnablement supposer que Buc'hoz jugeait utile, et même nécessaire, de prévenir d'emblée le lecteur de ce péril que représenterait à ses yeux le bupreste, afin de le mettre en garde de la menace existante. C'est en tout cas sûrement à but préventif qu'il écrit<sup>223</sup> :

La<sup>224</sup> bupreste est un insecte fort dangereux pour les bestiaux, c'est un vrai poison caché sous l'herbe. Cette espèce d'insecte fait tuméfier le corps de l'animal, jusqu'à ce qu'enfin il crève. On ne sait que trop les accidents que les sangsues peuvent causer aux animaux qui les avalent quand ils boivent, [...] rongent le foie des brebis et des moutons à un tel degré que la destruction de cette partie entraîne nécessairement celle de tout le corps.

Ainsi, que la peur soit scientifiquement fondée ou non, certaines descriptions d'animaux faites par des naturalistes sont assez anxiogènes, exprimant la peur d'un danger, parfois mortel, que représentent à leurs yeux des espèces animales. Ce danger peut autant être pour leur vie que pour celle de leur bétail, qui représente une importante activité et source de nourriture, mais justifie, aux yeux des auteurs que nous étudions, une mise en garde poussée sur le danger qu'ils associent à certains animaux.

<sup>222</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 133-134

<sup>223</sup> Ibid., p. 10

<sup>224</sup> « Bupreste » est un nom masculin, bien que Buc'hoz le mette au féminin, soit par erreur soit par usage de l'époque. Voir Institut national de la recherche agronomique : <https://ephytia.inra.fr/fr/C/24782/Forets-Bupreste-du-pin>

## **4) D'où la rédaction par certains naturalistes de manuels de lutte armée pour la formation à l'extermination des animaux jugés nuisibles**

### ***Étude de cas des chenilles et charançons***

Comme nous venons de le voir, les rapports avec de nombreuses espèces animales sont des rapports tendus, belliqueux dans certains cas. Entre les animaux qui concurrencent l'homme pour les ressources disponibles, ceux qui sont jugés nuisibles pour la santé et le confort des hommes et de leurs animaux, ceux qui font intrusion dans les maisons ou encore ceux qui représentent un danger mortel, un grand nombre d'entre eux sont mal, voire très mal perçus par une partie des hommes. Cela se ressent évidemment dans les ouvrages des naturalistes que nous étudions. Parmi eux, certains défendent d'une certaine manière les animaux, soit en innocentant une espèce des crimes dont on l'accuse (tel Figuier expliquant que « les affreux ravages [qui] sont ordinairement endossés par les Sauterelles » sont dus aux criquets<sup>225</sup>), soit en validant la dangerosité d'un animal tout en regrettant la chasse qui lui est faite ou la peur qu'il répand (tel les scorpions et serpents étudiés précédemment).

D'autres naturalistes, qui représentent d'ailleurs plutôt la majorité de notre corpus, insistent sur la gravité du danger ou des dommages que représentent certaines espèces. C'est à cette deuxième catégorie que nous nous intéressons ici, et au rôle que jouent leurs ouvrages pour servir leur cause. Une catégorie d'ouvrage d'histoire naturelle nous concerne particulièrement. Il s'agit de manuels créés par certains naturalistes dont l'objectif est d'indiquer aux lecteurs comment se débarrasser de ces animaux jugés nuisibles. Ce faisant, nous pouvons y voir le signe que ces naturalistes-là prennent d'une certaine manière clairement parti dans une sorte de guerre asymétrique millénaire entre les hommes et les animaux jugés nuisibles, presqu'une guérilla. Pour illustrer ce genre de manuel, nous pouvons nous pencher sur un ouvrage que nous avons déjà bien étudié, et dont le titre montre bien la volonté d'aider les lecteurs à se débarrasser de certains animaux. Il s'agit ici d'un ouvrage de Buc'hoz, plus précisément son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner* qui date de 1781. Le titre est tout à fait évocateur, avec le terme « détruire » qui montre le contexte presque guerrier, quasi-mystique, dans la lutte que les hommes font aux animaux qui leur sont nuisibles, à eux, « aux bestiaux, à l'agriculture ou au jardinage ».

Parmi la multitude d'insectes que Buc'hoz présente dans son ouvrage avant de donner des conseils sur la manière de s'en débarrasser, nous retrouvons des espèces comme le charançon. Il s'agit en réalité de différents coléoptères ravageurs de cultures et de jardins. Buc'hoz prend clairement parti contre ceux-ci dans un appel à la destruction du fléau, puisqu'il écrit au sujet du charançon<sup>226</sup> qu'il est « ennemi de nos blés, fléau terrible qui, sans des soins presque continuels, détruirait la farine de nos grains dans les granges, et les réduirait à un tas de son ». Cette description semble assez claire : il faut détruire ces insectes avant que, eux, ne détruisent les cultures, sources de nourriture pour les hommes. Cette guerre faite aux « ennemis de nos blés » justifie ainsi la création de ce manuel « de survie » destiné à se prémunir des insectes ravageurs et de s'en débarrasser si besoin.

<sup>225</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 342

<sup>226</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 167

Pour mettre en évidence l'importance du besoin d'empêcher ces insectes de nuire, Buc'hoz se montre éloquent et loquace sur tous les dommages que peuvent causer les insectes. Par exemple, il prend le temps de bien préciser les ravages causés par les chenilles, c'est-à-dire la larve du papillon (lépidoptère). Les chenilles sont généralement des déprédateurs assez importants, elles attaquent les plantes cultivées et affaiblissent les arbres, sans parler du fait que certaines, étant urticantes, sont dangereuses pour l'homme et les animaux domestiques. C'est ainsi que Buc'hoz écrit au sujet des chenilles<sup>227</sup> :

Parmi les insectes qui font le plus de tort dans les jardins, les chenilles occupent sans contredit le premier rang. [...] Lorsque les chenilles sont en grand nombre, ce qui n'arrive que trop souvent, elles dépouillent entièrement ou en partie de leurs feuilles les arbres et arbrisseaux fruitiers ou d'ornement ; elles attaquent même les jeunes pousses : elles rendent par là leur aspect désagréable, nuisent à leur accroissement, les empêchent de porter du fruit ou les altèrent ; souvent les arbres s'en ressentent encore l'année d'après ; quelque fois même ils périssent.

En plus de tous ces détails sur la dangerosité des chenilles pour les jardins et les arbres, Buc'hoz donne des exemples historiques liés à une crainte pour la santé des hommes. En effet, il brosse un tableau selon lequel on aurait cru que les cadavres, devenus miasmes, des chenilles pouvaient provoquer des épidémies en passant dans l'air, une croyance qui n'est pas sans rappeler les nombreuses descriptions de cadavres de criquets que nous avons précédemment observées et qui, de même que les chenilles apparemment, pouvaient corrompre l'air et propager des maladies. C'est en tout cas ce que déclare Buc'hoz au sujet de ces larves<sup>228</sup> :

Indépendamment du caractère malfaisant des chenilles, elles se trouvaient en 1779 en si grande quantité sur les arbres des promenades publiques des environs de Nancy qu'il était à craindre que, venant à périr tout à coup, soit à défaut de nourriture ou par des pluies continues, ou quelqu'autre intempérie des saisons, elles ne portassent dans l'air une corruption capable d'occasionner une maladie épidémique, analogue à la peste.

Compte-tenu de ces descriptions très péjoratives et anxiogènes pour n'importe quel agriculteur ou jardinier, il n'est guère étonnant que, dans cet ouvrage, chaque description d'insecte soit accompagnée d'une longue liste de procédés conseillés à mettre en œuvre pour se débarrasser des insectes importuns. Notons d'ailleurs que cette *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner* a dû rencontrer un certain succès et trouver un public, puisque Buc'hoz a publié par la suite un autre manuel très semblable en complément. Cet ouvrage porte le titre complet de *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles ; tels que les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*. Les mammifères et reptiles ne sont donc pas plus à l'abri que leurs congénères insectes et arachnides, et ont eux aussi un manuel destiné à expliquer comment les éradiquer.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 307

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 325-326

### **III) CEPENDANT, LES NATURALISTES SONT EUX-MÊMES AUSSI VICTIMES DE PRÉJUGÉS INVOLONTAIRES SUR LES ANIMAUX, QU'ILS FONT PASSER DANS LEURS DESCRIPTIONS AVANT LEUR VOLONTÉ D'OBJECTIVITÉ ET D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES**

---

**A) LES NATURALISTES QUITTENT LEURS CRITÈRES D'OBJECTIVITÉ SCIENTIFIQUE POUR TOMBER DANS LA SUBJECTIVITÉ ET L'ANTHROPOMORPHISME, JUGEANT CERTAINS ANIMAUX SELON DES CRITÈRES HUMAINS, COMME LA LAIDEUR, LA MÉCHANCETÉ OU ENCORE L'IMPURETÉ ALIMENTAIRE**

**1) Les naturalistes décrivent certains animaux en donnant leur point de vue personnel humain, en quittant l'objectivité, exprimant leur avis au lieu de s'en tenir à une neutralité de rigueur**

*Étude de cas du vol de la chauve-souris et du phoque à terre, jugés inélegants*

Comme nous venons de le voir en détails, les naturalistes n'hésitent pas à décrire certains animaux comme nuisibles pour l'homme et à encourager à s'en débarrasser ou à limiter leurs dégâts. Ces descriptions, plutôt péjoratives, sont néanmoins justifiés, aux yeux de leurs auteurs, par des faits qu'ils estiment scientifiques, à savoir l'observation sérieuse des dommages qu'ils causent à l'homme. Que cela soit en représentant une concurrence pour des ressources ou parce qu'ils mettent en danger la vie des hommes, de leurs animaux, ou de leurs cultures, leur caractéristique jugée nuisible s'appuie sur les dégâts qui leur sont, à tort ou à raison, attribués. Par exemple, si les insectes ou limaces que nous avons étudiés sont décrits comme physiquement repoussants, ce n'est qu'un ajout à la réelle raison pour laquelle les hommes leur font la guerre, à savoir le fait qu'il s'agisse d'animaux ravageurs.

Cependant, d'autres descriptions négatives d'espèces animales par des naturalistes ne s'appuient pas sur de quelconques dommages causés aux hommes, mais uniquement sur le préjudice censé être causé par leur vue. Certains animaux sont présentés assez péjorativement selon des critères, non pas plus ou moins scientifiques comme pour les insectes ravageurs en se basant sur des observations factuelles et des expériences, mais plutôt subjectifs. En entrant dans une description basée sur les critères subjectifs de la vision qu'ont les hommes de la beauté par exemple, les naturalistes ne poseraient pas sur les animaux un regard qui ne leur correspond pas ? Pourtant, cela n'empêche pas les férus de naturalisme que nous étudions de proposer de nombreuses descriptions d'animaux peu flatteuses. Celles-ci quittent alors les critères d'objectivité scientifique, pourtant généralement prônés par les naturalistes, pour tomber en quelque sorte dans la subjectivité et l'anthropomorphisme.

Ces différentes descriptions subjectives varient selon les critères humains selon lesquels les naturalistes semblent juger les animaux qu'ils présentent. Les critères peuvent être d'ordre esthétique, en déclarant qu'un animal est plus laid qu'un autre, d'ordre moral, en déclarant qu'un animal est moins noble qu'un autre, ou encore d'ordre alimentaire, par exemple en reprochant à un animal son régime nécrophage. Pour l'heure, le premier cas de figure nous intéresse en particulier, aussi pouvons-nous nous pencher sur les descriptions animales dans lesquelles les naturalistes donnent leur point de vue personnel, quittant une forme d'objectivité, pour dénoncer ce qu'ils jugent comme manquant d'élégance chez certaines espèces animales.

Parmi les nombreux animaux jugés inélégants, se trouve la chauve-souris, dont le physique est jugé assez disgracieux, et surtout le vol particulièrement maladroit. Les chiroptères font en effet partie de ces animaux que les hommes trouvent déplaisants à regarder. Nous nous sommes déjà penchés brièvement sur la superstition liée aux chauves-souris, mais nous pouvons ici ajouter au tableau dressé d'elles par les naturalistes un physique jugé ingrat. Par exemple, de manière lapidaire, Louis Figuier, dans son ouvrage sur *La vie et les mœurs des animaux* dédié aux mammifères<sup>229</sup>, décrit les molosses de la façon suivante : « en résumé, leur aspect est hideux ». Il montre bien ici la vision anthropocentrique que peut poser un scientifique de l'époque sur son sujet d'étude, une vision largement subjective et influencée par les critères esthétiques inscrites dans ses perspectives mentales. D'autres auteurs se montrent cependant, heureusement pour nous, plus volubiles sur le sujet. Nous pouvons ainsi reprendre le cas de Buffon, dans le huitième tome de son *Histoire naturelle générale et particulière*<sup>230</sup>, dans lequel il nous offre une bien plus longue description des chauves-souris :

Quoi que tout soit sorti également parfait en soi, puisque tout est sorti des mains du Créateur, il est cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, et d'autres qui semblent être imparfaits et difformes [...] Les autres, qui nous paraissent hideux sont ceux dont les qualités nous sont nuisibles [...] et dont la forme est trop différente des formes ordinaires desquelles nous avons reçu les premières sensations, et tiré les idées qui nous servent de modèle pour juger. Une tête humaine sur un coup de cheval, le corps couvert de plumes, et terminé par une queue de poisson, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la nature a de plus éloigné. Un animal comme la chauve-souris [...] est pour ainsi dire un monstre. [...] Il n'est qu'imparfaitement quadrupède, et il est encore plus imparfaitement oiseau. [...] Les pieds de devant sont [...] des extrémités difformes dont les os sont monstrueusement allongés...

Si sa description est loin d'être flatteuse pour l'animal en question, Buffon est en revanche parfaitement conscient de poser sur ce dernier un regard anthropocentré. En effet, si description négative il y a, c'est qu'il y a une sorte de déception. Le caractère négatif que nous retrouvons dans ce genre de description provient sûrement d'une attente de la part du naturaliste, et des hommes en général, qui s'est révélée en inadéquation avec la réalité. L'animal décrit négativement, que ce soit sur des critères physiques, moraux ou autres, est ainsi présenté car il n'est pas conforme à ce que l'auteur imaginait ou attendait. Par exemple, rappelons-nous des loutrons non sevrés que plusieurs naturalistes décrivent

<sup>229</sup> FIGUIER, Louis, *Les mammifères*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1869, p. 511

<sup>230</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome huitième, Imprimerie royale, Paris, 1760, p. 113-114

comme laids par rapport à ce qu'ils s'attendaient de la part de petits<sup>231</sup>. Les descriptions négatives seraient donc directement en rapport avec les attentes déçues de l'homme, ainsi que d'une inadéquation avec le dogme religieux. La beauté tient une place importante dans la valeur que prétent les hommes aux êtres vivants, il s'agit d'ailleurs d'un point de vue très prégnant chez les Grecs, notamment avec l'expression *kalos kai agathos* (καλὸς καὶ ἀγαθός) selon laquelle la beauté révélerait le bien.

Il s'agit d'un biais psychologique au sujet duquel le comte de Buffon est lucide. Ce discernement est clairement visible lorsque ce naturaliste écrit que la laideur prêtée à la chauve-souris est basée sur un critère d'esthétique « relativement à nous », donc anthropocentré. Il précise d'ailleurs, à juste titre, que les animaux « qui nous paraissent hideux » sont « ceux dont les qualités nous sont nuisibles », rejoignant les animaux concurrents ou ravageurs que nous avons déjà traités, et ceux « dont la forme est trop différente des formes ordinaires desquelles nous avons reçu [...] les idées qui nous servent de modèle pour juger ». Buffon nous montre donc bien ici qu'il est conscient que les critères de beauté qu'il applique ici à un animal sont des critères uniquement humains, résultant d'attentes anthropocentrées appliquées à des animaux. Nous pouvons aussi noter que la figure de la chauve-souris n'est pas le seul élément jugé hideux chez cet animal, son vol est également jugé disgracieux. En effet, Buffon déclare à son sujet<sup>232</sup> :

Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain qu'elles semblent n'exécuter que par effort et d'une manière gauche ; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir ou même diriger leur vol ; il n'est ni très rapide ni bien direct, il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse.

Là encore, nous pouvons supposer que le caractère jugé inélégant du vol de la chauve-souris est ainsi décrit car il ne correspond pas aux attentes qu'ont les naturalistes concernant ce qu'un beau vol devrait être – peut-être le vol de l'aigle, oiseau jugé noble par excellence. Cependant, si certains animaux comme la chauve-souris sont jugés disgracieux en vol, d'autres espèces sont perçues de la même manière lorsqu'elles se trouvent, au contraire, sur terre. C'est en tout cas le cas du phoque (nom vernaculaire pour les espèces de la famille des *Phocidae*), que Buffon décrit comme particulièrement malplaisant sur la terre ferme, contrairement à ses déplacements fluides et élégants en mer. Il met ainsi en avant la comparaison entre les deux démarches dans le treizième tome de son *Histoire naturelle générale et particulière*<sup>233</sup> :

Mais ces avantages qui sont très grands, sont balancés par des imperfections qui sont encore plus grandes. Le veau marin est manchot ou plutôt estropié des quatre membres [...], d'ailleurs les pieds étant dirigés en arrière, comme la queue, ne peuvent soutenir le corps de l'animal qui, quand il est sur terre, est obligé de se traîner comme un reptile, et par un mouvement plus pénible ; car son corps ne

---

<sup>231</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome septième, quatrième volume des quadrupèdes, Les animaux carnassiers*, Imprimerie royale, Paris, 1758, p. 135. Voir aussi BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles*, chez La Porte, Paris, 1782, p. 124

<sup>232</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome huitième*, Imprimerie royale, Paris, 1760, p. 115

<sup>233</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome treizième*, Imprimerie royale, Paris, 1765, p. 336-337

pouvant se plier en arc comme celui du serpent, pour prendre successivement plusieurs points d'appui et avancer ainsi par la réaction du terrain, le phoque demeurerait gisant au même lieu sans sa gueule et ses mains qu'il accroche à ce qu'il peut saisir...»

Une fois de plus, nous pouvons supposer que le côté négatif de cette description correspond à l'inadéquation entre les attentes de l'auteur quant à son élégance marine (due à ses « avantages qui sont très grands ») et la réalité de sa démarche sur terre. Buffon devait s'attendre, de la part du phoque, à une démarche jugée fluide et gracieuse, semblable à sa nage, et a pu être déçu par sa marche plutôt proche de celle d'un « serpent », puisqu'il « se traîne comme un reptile ». Ces descriptions négatives, bien qu'assumées par l'auteur dans ce cas précis, quittent la volonté d'objectivité scientifique pour tomber, d'une certaine manière, dans une forme de subjectivité. Au lieu de se cantonner à une simple observation des faits, les naturalistes quittent quelque peu la neutralité axiologique scientifique lorsqu'ils jugent tel ou tel animal moins noble ou plus beau qu'un autre. Sans aller jusqu'à faire de l'anachronisme en nous rapportant au positivisme d'Auguste Comte<sup>234</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les naturalistes que nous étudions, lorsqu'ils décrivent positivement ou négativement un animal selon des critères anthropocentrés subjectifs, cessent de se cantonner à une simple observation des faits scientifiques, tombant dans un travers qu'ils reprochaient pourtant eux-mêmes à certains préjugés populaires. Cependant, l'anthropomorphisme peut aller encore plus loin en ce qui concerne les descriptions animales. Si certaines espèces sont en effet mal perçues pour leur manque d'élégance, comme c'est le cas de la chauve-souris ou du phoque, il existe aussi des animaux décrits de manière presque monstrueuse car ils sont jugés trop laids à regarder.

## **2) Anthropomorphisme, hiérarchisation de certains animaux selon les critères humains de beauté humains**

### *Étude de cas du crapaud, en opposition à la grenouille, ainsi que de la baudroie et de la rascasse*

Certaines espèces animales sont perçues comme étant particulièrement laides, et présentées comme telles dans divers ouvrages de naturalistes. Cet anthropomorphisme qui prend la forme d'un jugement de valeur, selon des critères humains d'ordre esthétique, peut aussi bien doré le blason d'un animal jugé fort joli que desservir la réputation d'un animal jugé fort laid. La différence tient ainsi de la description qui en est faite, tantôt méliorative tantôt péjorative. Nous pouvons étudier la différence entre ces deux genres de description en nous penchant plus particulièrement sur le cas de deux espèces, pourtant proches scientifiquement parlant, mais traitées par les naturalistes de manière tout à fait opposée. Il s'agit en l'occurrence de batraciens, maintenant appelés amphibiens, et plus précisément l'opposition entre le crapaud et la grenouille. Si tous deux sont des anoures (c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de queue à l'état adulte), similaires sur de nombreux points, le traitement qui en est fait par les naturalistes diffère beaucoup. Malgré leur proximité évidente, ils ne sont pas mis en valeur de la même façon, et en cela ils représentent un bon exemple de la hiérarchie entre les espèces que font certains naturalistes.

La différence de traitement des naturalistes envers ces deux anoures tient principalement du fait que ces auteurs place la grenouille (genre *Rana*) sur un piédestal, par

<sup>234</sup> Voir, entre autres, COMTE, Auguste, *Cours de philosophie positive [Première et Deuxième leçons]*, Paris, Nathan, coll. « Les Intégrales de Philo », 1989, 128 p.

rapport au crapaud (famille des *Bufoidae*), et ce, d'une manière qui n'est même pas métaphorique. En effet, le crapaud est décrit comme un animal laid et fangeux, que l'on trouve au fond des étangs, toujours en train de ramper dans la boue. À l'inverse, la grenouille est présentée comme un être bien plus agréable à regarder et qui saute élégamment. Cette distinction de taille est bien décrite par Buc'hoz, dans son ouvrage *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*, dans lequel il oppose les deux genres d'animaux<sup>235</sup> en écrivant que le crapaud « est du genre des grenouilles ; cependant il en diffère, en ce qu'il se traîne par terre, au lieu que la grenouille saute ». Cette opposition entre ce qui saute, à ce qui est physiquement – et *de facto* moralement – élevé, et ce qui reste au sol est encore plus mise en avant par Louis Figuier, dans son ouvrage *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* de 1876<sup>236</sup>, dans lequel il écrit que les grenouilles « présentent plutôt l'attitude d'un animal d'une espèce élevée, que celle d'un reptile bas et fangeux ». Ce contraste entre deux genres très proches montrent comment les naturalistes, à travers leurs ouvrages, peuvent utiliser des critères discriminants tels que l'esthétique et la locomotion pour opérer une hiérarchisation entre les différentes espèces animales.

Leur vision globalement positive des grenouilles, au détriment des crapauds, creuse ainsi un fossé entre ces deux genres. Ce fossé est d'autant plus important que les naturalistes semblent montrer un sentiment de pitié pour les grenouilles, qui subiraient alors le tort d'être associées à des êtres aussi préjudiciables à la vue que les crapauds. C'est en tout cas ce que semble vouloir dire Figuier, lorsque celui-ci précise<sup>237</sup> que « la grenouille a reçu un irréparable dommage de sa ressemblance avec le crapaud, car cette circonstance fait naître, dans l'esprit de beaucoup de personnes, de fâcheuses préventions contre ce petit et innocent batracien ». Le crapaud causerait du tort à la grenouille par sa simple ressemblance avec elle, cet être « innocent » pour reprendre les termes de Figuier qui donne ici un bon exemple d'anthropomorphisme.

La différence de traitement entre les grenouilles et les crapauds de la part des naturalistes est également visible aux différentes critiques qui sont faites à leur encontre. Notons que la grenouille n'est critiquée que pour une seule chose, à savoir les bruits nocturnes. En effet, dans le second tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, Georges Cuvier écrit que la grenouille verte se révèle « si incommodé en été par la continuité de ses clameurs nocturnes »<sup>238</sup>. En revanche, bien loin de ce seul défaut, le crapaud fait l'objet de nombreux reproches de la part des naturalistes. Parmi ces critiques émises à son encontre, sa laideur et son caractère venimeux sont celles qui reviennent le plus souvent. Concernant la première, à savoir son manque d'esthétique aux yeux des naturalistes et des hommes en général, les remarques sur le sujet ne manquent pas. Par exemple, toujours dans ses *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*<sup>239</sup>, Buc'hoz écrit à propos du crapaud que « sa figure est laide et effroyable ; ses yeux sont saillants et plein de feu [...] ; sa peau est épaisse et très difficile à percer, grise, bien jaunâtre, hérissée de

<sup>235</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles*, chez La Porte, Paris, 1782, p. 256

<sup>236</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 386

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 385

<sup>238</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 92

<sup>239</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *op. cit.*, p. 256-257

verrues ou parsemée de tâches verdâtres et livides, qui paraissent être autant de pustules... ». Cette description n'est pas seulement péjorative, elle est même tout à fait effrayante. Entre la figure « effroyable », les yeux « plein de feu » qui ne sont pas sans rappeler la croyance superstitieuse qui liait le crapaud à la sorcellerie, et la peau « livide » qui suggère l'apparence de la mort, cette présentation rendrait n'importe quel lecteur peu enclin à croiser cet animal. Cependant, d'autres descriptions, également plutôt négatives, jouent davantage sur le *pathos* que sur une malfaissance presque magique prêtée au crapaud. Par exemple, dans son ouvrage *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Figuier fait de ce dernier une présentation presque larmoyante, regrettant la laideur du crapaud, tout en rappelant son contraste avec la beauté prêtée à la grenouille<sup>240</sup> :

Les crapauds sont de forme ramassée et désagréable. On comprend difficilement comment la nature, qui a donné aux grenouilles et aux rainettes une parure élégante et une sorte de grâce, a pu imprimer aux crapauds une forme aussi repoussante. Ces êtres disgraciés occupent une grande place dans l'ordre de la nature...

Figuier continue sa description précise du crapaud en insistant sur sa laideur, son côté repoussant et désagréable à regarder. D'une certaine manière, nous pourrions dire qu'il fait preuve d'encore davantage d'anthropomorphisme que ses collègues et prédecesseurs lorsqu'il prête au crapaud une sorte de tristesse à l'idée d'être ainsi repoussé par les hommes. Il semble évident que cet animal n'a aucune idée de ce que sa vision pourrait provoquer chez les hommes, ce n'est pas quelque chose dont il pourrait se soucier. Or, Figuier pose sur lui un regard anthropocentré qui ne lui sied guère, en le décrivant comme attristé de ne pas convenir aux critères de beauté humains et se cachant de la vue des hommes par honte de son physique<sup>241</sup> :

Le crapaud commun est lourd et trapu. [...] Il est encore enlaidi par un grand nombre de pustules ou de verrues. [...] Il habite ordinairement au fond des fossés, surtout dans ceux où une eau fétide et corrompue croupit depuis longtemps. [...] Combien de fois n'a-t-on pas été désagréablement surpris lorsque, soulevant gros caillou, on a découvert un crapaud, accroupi contre terre, affreux à voir, et, comme honteux de lui-même, se dérobant avec tristesse aux regards étrangers ! [...] Quand on veut le saisir, il vide dans la main tout le contenu de la vessie urinaire. Si on l'irrite davantage, une humeur laiteuse et venimeuse suinte des cryptes de son dos.

Un peu plus loin dans sa présentation de l'animal, Figuier persiste dans l'idée selon laquelle le crapaud, « honteux de lui-même », cherche à « se dérober avec tristesse aux regards » humains. En effet, tout en montrant encore une fois la hiérarchie qui est faite par les naturalistes entre les différentes espèces sur terre, l'auteur présente le crapaud comme conscient que son physique est bien plus disgracieux que celui de la plupart des autres animaux, comme s'il savait que sa place dans cette hiérarchie à critères anthropocentristes était plutôt dans les grades inférieurs de la pyramide. Ainsi, il écrit<sup>242</sup> :

Cet animal aux formes repoussantes, et que la nature a muni d'une humeur venimeuse [...], ce lépreux misérable, ce solitaire obscur qui fuit la vue de l'homme, comme s'il comprenait qu'il fait tache dans le brillant tableau de la nature, est pourtant susceptible d'éducation. Il se familiarise et s'apprivoise à l'occasion. Hélas ! cette occasion est bien rare pour lui !

<sup>240</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 392

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 392

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 393

Mais si le crapaud est mal perçu par les naturalistes pour son physique jugé disgracieux, il faut noter qu'il l'est également par son caractère venimeux. Comme le résume bien Buc'hoz dans ses *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*<sup>243</sup>, « le crapaud d'eau n'est pas moins horrible à voir que le crapaud terrestre ; mais il est moins vénéneux ». Sa laideur n'est donc pas le seul grief que les hommes ont à son encontre, il faut aussi ajouter qu'il est potentiellement dommageable, un fait qui ne peut qu'inquiéter les naturalistes, soucieux de mettre en garde leurs lecteurs sur le sujet. Au sein de notre corpus, Pierre Belon du Mans est le premier à témoigner du risque d'envenimation par la substance secrétée du crapaud, dans son ouvrage sur *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, en 1555. Il fait remarquer ce danger tout en faisant une confusion entre le crapaud et la grenouille, puisqu'il déclare parler des grenouilles terrestres, avant de se rétracter un peu plus tard dans son ouvrage et d'expliquer qu'il s'agissait finalement du crapaud. Il écrit ainsi<sup>244</sup> que les grenouilles terrestres « deviennent grosses et venimeuses jusqu'à intoxiquer les personnes d'un seul regard quand principalement elles vivent sous quelque plante infecte, sous laquelle elles ont longuement demeuré ». Le même type de description est repris par des naturalistes postérieurs, comme Buc'hoz qui, dans ses *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, servant de supplément à « L'histoire des insectes nuisibles »*<sup>245</sup> précise que « si on ajoute foi à quelques auteurs, [le crapaud] transpire de toutes les parties du crapaud une humeur laiteuse qui, jointe à la bave qu'il rend par la gueule, infecte les herbes et les fruits sur lesquels il passe ». Nombreux sont donc les naturalistes qui traitent du caractère venimeux du crapaud. Cependant, il faut noter que tous ne sont pas d'accord. Par exemple, Georges Cuvier, dans le second tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>246</sup>, déclare que les glandes granuleuses de la peau du crapaud ne sont pas venimeuses :

Les crapauds sont couverts de verrues ou papilles, d'où suinte une humeur fétide [...] Ils sautent mal [...] Ce sont des animaux d'une forme hideuse, dégoûtante, que l'on accuse mal à propos d'être venimeux par leur salive, leur morsure, leur urine, et même par l'humeur qu'ils transpirent.

Si tous les auteurs ne sont pas d'accord sur le venin du crapaud, tous semblent s'accorder sur sa laideur. Ce n'est cependant pas le seul animal perçu et présenté majoritairement par les naturalistes comme un être particulièrement hideux, loin de là. Parmi les espèces animales jugées disgracieuses et peu agréables à voir, certains poissons sont réputés pour cette caractéristique. Nous pouvons nous pencher sur deux d'entre eux en particulier, à savoir la baudroie commune (*Lophius piscatorius*) et la rascasse (nom vernaculaire pour la famille des *Scorpaenidae*). Ces deux genres de poissons, présents sur les côtes françaises et particulièrement sur le littoral méditerranéen, font en effet l'objet du même type de traitement de la part des naturalistes, qui les qualifient généralement de poissons « hideux », voire dégoûtants.

Au sujet de la baudroie, Belon, dans sa *Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*<sup>247</sup>, écrit, que « c'est un poisson qui est moult laid à voir, duquel on ne tient grand compte à manger, si ce n'est pour l'enfermer

<sup>243</sup> BUCHOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 263

<sup>244</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 48

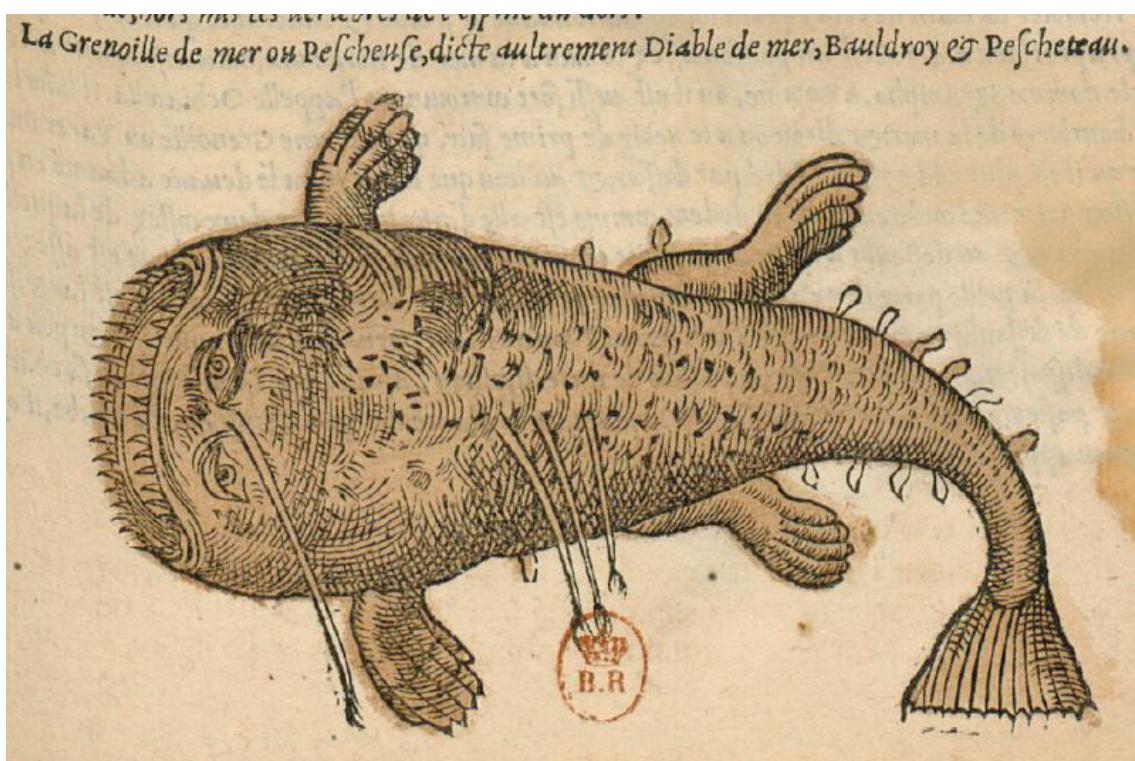
<sup>245</sup> BUCHOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 260

<sup>246</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 76-77

<sup>247</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 76-77

et lui tirer les poissons qu'il a encore tout en dedans, car c'est bien le plus gourmand de tous les poissons de rivage ». Dans cette description, couplée d'une image assez frappante du poisson en question, la laideur de la baudroie s'ajoute à l'idée de concurrence avec les pêcheurs. Cependant, au sujet de la baudroie, les naturalistes en général traitent surtout de son physique jugé particulièrement ingrat. Par exemple, dans le douzième tome de *l'Histoire naturelle des poissons*, écrite par Cuvier et reprise par Valenciennes<sup>248</sup>, ces deux auteurs expliquent en détail ce qui fait paraître si laide la baudroie aux yeux des hommes :

C'est sans doute l'énorme disproportion de sa tête, et la figure vraiment extraordinaire qu'il en résulte, qui ont fait de la baudroie l'objet de tant de récits divers. [...] Que l'on ajoute les nombreux tentacules qui entourent cette tête, les filets détachés qui la surmontent, la position des yeux au milieu de la face supérieure, et l'on comprendra comment l'aspect de ce poisson a pu avoir à la fois quelque chose d'effrayant et de dégoûtant, et faire imaginer au peuple toutes sortes de contes sur ses facultés.



**Figure 2** : Gravure sur bois d'une baudroie, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 77, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre)

Ces mêmes auteurs expliquent également bien que cette laideur soit à l'origine de la mauvaise perception qu'en ont les hommes, ainsi que des surnoms guère flatteurs que ces derniers lui ont attribués, surnoms qu'il énumèrent ici<sup>249</sup> :

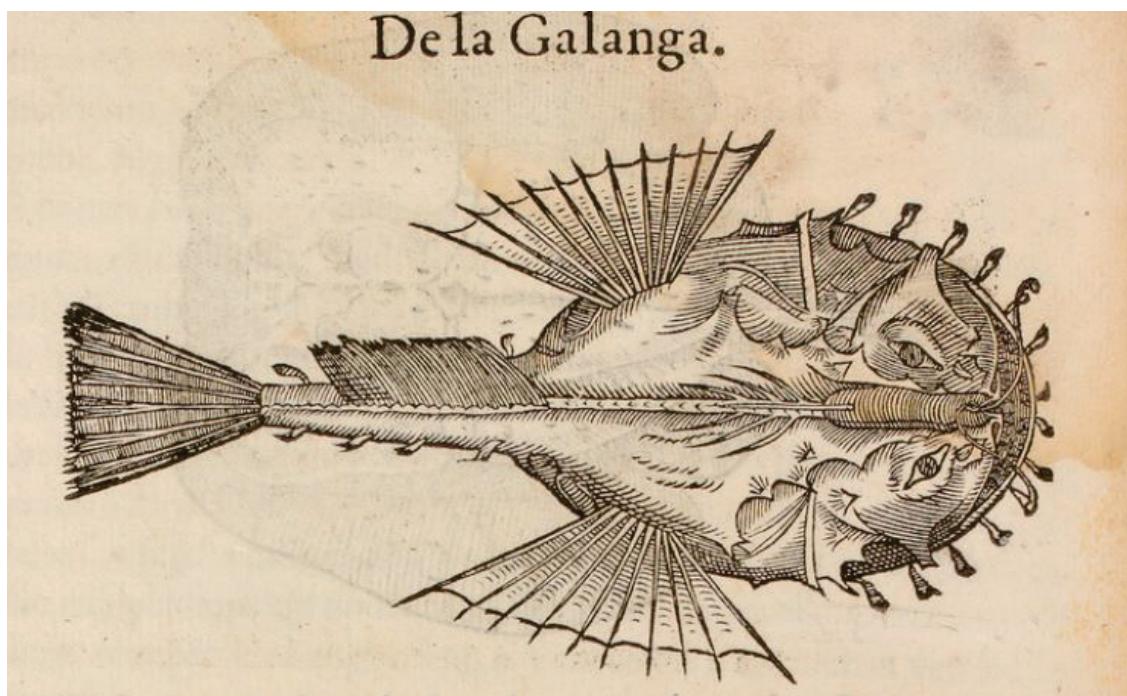
On pense bien qu'un poisson si grand et si hideux a dû être remarqué partout et recevoir toutes sortes de noms, souvent même d'injurieux. [...] Ceux de *diable* et

<sup>248</sup> CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome douzième, chez Levrault, Paris, 1837, p. 259

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 272-273

*crapaud de mer*, et d'autres semblables, lui ont été prodigués en France, en Angleterre, en Italie, en Illyrie, comme aux scorpènes et aux cottes ; à Paris on y joint celui de  *salope*. [...] C'est aussi sa laideur qui en Sicile lui a fait donner celui de *lamia*, et ceux de *magata* et de *giuna di mar*.

Ce recensement de noms – presque insultants – donnés à la baudroie rejouit les dires de Rondelet, dans son *Histoire entière des poissons*. En effet, il y écrit à son sujet<sup>250</sup> qu'on « on voit le jour au travers [le corps], si on met dedans une chandelle comme dans une lanterne, elle paraît chose horrible à voir, comme tout le poisson est laid, [ce] qui est cause que les Italiens l'ont nommée le Diable de mer ». Ainsi, chez tous les naturalistes de notre corpus qui présentent la baudroie, la difformité et le physique jugé disgracieux de ce poisson semblent former sa principale caractéristique. Notons que si l'illustration que fait Rondelet de la baudroie est assez différente anatomiquement parlant de celle qu'en a fait Belon, les deux représentations sont visuellement assez semblables. En effet, toutes deux représentent l'animal avec une vue de haut, mettant l'accent sur les dents et les yeux jugés hideux.



**Figure 3 :** Gravure sur bois d'une baudroie, tirée de RONDELET, Guillaume, *L'histoire entière des poissons*, maintenant traduite en français, première partie, chez Macé Bonhomme, Lyon, 1558, trad. Laurent Joubert, p. 288, artiste inconnu

Pour autant, si les naturalistes s'accordent sur la laideur de la baudroie, ils dénoncent cependant le portrait qu'en ont fait certains auteurs, qu'ils jugent par trop fantaisiste, tenant davantage du monstre imaginaire que d'un véritable poisson. En effet, toujours dans son *Histoire entière des poissons* de 1558<sup>251</sup>, Rondelet écrit que « ce poisson semble n'être autre chose que tête et queue, comme vous le voyez au portrait, lequel est vrai, non pas [comme] celui qu'autres ont fait, peignant plutôt un monstre imaginé par

<sup>250</sup> RONDELET, Guillaume, *L'histoire entière des poissons*, maintenant traduite en français, première partie, chez Macé Bonhomme, Lyon, 1558, trad. Laurent Joubert, p. 289

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 288

fantaisie qu'un poisson ». Cette affirmation s'accompagne effectivement d'une illustration, présentant la baudroie comme un poisson fort laid, mais bien réaliste. Louis Figuier rejoint également Rondelet dans l'idée que, malgré son physique disgracieux, la baudroie ne devrait pas être l'objet de fausses croyances à propos de monstre imaginaire. Ainsi, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*<sup>252</sup>, il précise que le physique de la baudroie « forme un ensemble assez hideux et ressemble à ces images de démons et de lutins par lesquelles on a effrayé pendant longtemps l'ignorance et la superstition des masses ».

Ces naturalistes cherchent donc à rester scientifiquement objectifs, mais il ne semblent pas se rendre compte que, malgré tout, ils font eux-mêmes preuve d'une certaine subjectivité en décrivant l'esthétique de la baudroie selon des critères anthropocentrés. Mais la baudroie est loin d'être le seul poisson considéré et dépeint comme hideux par les naturalistes. Nous pouvons ainsi étudier brièvement le cas de la rascasse, qui subit à peu près le même traitement que la baudroie. La rascasse, aussi appelée scorpène, est en effet semblable à la baudroie dans les descriptions qui en sont faites, insistant toutes sur sa laideur. Par exemple, dans le second tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>253</sup>, Cuvier se contente d'écrire que « les rascasses ont la tête [...] hérisseé [...], ce qui leur donne une tête bizarre, souvent même affreuse ». Bien sûr, d'autres naturalistes se montrent plus loquaces quant au physique jugé disgracieux des rascasses. C'est notamment le cas de Cuvier et Valenciennes, dans le quatrième tome de leur *Histoire naturelle des poissons*<sup>254</sup>, qui y écrivent à leur sujet la description suivante :

Ce sont des poissons à qui leur tête grosse et épineuse, et la peau molle et spongieuse qui les enveloppe le plus souvent, donnent un air hideux et dégoûtant, en même temps que les piqûres de leurs épines les rendent redoutables ; aussi ne les a-t-on pas moins accablés de noms odieux que les cottes : ceux de scorpion, de crapaud, de diable de mer, leur ont été prodigués. [...] Le *scorpius*, auquel on attribue une couleur rouge et variée, et la faculté de blesser par les coups de sa tête... [...] Ces deux espèces sont communes et très connues sur toutes les côtes du littoral de la Méditerranée ; elles y vivent généralement en troupes dans la pleine mer ; leurs piquants passent pour faire des blessures dangereuses : mais cette circonstance, non plus que leur laideur, n'empêche pas que l'on s'en nourrisse...

Dans cette description, à la laideur prêtée à la rascasse s'ajoute sa dangerosité. En effet, plusieurs espèces du genre des scorpènes sont venimeuses, ce qui, comme l'expliquent ces deux férus d'histoire naturelle, explique leurs surnoms en rapport avec un scorpion. Mais si leur caractère dangereux pour l'homme ne plaide certes pas en leur faveur, il semble que la mauvaise réputation des rascasses chez les naturalistes reste due en grande partie à leur physique disgracieux. Ne serait-ce que dans cette dernière description, les termes « hideux », « dégoûtant » et « laideur » sont en effet une fois de plus repris pour qualifier ce poisson. Le fait que certaines espèces animales, comme la rascasse, la baudroie ou encore le crapaud, soient jugés moins belles, moins agréables à regarder que d'autres espèces, comme la grenouille, montre bien que les naturalistes effectuent, plus

<sup>252</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 369

<sup>253</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides, chez Déterville, Paris, 1817, p. 284

<sup>254</sup> CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome quatrième, chez Levraut, Paris, 1829, p. 210-211

ou moins consciemment une réelle hiérarchisation entre les espèces. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il existe aussi d'autres critères discriminants humains que l'esthétique pour juger de la valeur des animaux, comme la noblesse.

### **3) Hiérarchisation de certains animaux aussi selon les critères humains de noblesse ou encore leur alimentation (nécrophagie)**

#### *Étude de cas des vautours et de quelques rapaces, en opposition aux aigles*

Le biais anthropomorphique de certains naturalistes mène à une sorte de hiérarchie entre les espèces animales. Comme nous venons de le voir, elle peut se faire selon des critères discriminants basés sur l'esthétique, mais aussi de manière plus générale en imitant une forme de hiérarchie humaine. En effet, tout comme de nombreuses sociétés humaines ont divisé leurs membres en plusieurs ordres, comme par exemple les différentes castes en Inde ou la tripartition médiévale en Occident<sup>255</sup>, les naturalistes catégorisent certaines espèces à des niveaux différents. Ces niveaux vont de pair avec des valeurs, et chaque ordre n'est pas égal en considération à un autre, selon la perception que semblent avoir les naturalistes sur le système qu'ils ont mis en place. En prenant modèle sur une conception aristocratique, certains animaux sont en effet jugés plus nobles que d'autres. Au sein de cette hiérarchie des espèces animales, nous pouvons étudier plus en détails l'opposition qui est faite par les naturalistes entre les animaux qu'ils jugent nobles et ceux qui, à leurs yeux, ne le sont pas – ou en tout cas beaucoup moins.

Nous pouvons prendre pour exemple le cas des oiseaux carnassiers, c'est-à-dire les rapaces, et observer les différences de traitement qui sont faits entre ses différents membres. Tout d'abord, il faut noter qu'il existe déjà une sorte de discrimination entre ces oiseaux carnassiers et le reste des oiseaux et des animaux en général. Les rapaces sont en effet décrits comme des oiseaux avides de sang et très destructeurs, causant même des carnages. Parmi les auteurs qui ont grandement contribué à cette réputation des oiseaux de proie, nous pouvons citer le comte de Buffon qui, dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>256</sup>, décrit ses oiseaux de manière assez péjorative :

Les oiseaux de proie étant moins puissants, moins forts et beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, [ils] font aussi beaucoup moins de dégâts sur la terre ; mais en revanche, comme si la tyrannie ne perdait jamais ses droits, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédition sur les eaux. [...] Nous séparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air...

Si cette description négative dénonce plutôt pour le moment la concurrence que représentent ces oiseaux de proie pour les ressources halieutiques, ce qui n'est pas sans nous rappeler notre étude sur le cas du goéland, la suite de la description de Buffon se focalise davantage sur le caractère féroce, impitoyable qu'il prête aux rapaces. Il insiste ainsi sur le caractère d'oiseaux qu'il présente comme sauvage, voire barbare<sup>257</sup> :

<sup>255</sup> DUMÉZIL, Georges, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », Paris, Gallimard, 1977, 280 p.

<sup>256</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome premier des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1770, p. 62

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 66-67

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel et plus de férocité que les autres oiseaux ; non seulement ils sont les plus difficiles à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, et dans le temps qu'ils leur devraient encore des soins et des secours pour leur subsistance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'est produite que par un sentiment encore plus dur, qui est le besoin pour soi-même et la nécessité. [...] quand bien même ils seraient nés doux, [ils] deviennent bientôt offensifs et méchants par le seul usage de leurs armes, et prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats [...], ils portent une âme de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentiments doux, et affaiblit même la tendresse maternelle ; trop pressé de son propre besoin, l'oiseau n'entend qu'impatiemment et sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands ; si la chasse se trouve difficile et que la proie vienne à manquer, il expulse [ses petits], les frappe et quelque fois les tue dans un accès de fureur causé par la misère.

Le terme « habitude dénaturée » montre combien la présentation que fait Buffon des oiseaux de proie se veut péjorative. Il les décrit comme des monstres, généralement peu enclins au sentiment parental dans le sens humain où il l'entend, doués de « cruauté », animés par « une âme de colère ». Concernant le rapport avec la parenté des rapaces, nous pouvons supposer que l'auteur interprète une scène naturelle avec un point de vue humain, voyant dans la volonté des parents que leur enfant quitte le nid assez tôt pour vite s'autonomiser, un manque de « tendresse maternelle » et paternelle. Cette description guère flatteuse a contribué à donner aux naturalistes contemporains et postérieurs une perception assez négative des rapaces en général. Il n'est donc pas étonnant que d'autres naturalistes aient continué à présenter les oiseaux de proie comme des oiseaux brutaux, féroces, « sanguinaires » et « batailleurs », pour reprendre un terme employé par Louis Figuier. En effet, ce dernier, dans son ouvrage sur *Les oiseaux* datant de 1883<sup>258</sup>, écrit à leur sujet les lignes suivantes :

Leur nom générique indique suffisamment qu'ils ne vivent que de rapines, et sont d'un naturel pillard et batailleur. Il correspondent, dans la classe des oiseaux, aux *carnassiers* parmi les mammifères. [...] Ils ont en partage l'adresse et la vigueur pour satisfaire leurs appétits sanguinaires. La nature, dans son admirable prévoyance, a sagelement limité la production de ces hôtes incommodes. [...] Les rapaces n'ont rien de la gentillesse et du charmant babil de la plupart des oiseaux. Ils ne chantent pas ; ils ne font que pousser soit des cris rauques, soit des modulations plaintives. Leur plumage, presque toujours de couleur sombre, est triste et monotone. Comme ils n'existent que pour détruire, ils sont la terreur des autres oiseaux, parmi lesquels ils marquent chaque jour de nombreuses victimes. [...] D'humeur despotique et belliqueuse, ils ne souffrent pas de concurrents dans leur voisinage. Ils pratiquent l'absolutisme sous sa forme la plus rigoureuse...

Cette dernière description nous permet d'étudier un aspect particulièrement important associé aux rapaces en général : l'insociabilité. Divers naturalistes présentent effectivement les oiseaux de proie comme des êtres peu sociables, peu aimants envers leurs congénères, une caractéristique qui confine clairement au reproche dans les yeux de ces auteurs, qui perçoivent d'un point de vue humain la capacité à vivre en société comme une vertu. Figuier est très clair dans la vision négative qu'il a de ce manque de commerce

<sup>258</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 425

entre eux, lorsqu'il écrit<sup>259</sup> qu'« un autre effet de cette dureté naturelle [...] est l'insociabilité ; [...] ils ne se réunissent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante et solitaire ». Sans parler du fait que cette affirmation est fausse, puisque certains rapaces sont des espèces grégaires, comme le vautour fauve (*gyps fulvus*) par exemple qui vit en grandes colonies<sup>260</sup>, nous pouvons bien comprendre combien cette description fait montre d'une forme d'anthropomorphisme de la part de l'auteur. En effet, il s'attend à ce que les autres animaux soient aussi sociables que l'est à ses yeux l'être humain et, cette attente se révélant en inadéquation avec la réalité, il reproche ce manque de sociabilité aux rapaces. Il reprend d'ailleurs cette accusation un peu plus tard dans son ouvrage<sup>261</sup>, faisant une opposition intéressante entre les oiseaux de proie et « tous les oiseaux et quadrupèdes qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre vivent en famille, cherchent la société de leurs semblables, et se mettent en bandes et troupes nombreuses, et n'ont d'autre querelle, d'autre cause de guerre, que celles de l'amour et de l'attachement de leurs petits ». Là encore, une forme de hiérarchisation entre les espèces, puisqu'il met en valeur les animaux qu'il juge s'intéresser à « l'amour et à l'attachement de leurs petits », aux dépends des rapaces. À noter que cette distinction entre les animaux sociables et ceux qui ne le sont pas est également présente chez les figures tutélaires du naturalisme, comme Aristote. En effet, lorsqu'il déclare que « l'homme est un animal social » (*πολιτικὸν ζῷον*), cela suppose bien qu'il existe des animaux qui ne le sont pas, qui sont associaux.

Mais s'il y a une hiérarchisation entre les animaux qui s'opère au détriment des rapaces, à cela s'ajoute également une seconde hiérarchisation entre les différentes espèces de la famille des rapaces. Certains sont ainsi jugés plus nobles que d'autres, notamment l'aigle qui est placé sur un piédestal, en opposition aux rapaces qui semblent mal perçus car jugés lâches, faibles, comme c'est le cas lorsque les naturalistes présentent les milans, buses, busards et vautours. Cette distinction axiologique est bien visible dans la description que fait Buffon des rapaces en général, dans son *Histoire naturelle des oiseaux*, tome premier<sup>262</sup>. Il y écrit que l'on « sait qu'on peut diviser [les oiseaux de proie] en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles et courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, etc. et le second contient les oiseaux lâches, ignobles et gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, etc. ». Le contraste entre les oiseaux « guerriers, nobles et courageux », qui ne sont pas sans rappeler les valeurs guerrières aristocratiques des *milites*, et ceux jugés « lâches, ignobles et gourmands » est particulièrement visible ici. Différentes espèces de rapaces sont ainsi dénigrés, comme la buse et le busard chez Pierre Belon du Mans, qui semble émettre une confusion entre les différentes espèces. Quel que soit ce rapace précisément, Belon décrit ce dernier, dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel*<sup>263</sup>, comme « l'un des oiseaux de rapine le plus maladroit que nul autre que nous connaissons ». Il précise qu'il « n'a point l'enseigne de la générosité des autres [aigles] car il est bâtard, tellement qu'il se laisse battre au corbeau », et que, selon Aristote il est « pesant, maladroit, toujours ayant faim, et crie sans cesse, et se repaît de bêtes mortes ». Là encore, la comparaison avec l'aigle, incarnation du courage et de la noblesse, est employée.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 67

<sup>260</sup> Voir ELIOTOUT, Bertrand, *Le vautour fauve*, coll. « Les sentiers du naturaliste », Lausanne, Delachaux et Niestlé, 2007, 192 p.

<sup>261</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 68

<sup>262</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 133

<sup>263</sup> BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 100

Après Belon, d'autres auteurs perçoivent ces mêmes rapaces de manière péjorative. Par exemple, dans son ouvrage sur *Les oiseaux*, Figuier écrit<sup>264</sup> que les buses ont « l'aspect lourd et disgracieux », qu'elles « ne saisissent pas leur proie à tire d'aile ; elles sont trop paresseuses pour se livrer à un exercice aussi violent » et qu'elles « restent quelquefois ainsi plusieurs heures dans l'immobilité la plus complète, avec un air de stupidité qui est passé en proverbe ». Notons également que, dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*, Buffon se montre autant critique à l'encontre de la buse (généralement le genre *Buteo*) que du busard Saint-Martin (*Circus cyaneus*). Il écrit notamment, à propos de la buse<sup>265</sup>, qu'elle « paraît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté » et qu'il s'agit d'un oiseau « assez sédentaire et même paresseux », puis, à propos des busards de Saint-Martin<sup>266</sup>, qu'ils ont pour habitude « de chercher avec avidité et constance les petits reptiles », ce qui fait qu'ils « appartiennent moins aux faucons et aux autres oiseaux nobles, qu'à la buse, à la harpie et aux autres oiseaux de ce genre, dont les mœurs sont plus ignobles ». Là encore, l'opposition entre « oiseaux nobles » et oiseaux « dont les mœurs sont plus ignobles » est éloquente. Tout comme Belon, Buffon traite les milans (genre *Milvus*) à triste égalité avec les buses et busards écrivant ainsi à leur sujet<sup>267</sup> :

Les milans et les buses, oiseaux ignobles, immondes et lâches, doivent suivre les vautours auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs ; ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur et leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiseaux. Les milans et buses qui n'ont pas ce même avantage et qui leur sont inférieurs en grandeur, [...] partout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours. [...] Sans être courageux, ils ne sont pas timides, ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille et qui semble leur ôter la connaissance du danger ; on les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours ; détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation ; de tout temps on les a proscrits, rayés de la liste des oiseaux nobles [...] On a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, et la femme tristement bête à la buse.

Si le comte de Buffon délivre ici un de ses rares compliments sur les vautours, qui « malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur et leur force », les milans ne sont pas logés à la même enseigne. Le naturaliste écrit d'ailleurs mot pour mot qu'ils sont « inférieurs en grandeur ». Bien qu'il parle peut-être ici de grandeur d'envergure, il est visible que l'attribution à un certain manque de grandeur morale est également en cause. Dans son ouvrage, Buffon insiste d'ailleurs lourdement sur le caractère jugé lâche du milan. En effet, il écrit à son sujet<sup>268</sup> qu'il est « lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devraient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre et fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, [...] jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne [...] et le ramène à terre, moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi ». Pour justifier de la lâcheté qu'il prête à cet oiseau, il précise que ce dernier « n'attaque que les plus petits animaux et les oiseaux les plus faibles ». Buffon s'appuie également sur des sources qu'il juge et présente comme fiables scientifiquement, par exemple lorsqu'il informe le lecteur que son ami, M. Hébert lui écrit<sup>269</sup> que « les milans sont des animaux tout à fait lâches, [...] je les ai vu poursuivre

<sup>264</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 493

<sup>265</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 206

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 214

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 197-198

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 200

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 201

à deux un oiseau de proie pour lui dérober celle qu'il tenait, plutôt que de fondre sur lui, et encore ne purent-ils y réussir, les corbeaux les insultent et les chassent ; ils sont aussi voraces, aussi gourmands que lâches ». La lâcheté est tellement associée au milan dans l'esprit des naturalistes que même les ouvrages qui ne présentent les espèces que très succinctement ne manquent pas de relever ce fait. Ainsi, dans le premier tome de leur *Ornithologie européenne ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, Côme-Damien Degland et Jean-Joseph Zéphirin Gerbe écrivent à leur sujet<sup>270</sup> :

Quoi qu'ils ne passent pas pour des rapaces courageux, quelques espèces ne manquent pas de hardiesse. En général, ils n'attaquent que des êtres faibles, de petits oiseaux, de petits rongeurs, des reptiles, des poissons et des insectes coléoptères.

À cela, les deux auteurs précisent<sup>271</sup> également que le milan royal (*Milvus milvus*), l'espèce la plus commune en France du genre, considéré comme un oiseau « lâche et très vorace ». Ces naturalistes qui associent la lâcheté au milan, à l'image de leurs prédecesseurs comme Buffon, associent également le manque de noblesse aux vautours. Cette vision péjorative est notamment visible lorsqu'ils traitent des falconidés<sup>272</sup> qui, à leurs yeux, « se distinguent des vulturidés et gypaétidés » car ils « ont un faciès moins repoussant, plus de fierté dans le port et le regard, plus de courage, et des goûts moins bas ». Cette comparaison nous amène à nous intéresser davantage au cas des vautours, qui ne sont pas plus épargnés que les buse et les milans. D'eux, Buffon écrit dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>273</sup>, que « l'on a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels, leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble ». Un peu plus loin<sup>274</sup>, cet auteur explicite son opposition entre l'aigle et le vautour, au détriment de ce dernier. Selon Buffon, à l'opposé de l'aigle qui attaque seul ses proies :

les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie ; car dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre et plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les déchiqueter jusqu'aux os ; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser. [...] Le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre, avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres ; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité et la magnificence du lion.

Cette description, si elle montre bien la distinction et l'opposition entre les valeurs qu'incarne l'aigle aux yeux du naturaliste et celles qu'incarne le vautour, peut aussi sembler en contradiction avec un précédent reproche fait aux vautours par Buffon. En effet, ce dernier critique les vautours – et les rapaces en général – pour leur manque de sociabilité, leur incapacité à vivre avec leurs congénères, à se soucier d'eux. Pourtant, ici, il loue le caractère solitaire de l'aigle et réprouve les vautours qui « se mettent en

<sup>270</sup> DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 1, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, p. 64

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 65

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 18

<sup>273</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 146

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 146-147

nombre ». Il est alors difficile de savoir ce que Buffon, et les naturalistes en général, leur reprochent le plus, à savoir leur caractère grégaire ou leur insociabilité. Dans tous les cas, à l'instar des buses, busards et milans, les vautours sont décrits en opposition parfaite aux aigles, perçus comme des oiseaux indignes et sordides, au contraire des aigles majestueux, une opposition qui a fait l'objet d'études poussées sur le sujet<sup>275</sup>. Ce contraste est également employé par Figuier, dans son ouvrage sur *Les oiseaux*<sup>276</sup>, dans lequel il note que « les poètes et les romanciers [...] ont fait de l'aigle un type de noblesse, de force et de vaillance, du vautour, l'incarnation de l'âpreté lâche et immonde ». Cependant, tout comme les mêmes « poètes romanciers », les naturalistes semblent avoir participé en nombre à l'image dégradée des vautours.

Parmi les critiques émises à l'encontre de ces derniers, nous pouvons également remarquer une énième opposition entre les aigles et les vautours qui, cette fois, n'est pas sans rappeler celle que nous avons étudiée *infra* entre les grenouilles et les crapauds. En effet, nous avons vu que les grenouilles étaient perçues comme des êtres gracieux, sautillant élégamment, tandis que le crapaud étaient plutôt vu comme un animal fangeux, bas physiquement comme moralement, rampant dans la boue. Cette hiérarchie entre grenouille et crapaud, tant physique que mentale dans ce cas présent, est assez proche de celle entre aigle et vautours.

Ces derniers sont en effet présentés comme des animaux pesants, maladroits, bien loin de la noblesse physique fière et haute de l'aigle, lequel volerait haut et avec majesté. C'est en tout cas le portrait que dresse Pierre Belon du Mans qui, dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel*<sup>277</sup>, dans laquelle il présente le vautour comme un oiseau assez gauche : « Les vautours, pour être de corpulence grosse, lourde et pesante, ne peuvent voler de terre, qu'ils n'aient précédemment pris avantage en courant ». L'association mentale entre la bassesse physique et le vautour est également visible lorsqu'il écrit, à propos du sacre égyptien<sup>278</sup>, qu'il « se repaît de [la] même viande que les vautours », et qu'il est un « oiseau sordide et non gentil, le séant toujours à terre ». Cette association, peu flatteuse, est reprise par différents naturalistes après Belon. Par exemple, Buffon, toujours dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>279</sup>, écrit que les vautours « ont le vol pesant, et même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein essor ». Il précise aussi<sup>280</sup>, à propos du vautour percnoptère (*Neophron percnopterus*), qu'Aristote « avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités : se laissant chasser et battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé et cherchant les cadavres ». Le terme « pesant au vol » revient ainsi, la figure basse et inerte du vautour s'opposant là encore au vol haut et majestueux de l'aigle.

Cependant, toutes ces descriptions négatives du vautour ne sont que peu de choses, comparées au reproche principal émis à son encontre. Il s'agit évidemment de son régime alimentaire basé sur la nécrophagie, une pratique alimentaire clairement jugée par

<sup>275</sup> Voir notamment LAMBLARD, Jean-Marie, *Le vautour. Mythes et réalités*, Paris, éd. IMAGO, 2001, 150 p., p. 42

<sup>276</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 423

<sup>277</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 86

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 110

<sup>279</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 148

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 150

les naturalistes, et par les hommes en général, comme particulièrement ignoble. Le caractère guerrier de la chasse d'animaux vivants que ceux-ci prêtent à l'aigle n'est pas présent dans le cas du vautour qui, à leurs yeux, se contente de mets peu raffinés, en putréfaction, et faciles à se procurer, ne demandant aucun esprit combattif lié aux valeurs guerrières associées à la noblesse. Il n'est donc pas étonnant que le régime alimentaire du vautour soit perçu comme la preuve d'une faiblesse, d'une lâcheté, d'une volonté de se nourrir facilement sans avoir à combattre, en plus du dégoût associé à la nécrophagie. Cette critique de la part de naturalistes peut nous rappeler les reproches émis à l'encontre du corbeau, que nous avons précédemment étudié, à propos duquel Belon, dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel*<sup>281</sup>, disait qu'il vivait « de toute infection », mais que les hommes savaient aussi reconnaître son utilité en tant que nécrophage. Mais alors, si le corbeau (bien que globalement mal perçu) peut être remercié et protégé pour sa consommation de cadavres, pourquoi il n'en est pas de même pour les vautours ? Car en effet, son régime alimentaire est vivement critiqué par de nombreux naturalistes, Buffon en tête, qui, dans le premier tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>282</sup>, reproche en effet la lâcheté des vautours à se contenter de chair morte et donc aisée à obtenir :

L'on a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, [...] ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie : les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité, ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts.

Là encore, le terme de « basse » revient, cette fois-ci non pas pour parler de la prétendue maladresse des vautours qui auraient du mal à s'envoler, mais pour qualifier leur alimentation. Cette dernière provoque chez les naturalistes un dégoût qu'ils ne cherchent pas spécialement à cacher, bien au contraire. Ainsi, dans le premier tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>283</sup>, Georges Cuvier écrit que les vautours sont « des oiseaux lâches, qui se nourrissent de charognes plus souvent que de proie vivante ; quand ils ont mangé [...] il coule de leurs narines une humeur fétide, et ils sont presque réduits à une sorte de stupidité ». Au sujet des vautours percnoptères, il précise même, avec un jugement moral très marqué<sup>284</sup>, que « ce sont des oiseaux de taille médiocre, et qui n'approchent point, pour la force, des vautours proprement dits ; aussi sont-ils encore plus acharnés sur les charognes et sur toutes les espèces d'immondices, qui les attirent de très loin ; ils ne dédaignent pas même les excréments ». Enfin, notons que Figuier, dans son ouvrage sur *Les oiseaux*<sup>285</sup>, reproche la célèbre description négative que Buffon a fait du vautour, qu'il a ainsi marqué « d'un stigmate d'infamie, qui restera longtemps attaché à son nom ». Pourtant, bien qu'il semble déplorer cet état de fait, il n'en dépeint pas moins une description négative des vulturidés<sup>286</sup> :

Ils sont enfin caractérisés par leur goût tout particulier pour la chair putréfiée, dont ils font presque exclusivement leur nourriture, car ils n'attaquent que fort rarement des proies vivantes. Lorsqu'ils sont repus, [...] une humeur fétide coule de leurs

<sup>281</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 279

<sup>282</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 146

<sup>283</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 1, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux, chez Déterville, Paris, 1817, p. 305

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 307

<sup>285</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 513

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 499

narines, et ils restent plongés dans un engourdissement stupide, jusqu'à l'achèvement de la digestion. [...] Les vulturidés exhalent une odeur infecte, due à leur genre spécial de nourriture ; aussi leur chair ne saurait-elle jamais être utilisée comme aliment.

En définitive, il semble bien que les naturalistes aient participé à la mise en place dans l'imaginaire collectif d'une hiérarchie entre les animaux, selon les critères anthropocentrés. Dans le cas des oiseaux de proie, cela passe par une discrimination à leurs dépens, face à des oiseaux et à des animaux jugés plus pacifiques, moins sanguinaires qu'eux. Mais même au sein de la grande famille des rapaces, certaines espèces sont jugées plus nobles, comme par l'exemple l'aigle, et d'autres plus lâches, plus stupides, comme les buse, les milans ou les vautours. Ces derniers sont perçus de manière triplement péjorative, puisqu'ils sont décrits comme pesants, maladroits, gauches, attachés au sol, dans une sorte de hiérarchie de bassesse physique face aux aigles qui volent élégamment en hauteur. De plus, leur régime alimentaire basé sur la nécrophagie est jugé lâche car loin de l'adresse guerrière associée à la noblesse, ainsi qu'immonde.

#### **4) Certains animaux sont jugés « dénaturés », montrant que les naturalistes posent sur eux un regard qui ne prend pas en compte leur essence familiale non humaine**

##### ***Étude de cas des arachnides et du coucou avec leurs petits***

À l'instar des naturalistes que nous venons d'étudier qui reprochent aux rapaces de ne pas être des animaux sociables et de jeter trop tôt leurs petits hors du nid, d'autres espèces animales ont été davantage encore présentées comme des exemples de parents indignes. L'anthropomorphisme avec lequel certains naturalistes traitent leurs sujets d'étude les amène à juger le rapport à la famille chez les animaux selon les critères humains et le rapport qu'a l'homme avec sa propre famille. En posant sur les animaux ce regard qui ne leur correspond pas, ils créent également une autre sorte de hiérarchie, avec pour critère discriminant l'instinct familial tel qu'il devrait être à leurs yeux. Parmi ces différentes espèces décrites comme des modèles de mauvais parents, se trouvent les arachnides. Les araignées et les scorpions sont perçus pour être de cruels géniteurs, surtout les mères qui ont la terrible réputation de tuer leurs enfants, ainsi que des femelles très dangereuses pour les mâles, sortes de Médée dont Jason aurait dû se méfier..

En effet, tout comme d'autres arthropodes (comme la mante religieuse), certaines espèces d'araignées attaquent et se nourrissent du mâle après l'accouplement. Ce comportement est clairement jugé de manière péjorative par la plupart des naturalistes. Par exemple, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*<sup>287</sup>, Buc'hoz écrit que les araignées ont « une férocité naturelle pour s'accoupler ». Georges Cuvier, dans le troisième

<sup>287</sup> BUCHHOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 106

tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>288</sup>, donne davantage de détails lorsqu'il écrit, toujours au sujet des araignées, que « plusieurs de ces animaux sont si cruels, qu'ils ne font même pas grâce à leur propre espèce, et que les mâles, craignant d'être dévorés par leurs femelles, ne s'en approchent, au temps des amours, qu'avec une grande circonspection, ou après beaucoup de tâtonnements ». Si Cuvier juge ce manège « cruel », Figuier aussi emploie ce terme pour qualifier ce comportement, lorsqu'il écrit, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*<sup>289</sup> :

Les araignées sont éminemment carnassières. Tout insecte à leur portée est saisi et dévoré ; la guerre et la rapine font toute leur existence. Dans leur cruauté, elles vont jusqu'à se manger entre elles.

En plus d'être perçues comme injustement cruelles à l'encontre de leurs mâles et de leurs congénères de manière générale, les femelles arachnides sont également dépeintes comme l'exemple même de la mère indigne. Tout comme le cannibalisme sexuel précédemment décrit, le cannibalisme filial ou puerpérail, c'est-à-dire lorsque le parent – généralement la mère – se nourrit de son enfant, existe bel et bien. Cependant, ce comportement, généralement de survie qui consiste à sacrifier une partie d'une portée pour mieux s'occuper des autres enfants, est décrit de manière très négative par les naturalistes que nous étudions. Si ce comportement est naturel pour les arachnides et bien d'autres animaux, ce n'est manifestement pas le cas du point de vue humain de ces auteurs, qui décrivent avec force détails la répulsion que leur inspire cet acte qu'ils jugent empreint de cruauté et d'un manque d'instinct maternel. C'est le cas de Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*<sup>290</sup>, dans lequel il écrit :

Les scorpions sont aussi cruels à l'égard de leurs petits que les araignées. Une mère, que M. De Maupertuis<sup>291</sup> avait renfermée dans une bouteille, les dévorait à mesure qu'ils naissaient. Pline parle de cette férocité des mères à l'égard de leurs petits [...] Ils n'observent pas plus les lois de la société que les sentiments de la nature pour leurs petits. M. De Maupertuis dit en avoir mis environ cent ensemble, qui se mangèrent presque tous ; c'était un massacre continual, sans aucun égard ni pour l'âge ni pour le sexe.

Comme nous venons de le faire remarquer, lorsqu'une mère pratique du cannibalisme puerpérail, c'est en général qu'elle est réduite à cette extrémité pour permettre de vivre à la majorité de ses enfants, aussi il y a peu de chances pour que cette expérience selon laquelle la mère tue tous ses petits soit scientifiquement vérifiable. Pourtant, cette même expérience a été scientifiquement validée par de nombreux naturalistes, et leur sert à prouver la bestialité cruelle qu'ils associent aux arachnides, apparemment sans avoir cherché à reproduire cette étrange expérience, ce qui est loin d'être en accord avec les protocoles et méthodes scientifiques. La réutilisation régulière de cette expérience pour traiter du comportement jugé anormal de la mère arachnide semble montrer que ce préjugé sur le sujet aurait peut-être pu être moins pris au sérieux par les naturalistes si cette

---

<sup>288</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 3, contenant les crustacés, les arachnides et les insectes, chez Déterville, Paris, 1817, p. 77

<sup>289</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 147

<sup>290</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, op. cit., p. 230-231

<sup>291</sup> Voir les expériences de MAUPERTUIS, Pierre Louis Moreau de, sur les scorpions

expérience n'avait pas été mise en avant par Maupertuis. Dans tous les cas, cela met en évidence le fait que le monde des naturalistes est un milieu assez fermé sur lui-même, qui évolue presque en interdépendance, au sein duquel un seul ouvrage d'un naturaliste peut avoir de grandes conséquences, tant il est repris par ses pairs, qu'ils soient ses contemporains ou ses postérieurs. Ainsi, à l'instar de Buc'hoz, Figuier, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*<sup>292</sup>, reprend également cette expérience de Maupertuis pour illustrer la cruauté qu'il prête au scorpion :

Mais la méchanceté de cet animal se montre surtout par sa cruauté envers ses petits. Maupertuis ayant enfermé dans un verre à boire une femelle de scorpion qui était pleine, la vit dévorer ses petits à mesure qu'ils venaient au jour ; un seul échappa au massacre, en se plaçant sur le dos de sa mère. Ajoutons, comme dénouement à ce drame zoologique, que le nouveau-né vengea ses frères en donnant la mort à la mère dénaturée.

Ce dernier terme est particulièrement intéressant. L'emploi du mot « dénaturé » montre combien, aux yeux de Figuier et d'un bon nombre de naturalistes, le comportement cannibale des arachnides, et particulièrement leur cannibalisme puerpérail, est perçu comme quelque chose de contre-nature, de contraire à toutes les lois de l'instinct familial qu'ils estiment être la norme. Pourtant, en portant ce regard anthropocentré, ne serait-ce pas plutôt le regard de ces naturalistes sur ces animaux qui serait dénaturé, dans le sens où il s'éloignerait de la nature de ces arachnides, de ce qui est naturel à ces dernières ? Quoi qu'il en soit, le terme « dénaturé » est employé à plusieurs reprises par les naturalistes pour qualifier le comportement d'animaux dont ils jugent le rapport à la parentalité scandaleux.

Ainsi, à l'image des arachnides, le parasitisme de couvée du coucou (*Cuculus canorus*). En effet, l'habitude de la mère coucou à déposer subrepticement son œuf dans le nid d'une autre espèce d'oiseau, celle du bébé coucou à causer la mort de ses frères de couvée pour profiter sans concurrence des soins de sa mère nourricière, et celle de cette dernière à nourrir l'assassin de ses petits naturels, toutes ces habitudes sont décrites de manière assez péjorative par les naturalistes, car trop éloignées des mœurs humaines, ces derniers les jugeant là aussi « dénaturées ». Ce terme est donc repris par plusieurs naturalistes. Pourtant, il nous faut également noter que certains auteurs ont aussi, sinon défendu, du moins nuancé la terrible réputation du coucou. C'est par exemple le cas de Buffon, dans le sixième tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>293</sup> :

Ce qui semble avoir le plus étonné certains naturalistes, c'est la complaisance qu'ils appellent dénaturée de la nourrice du coucou, laquelle oublie si facilement ses propres œufs pour donner tous ses soins à celui d'un oiseau étranger, et même d'un oiseau destructeur de sa propre famille.

Par cette phrase, le comte de Buffon semble bien en désaccord avec l'idée de « certains naturalistes » qui jugent « dénaturée » le comportement de la mère adoptive, ce que, lui, décrit comme de la « complaisance ». Il n'est pas le seul à nuancer les critiques émises à l'encontre du parasitisme de couvée. De manière plus complète, nous pouvons nous pencher sur le cas de Louis Figuier qui défend le choix de la mère biologique du coucou, un choix qu'il estime être intelligent. Dans son ouvrage sur *Les oiseaux*<sup>294</sup>, il

<sup>292</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 160

<sup>293</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome sixième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1779, p. 322

<sup>294</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 304

montre son opposition avec l'avis communément péjoratif sur le coucou, lorsqu'il écrit que l'« on a proposé diverses explications pour justifier cette anomalie, qui semble faire du coucou femelle une vraie marâtre ». Cependant, si Figuier défend le choix intelligent de la mère coucou, il semble moins soutenir le comportement du bébé coucou qui, à peine éclos, cause la mort de ses frères et sœurs de couvée afin de profiter seul des soins de la nourrice. En effet, il écrit à ce sujet<sup>295</sup> :

Le plus souvent, la mère, si péniblement frappée dans ses affections, conserve sa tendresse à ce perfide enfant d'adoption, et pourvoit à tous ses besoins jusqu'à l'époque du départ. Quelques fois pourtant elle ressent une telle colère de la perte de ses petits, qu'elle n'apporte aucune nourriture au monstre, et le laisse périr d'inanition.

La défense de Figuier pour le coucou semble donc quelque peu limitée, ou du moins nuancée. Il apparaît que le comportement fratricide du bébé coucou, exemple avéré de parasitisme de couvée, tellement éloigné du sentiment familial selon les normes humaines, choque profondément les conceptions anthropomorphiques. Cet anthropomorphisme amène ainsi une énième hiérarchie entre les espèces animales, au sein de laquelle les animaux dont les mœurs semblent barbares aux yeux des naturalistes sont plutôt placés vers le bas. Cette hiérarchie liée à des valeurs humaines, à des lois et à des coutumes humaines amène également les naturalistes à prendre parfois le parti de certains animaux plutôt que d'autres. Par exemple, dans le premier tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, Georges Cuvier semble, d'une certaine manière, condamner l'orque face à la baleine, ou du moins plaindre le sort de cette dernière face à l'épaulard, autre nom de l'orque. En effet, il dépeint à ses lecteurs une scène de chasse<sup>296</sup> entre des orques (*Delphinus orca* selon la classification linnéenne, *Orcinus orca* aujourd'hui) et une baleine, une chasse dans laquelle il écrit au sujet de l'orque :

C'est le plus grand des dauphins [...] et l'ennemi le plus cruel de la baleine. Ils l'attaquent en troupe, la harcèlent jusqu'à ce qu'elle ouvre la gueule, et alors lui dévorent la langue.

En qualifiant l'épaulard de tueur si « cruel » et en plaignant la baleine qui est présentée comme victime de redoutables tueuses en bande organisée, Cuvier semble clairement prendre parti en faveur de la baleine, quittant là encore l'objectivité scientifique. Il semble percevoir cette scène selon les lois et les coutumes humaines, comme avec le cannibalisme puerpérail, en critiquant les mœurs des orques, ce que nous pouvons à coup sûr percevoir comme un anthropomorphisme.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 306

<sup>296</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome I, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux*, chez Déterville, Paris, 1817, p. 279

## B) DES DESCRIPTIONS NÉGATIVES D'ANIMAUX QUI NE CORRESPONDENT PAS À LA RÉALITÉ ET QUI NE PEUVENT PAS VENIR D'UNE RÉELLE ÉTUDE SCIENTIFIQUE, CRÉANT UNE ÉTHOLOGIE BIAISÉE

### **1) Comportements décrits et symbolique comportementale qui ne correspondent pas à la réalité, éthologie biaisée**

#### *Étude de cas du héron jugé dépressif*

S'il arrive que les naturalistes s'appuient sur des comportements animaux réels pour les décrire de manière péjorative, en les percevant d'un point de vue anthropocentré, il arrive également que ces mêmes auteurs interprètent des comportements en retranscrivant des erreurs dans leurs ouvrages. Nous ne nous intéressons donc plus ici aux critiques émises à l'encontre de certains animaux dont les mœurs – réelles – seraient mal perçues par les hommes, mais à la perception faussée et péjorative des naturalistes sur des comportements animaux supposés. En d'autres termes, nous allons examiner quelles erreurs ont pu commettre les naturalistes en voulant analyser le comportement des animaux, et quelles sont les causes de ces erreurs d'observation et d'interprétation, ce qui peut expliquer ces dernières. On parle alors d'erreurs d'éthologie, l'éthologie étant l'étude scientifique du comportement des animaux dans leur milieu naturel. Si cette discipline n'a officiellement adopté ce nom qu'avec Isidore Geoffroy Saint-Hilaire au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux éthologues avant la lettre, aussi appelés usuellement éthologistes, étudiaient évidemment déjà avant cela le comportement animal, décrivant leurs observations dans des ouvrages, comme Réaumur.

Parmi les différents animaux dont le comportement a fait pendant longtemps l'objet d'une éthologie biaisée, nous pouvons tout d'abord nous pencher sur le cas très particulier du héron, et plus particulièrement du héron cendré (*Ardea cinerea*), très commun au voisinage des cours d'eau et étangs en France. Avant d'étudier en quoi son traitement par les naturalistes diffère de celui des autres animaux, nous pouvons en premier lieu observer que, à l'instar de nombreuses espèces sur lesquelles nous nous sommes préalablement penchées, tels les vautours ou encore les baudroies, le héron est décrit de manière peu glorieuse. Il est présenté comme un oiseau qui n'est pas spécialement beau, dont le cri n'est pas agréable à entendre et, tout comme les buses, symboliserait la stupidité. En effet, selon Pierre Belon du Mans dans son *Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel*<sup>297</sup>, le héron cendré « est de laide couleur ». De plus, selon le comte de Buffon, dans le septième tome de son *Histoire naturelle des oiseaux*<sup>298</sup>, le héron serait un oiseau stupide, puisqu'il écrit au sujet du butor étoilé (*Botaurus stellaris*) que, « malgré l'espèce d'insulte associée de son nom, le butor est moins stupide que le héron ». À ces défauts, tant sur le plan physique que mental, Buffon<sup>299</sup> ajoute la voix désagréable à l'oreille humaine :

<sup>297</sup> BELON DU MANS, Pierre, L'*histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits tirés du naturel*, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, p. 191

<sup>298</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'*Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome septième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1780, p. 412

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 346

Leur voix est un son unique, sec et aigre, [...] un peu plaintif ; ce cri se répète de moment à moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très désagréable lorsque l'oiseau ressent de la douleur. Le héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie, le mal de la crainte et de la défiance ; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout.

S'il ne s'agit pas de notre première description péjorative quant au physique ou au cri d'un animal au sein de notre étude, loin de là, ces dernières lignes nous amènent cependant à envisager un traitement particulier du cas du héron. Celui-ci est en effet décrit comme un être malheureux, méfiant, sur le qui-vive. Il s'agit en l'occurrence d'un rare cas d'anthropomorphisme de la part des naturalistes où, s'il est encore une fois négatif, ne provient pas d'une sorte de danger ou nuisance que l'animal représenterait pour les hommes, mais qui prête à ce dernier une personnalité presque dépressive. La stature du héron immobile pendant des heures guettant le poisson dans l'eau avant de fondre sur lui pour s'en saisir semble avoir inspiré aux observateurs le sentiment que ce grand échassier – « emmanché d'un long cou » dirait La Fontaine<sup>300</sup> – ressentirait une certaine mélancolie, lui prêtant des émotions humaines. Cette interprétation très anthropomorphique de la posture de pêcheur et du comportement général du héron a créé une association entre cette espèce et la mélancolie, dans l'esprit des naturalistes. Ce rapprochement est bien visible dans les écrits des auteurs sur ce sujet, notamment toujours dans *L'histoire naturelle des oiseaux* de Buffon<sup>301</sup>, lequel décrit de manière frappante le héron comme un oiseau malheureux :

[La nature] paraît avoir négligé certains animaux qui, par imperfections d'organes, sont condamnés à endurer la souffrance et destinés à éprouver la pénurie ; enfants disgraciés, nés dans le dénuement pour vivre dans la privation, leurs jours pénibles se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant ; souffrir et patienter sont souvent leurs seules ressources, et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune des grâces dont la nature anime tous les êtres heureux. Le héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence, n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie...

Cette description plutôt psychologique, qui semble davantage présenter un être humain mélancolique, en détresse qu'un héron, montre qu'elle s'appuie sur la position de guetteur de cet oiseau, lequel ne pourrait se nourrir qu'en se mettant en « embuscade », et dont « souffrir et patienter sont souvent [ses] seules ressources ». Cette patience en attendant l'arrivée d'un poisson à capturer est perçue comme un moyen de se nourrir négatif chez Buffon, une extrémité à laquelle le héron est malheureusement contraint. La posture immobile du héron à l'affût, qui peut durer fort longtemps, lui a d'ailleurs sûrement inspiré l'idée selon laquelle le héron ne possède « aucune des grâces dont la nature anime tous les êtres heureux ». Aux yeux du comte, les animaux sont supposés se mouvoir régulièrement, être actifs physiquement, une image qui ne correspond pas selon lui au héron, qui effectivement peut rester très longtemps immobile en attendant sa proie. Ce manque d'activité physique, s'il est observé à juste titre par les éthologues avant la lettre et naturalistes de l'époque, est cependant mal interprété. Il est déchiffré comme la preuve d'un manque de joie de vivre, une mélancolie permanente. C'est ainsi que Buffon ajoute<sup>302</sup> au sujet du héron que « L'insensibilité, l'abandon de soi-même et quelques autres qualités tout aussi négatives le caractérisent mieux que ses facultés positives : triste

<sup>300</sup> LA FONTAINE, Jean de, *Fables choisies et mises en vers*, livre VII, 4, « Le héron », Paris, 1678

<sup>301</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 343-344

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 345

et solitaire hors du temps des nichées, il ne paraît connaître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine ».

Si de nombreux autres oiseaux sont critiqués par les naturalistes pour leurs mœurs solitaires, leur manque de sociabilité, comme nous avons pu préalablement le voir avec certains rapaces, l'idée selon laquelle un animal ressent une réelle tristesse diffère du traitement des autres espèces. Le cas du crapaud pourrait représenter une rare exception, notamment avec la description que nous avons analysée que Figuier en a fait dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*<sup>303</sup> lorsqu'il écrit « combien de fois n'a-t-on pas été désagréablement surpris lorsque, soulevant gros caillou, on a découvert un crapaud, accroupi contre terre, affreux à voir, et, comme honteux de lui-même, se dérobant avec tristesse aux regards étrangers ! ». Néanmoins, à part dans de rares cas comme celui-là, la majorité des descriptions négatives que nous avons étudiées pour le moment ne concernaient pas ce genre de biais anthropomorphiste. De manière générale, il nous est apparu que, si un naturaliste prêtait des sentiments humains à des animaux, il s'agissait plutôt de la cruauté, de la colère, et non pas de la tristesse et de la mélancolie. Cela fait du traitement du héron un cas à part. Au sujet de ce dernier, Buffon lui prête même des tendances suicidaires en captivité<sup>304</sup> :

[Ses] froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. [...] Sa mélancolie naturelle, augmentée par la captivité, l'emporte sur son instinct de conservation, sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés : l'apathique héron semble se consumer sans languir ; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret.

Notons que cette dernière remarque doit être séparée de l'éthologie, en ceci que cette discipline étudie le comportement des animaux dans leurs milieux naturels, et non pas en captivité. Cependant, cela n'a pas empêché les observateurs et naturalistes d'interpréter le comportement du héron en captivité comme une volonté consciente de se laisser mourir. Cet anthropomorphisme provient, aux dires de Buffon, d'une observation menée par M. Hébert. Cette expérience, reprise par d'autres naturalistes pour justifier du caractère dépressif, voire suicidaire, prêté au héron, peut être une preuve de plus montrant qu'une simple observation ou expérience peut avoir une forte influence sur tous les écrits naturalistes, contemporains ainsi que postérieurs, à l'image de l'expérience de Maupertuis avec les scorpions. Il n'est donc pas étonnant que d'autres auteurs férus de naturalisme présentent le héron comme cet oiseau triste, solitaire, mélancolique, avec de nombreux qualificatifs qui conviendraient sûrement davantage à un être humain qu'à un héron.

Ainsi, selon Georges Cuvier, dans le premier tome de son Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée<sup>305</sup>, les hérons « sont des oiseaux tristes [...] qui détruisent beaucoup de poissons ». Si, dans cette courte description, la question de la concurrence avec les pêcheurs est également sous-entendue, Cuvier n'échappe pas à la règle des naturalistes qui veut que cet échassier soit associé à la mélancolie. De même, Côme Damien Degland et Jean-Joseph Zéphirin Gerbe, dans le second tome de leur Ornithologie européenne ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe qui

<sup>303</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 392

<sup>304</sup> BUFFON, Georges-Louis Leclerc, op. cit., p. 345

<sup>305</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 1, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux, chez Déterville, Paris, 1817, p. 475

date de 1867<sup>306</sup>, présentent également le héron comme un animal mélancolique et toujours sur le qui-vive, comme frappé par un malheur permanent. En effet, ils écrivent que le héron cendré « est un oiseau triste, solitaire, méfiant, très craintif, qu'on ne peut approcher que par ruse ». Tous ces exemples montrent bien comment les naturalistes ont associé, dans leurs représentations mentales et donc dans leurs ouvrages, le héron à la tristesse et à la solitude. Il semble qu'un biais anthropomorphique les ai fait projeter leurs sentiments humains sur le comportement des animaux qu'ils observent, illustrant bien comment une description éthologique peut être faussée et pourtant largement reprise.

## **2) Cercle amplificateur entre les préjugés populaires et les préjugés scientifiques qui s'alimentent les uns les autres, reprenant des observations de collègues naturalistes sans vérifier leurs dires**

### ***Étude de cas des requins, dont le requin marteau***

Les erreurs des naturalistes dans leurs descriptions d'espèces animales ne sont pas rares à l'époque. Comme le montre le précédent cas du héron, il peut y avoir une grande différence entre les présentations proposées dans les ouvrages d'histoire naturelle et la réalité du terrain. De nombreux animaux sont décrits en suivant des codes, des poncifs courants à ce cercle scientifique assez fermé des naturalistes, qui reprennent les observations de leurs collègues sans toujours vérifier leurs dires. Il suffit parfois qu'un seul grand ponte du naturalisme associe dans ses écrits un animal à un préjugé, si cet auteur et sa description sont reprises, l'animal en question peut vite être généralement assujetti à ce préjugé. De plus, les préjugés qu'ont les naturalistes concernant des animaux sont également en lien avec les préjugés populaires. En effet, si les auteurs férus d'histoire naturelles remettent souvent en question certains préjugés populaires, comme nous avons pu le constater au début de notre étude, de nombreux autres préjugés portés par la population française alimentent les préjugés des naturalistes ou sont eux-mêmes alimentés par les préjugés à vocation scientifique de ces derniers. Cela peut créer tout un cercle amplificateur, un emballlement, une auto-amplification du phénomène.

Par exemple, le forficule (*Forficula auricularia*), encore aujourd'hui souvent surnommé « perce-oreille » fait encore l'objet de croyances de la part d'une partie non-négligeable de la population française croit encore qu'il pince les oreilles des êtres humains, comme son surnom le laisse croire. Cette croyance n'est pas récente, déjà Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*<sup>307</sup>, écrit à propos du perce-oreille qu'il « se glisse avec vitesse dans les oreilles, d'où lui est venu son nom », et qu'il « mord et pince les endroits où il s'attache et cause une douleur assez vive ». Pourtant, cette affirmation est scientifiquement erronée, le forficule ne pince pas, ne pique pas et ne mord pas. Cela n'empêche néanmoins pas la population française et les naturalistes de l'époque de le croire. Ce rapide exemple laisse supposer qu'il y a un lien de causalité circulaire entre les préjugés populaires et les préjugés scientifiques des naturalistes, une boucle de rétroaction

<sup>306</sup> DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 2, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, p. 288

<sup>307</sup> BUC'HOZ, Pierre-Joseph, *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner*, chez La Porte, Paris, 1781, p. 281

positive, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Les naturalistes ont possiblement retranscrits dans leurs ouvrages les préjugés populaires qui leur ont été transmis et, ce faisant, ont pu conforter ces mêmes préjugés populaires en leur offrant un fondement scientifique, une bonne raison d'accorder foi à ces croyances.

Ces croyances peuvent être fausses, comme c'est le cas pour le perce-oreille, ou tout simplement clairement exagérées, empirant la réputation d'animaux déjà peu appréciés. Pour le moment, nous pouvons déjà commencer par nous pencher sur le cas des descriptions effrayantes d'animaux mangeurs d'hommes, où les récits, très largement exagérés, des naturalistes nous poussent à chercher pourquoi ces derniers ne s'en sont pas tenus à la réalité *stricto sensu*, déjà assez horrible dans certains cas. Nous pouvons supposer que cette exagération dans les descriptions des animaux dangereux pour l'homme par les naturalistes peut avoir été favorisée et alimentée par la peur populaire, amplifiant le caractère dangereux de ces animaux. Par exemple, dans le cas des animaux marins mangeurs d'hommes, les récits des marins épouvantés ont été rapportés à la connaissance de naturalistes, récits sûrement empreints d'exagération à cause de la frayeur causée<sup>308</sup>. Ces mêmes récits finissent par imprégner les descriptions de ces naturalistes par la suite. Cependant, dans leur volonté de se montrer objectifs et impartiaux dans leur recherche scientifique, les naturalistes sont supposés parvenir, plus ou moins, à démêler le vrai du faux dans les récits qui leur sont transmis. De plus, les naturalistes cherchent de plus en plus à procéder à leurs propres expériences, à observer les animaux par eux-mêmes, ne se contentant pas de simplement répéter les faits qui leur ont été rapportés par la population.

Pourtant, ces efforts pour rendre des descriptions scientifiquement correctes n'empêchent pas de retranscrire des récits largement exagérés au sujet d'animaux représentant un danger pour l'homme. Certaines descriptions de ces espèces animales amplifient la menace que ces dernières représentent pour l'espèce humaine, et s'appuient parfois sur des observations qui nous semblent aujourd'hui assez chimériques, et peu en adéquation avec nos connaissances scientifiques bien plus poussées sur le sujet. Tout cela nous amène à penser que, la peur naturelle ressentie par les naturalistes, à l'instar de tout être humain, face à des récits de monstres mangeurs d'hommes, a eu tendance à accorder davantage de crédit qu'ils n'auraient dû aux récits qui leur ont été transmis, sans juger bon de faire de réelles investigations scientifiques sérieuses, échappant d'une certaine manière à leur ambition de vérité scientifique.

Pour illustrer ce biais psychologique poussant les naturalistes à retranscrire des scènes et observations qui sont peu crédibles sur le plan scientifique, nous pouvons nous pencher sur le cas des animaux mangeurs d'hommes marins, à savoir les requins et, pour comparer avec le traitement d'un animal étranger vu par des naturalistes français, le crocodile. Concernant le requin de manière générale, les descriptions de celui-ci mettent toujours en avant son caractère dangereux pour l'homme. Comme nous avons pu précédemment le voir avec de nombreuses autres espèces animales, les animaux qui représentent un danger pour l'homme sont souvent décrits de manière péjorative, tant physiquement que moralement. Le requin ne fait pas exception, et son physique est à la fois dépeint comme effrayant et peu agréable à regarder. Ainsi, dans le tome second de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des*

---

<sup>308</sup> Voir, entre autres, LANGELLIER, Bernard, « Spectacle terrifiant de monstres marins prédateurs de goélettes », dans GIORDAN, A., MARTINAND, J.-L. et RAICHVARG, D., *Science et Technique en spectacle*, XV<sup>e</sup> JIES Chamonix, 1993

*animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>309</sup>, Georges Cuvier écrit que le requin « se reconnaît à ses dents en triangle à peu près isocèle, à côtés rectilignes et dentelées, arme terrible, qui en fait l'effroi des navigateurs ». De même, Rondelet, dans son *Histoire entière des poissons*<sup>310</sup>, précise que les requins sont « laids à voir, et rudes, car ils sont tous couverts de peau âpre ». Mais, de surcroît, la caractéristique la plus importante du requin qui semble devoir être transmise aux yeux des naturalistes est sa dangerosité, la menace permanente qui rôde, toujours à l'affût pour se repaître de chair d'homme. Rondelet continue ainsi sa description des requins<sup>311</sup>, en écrivant au sujet du requin milandre (*Galeorhinus galeus*) les lignes suivantes :

[...] Le grand combat que ce poisson a de coutume d'avoir avec les hommes. Lequel encore aujourd'hui les pêcheurs, et ceux qui demeurent près du rivage de mer, craignent. Car ce poisson désire tant atteindre et mordre les hommes par les cuisses, jarrets, talons, et par toute autre chair nue, que quelquefois il en saute en terre, voyant les hommes près de l'eau ayant les jambes nues.

S'il n'est pas rare que l'on retrouve des requins échoués sur la plage, tout comme il arrive que certains requins s'approchent près des côtes, l'idée que des requins aient régulièrement été observés en train de sauter hors de l'eau vers la terre reste assez peu crédible, au vu de nos connaissances actuelles sur ce genre de poissons cartilagineux (Chondrichtyens). Le requin est décrit comme une menace presque invisible, qui ne laisse personne en sécurité, pas même sur terre, sur laquelle les hommes seraient tout de même susceptibles d'être attaqués, de se faire « atteindre et mordre » les jambes. Nous pouvons sentir dans cette description le sentiment de frayeur des marins, pêcheurs et habitants des littoraux qui craignent en permanence une attaque, frayeur accentuée par des récits exagérés et retranscrits dans ce genre d'ouvrages naturalistes, lesquels donnent encore plus de crédibilité à cette menace. Parmi les observations qui ne sauraient être crédibles scientifiquement mais dont des naturalistes ont participé à la propagation et à la crédibilité, nous pouvons citer cette description du lamie par Rondelet. Ce requin, probablement une maraîche (*Lamna nasus*), est décrite de la façon suivante<sup>312</sup> :

Ce poisson mange les autres, il est très goulu, il dévore les hommes entiers, comme on a connu par expérience : car à Nice et à Marseille, on a [d'] autres fois pris des lamies, dans l'estomac desquelles on a trouvé [un] homme armé entier. De cette grande voracité des lamies, je crois qu'on a appelé lamies certaines sorcières, lesquelles, pour avoir fort grande envie de manger de la chair humaine par tous moyens de plaisirs de paillardise, attiraient à soi de beaux jeunes hommes, pour après les manger.

Nous pouvons raisonnablement nous montrer dubitatifs quant à la possibilité qu'on ait pu trouver « un homme armé entier » dans l'estomac d'un requin, à l'image d'Athéna casquée sortie du crâne de Zeus dans la mythologie grecque. Si Rondelet semble séparer sa description de la glotonnerie qu'il attribue à ce requin à la croyance populaire qui y est liée en ce qui concerne les sorcières, il semble bien affirmer la possibilité du

<sup>309</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides, chez Déterville, Paris, 1817, p. 126

<sup>310</sup> RONDELET, Guillaume, *L'histoire entière des poissons, maintenant traduite en français*, première partie, chez Macé Bonhomme, Lyon, 1558, trad. Laurent Joubert, p. 292

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 296

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 306

requin à « dévorer les hommes entiers ». En précisant « comme on a connu par expérience », il apporte une grande crédibilité à sa présentation. Pourtant, une réelle expérience scientifique de ce genre a peu de chance, pour ne pas dire aucune, d'avoir eu lieu. Il serait étonnant qu'un corps humain entier, armé ou non, ait été retrouvé dans l'estomac d'un requin quelle que soit la taille de ce dernier. Cela n'empêche pourtant pas Rondelet de l'affirmer, rendant son témoignage plus crédible qu'il ne l'est réellement, et renforçant *de facto* la menace que peuvent ressentir les lecteurs et les hommes en général à l'idée de la proximité du redouté requin.

Ce genre d'observations peu crédibles nous amène à une autre piste d'explication en ce qui concerne la tendance de certains auteurs à affirmer des expériences qui n'ont pu raisonnablement avoir lieu. D'autres facteurs psychologiques peuvent en effet participer à expliquer la dichotomie entre la recherche à caractère scientifique des naturalistes et la réalité de leurs descriptions guère objectives. Parmi eux, nous pouvons indiquer une possible volonté de la part des naturalistes à faire du bruit dans Landerneau en présentant des animaux sensationnels, impressionnantes, tout en se défaussant d'éventuelles accusations de tromperie, de par leur réputation de scientifiques cherchant à décrire la réalité. Il convient de dire que nous ne remettons pas ici en question la bonne volonté et la bonne foi des auteurs d'histoire naturelle, qui ne se sont certainement pas ingénier à exagérer volontairement leurs descriptions dans le but d'impressionner. Cependant, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle les naturalistes ont pu inconsciemment préférer écrire une description davantage impressionnante, susceptible de marquer les esprits, et moins réaliste, les poussant plus ou moins involontairement à s'éloigner de leur idéal de description réaliste. Rondelet a pu ainsi être influencé par cette volonté de marquer les esprits. De plus, notons que les naturalistes évoluent dans une discipline, certes pleine de prestige, mais assez fermée sur elle-même. La plupart des férus d'histoire naturelle se connaissent, lisent les ouvrages les uns des autres, les contemporains échangent entre eux des informations, des anecdotes, des découvertes, etc. Ce système assez clos sur lui-même est assez visible dans les ouvrages des naturalistes, car il n'est pas rare que l'auteur fasse référence à un collègue ou à un auteur antérieur, reprenant ses observations, ses expériences. Ce faisant, de par la certaine confiance qui semble régner entre ces passionnés d'histoire naturelle, il semble logique de supposer qu'un naturaliste est moins susceptible de remettre en question les informations transmises par un autre naturaliste que par une autre personne. Or, si un prédécesseur ou un contemporain transmet une observation ou une expérience biaisée et que d'autres naturalistes ne jugent pas nécessaire de vérifier par eux-mêmes cette dernière, il n'est pas étonnant que des informations erronées ou exagérées se retrouvent de manière similaire dans divers ouvrages d'histoire naturelle. En outre, si un naturaliste précise que ses dires proviennent des informations transmises par une tierce personne et que, ultérieurement, ces mêmes informations se révèlent fausses, il est plus facile pour l'auteur de se défausser sur cette tierce personne. Cela a pu être le cas avec l'expérience de Maupertuis sur les scorpions, beaucoup reprise par d'autres auteurs sans vérification ou nouvelle expérimentation. C'est en tout cas une interprétation possible du soin que mettent les naturalistes à citer les prédécesseurs et collègues, un possible biais psychologique plus ou moins inconscient.

En ce qui concerne Rondelet et sa description de requin, les lecteurs de Rondelet sont sûrement, au XVI<sup>e</sup> siècle, des personnes assez instruites, nous pouvons supposer que ces derniers ont alors rejoint la peur que la populaire ressentait ces poissons, renforçant d'autant plus la peur générale à l'égard de ce dernier, sur la base d'expériences qui n'ont pourtant pas pu avoir lieu. Mais pourquoi Rondelet, qui cherche déjà à l'époque à rendre une description détaillée vérifique de ce qui existe, n'a-t-il pas vérifié davantage ses sources ? Bien que moins courant que certaines espèces animales, le requin n'étant pas

rare à cette époque, nous pouvons logiquement penser que cet auteur aurait peut-être pu lui-même assister à la dissection d'un requin s'il l'avait souhaité, d'autant plus qu'il est médecin et sait pratiquer ce genre d'opération. Or, il ne rend compte dans son ouvrage d'aucune expérience qu'il aurait lui-même menée, se contentant de compiler les récits qu'il a trouvés sur le sujet. Il semble ainsi qu'il n'est pas dans une démarche de recherche personnelle scientifique, mais plutôt qu'il recueille les informations qu'il peut trouver chez différentes sources. Rondelet prend alors davantage un rôle de compilateur que de scientifique, ce qui explique le manque de sérieux qu'il peut y avoir dans ses sources.

Cependant, il ne faut pas non plus oublier que d'autres naturalistes, généralement plus récents, sont davantage dans une recherche de faits, d'observations vérifiées et d'expériences scientifiques. Pourtant, leurs descriptions ne sont pas toujours exemptes d'affirmations peu crédibles, bien au contraire. Certains animaux sont ainsi traités de manière très semblables par des auteurs à vocation scientifique comme par un compilateur comme Rondelet. Par exemple, le requin-marteau (famille des *Sphyrnidae*) est présenté de manière très semblable par les férus de naturalistes, que ce soit au XVI<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour continuer avec l'ouvrage de Rondelet<sup>313</sup>, celui-ci écrit à propos du requin-marteau, aussi appelé « poisson juif » qu'il a « un col, un long conduit par où dévale la viande dans l'estomac, il est horrible à voir, sa rencontre porte malheur aux navigateurs », mais aussi qu'il « est de chair dure, de mauvais goût, de mauvaise odeur, de mauvaise nourriture ». Le requin-marteau est présenté de manière très semblable et tout aussi péjorative par Pierre Belon du Mans, contemporain de Rondelet, dans son ouvrage *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel* en 1555)<sup>314</sup>. En plus d'une illustration dépeignant le requin-marteau comme poisson inquiétant, menaçant, l'écume aux lèvres, Belon le décrit de la manière suivante :

Les Provençaux appellent ce poisson [...] Cagnole et Juif pour sa cruauté, parce qu'il est plus dommageable que nulle autre bête de la sorte. Et, aussi parce qu'en malfaisant en la mer, il trompe et déçoit les autres poissons et même les pêcheurs, ils l'ont aussi appelé Baratelle. [...] Ce poisson est fort grand, rond, monstrueux : de chair fade, insipide, et malfaisante au corps des personnes.



**Figure 4 :** Gravure sur bois d'un requin-marteau, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 54, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre)

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 304-305

<sup>314</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 53

S'il n'est absolument pas étonnant que deux auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle présentent de manière similaire un animal, en l'occurrence ce requin-marteau décrit comme dommageable pour le danger qu'il représente pour les navigateurs ainsi que pour les pertes qu'il occasionne aux pêcheurs, nous pouvons constater que même des auteurs plus récents soumettent une description au moins aussi peu flatteuse et très semblable de l'animal. C'est par exemple le cas de Figuier qui, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles* paru en 1876<sup>315</sup>, présente le requin marteau comme une grave menace :

Sa hardiesse, sa voracité, et son ardeur pour le sang sont bien au-dessus de sa taille : si le Squale-Marteau n'a pas la force des grands requins, il les surpassé quelquefois par sa fureur. Peu de poissons sont aussi connus des marins, à cause de sa conformation *frappante*, c'est le cas de le dire. Sa voracité l'entraîne souvent autour des navires [...] C'est une visite qui reste dans le souvenir des marins ; on aime à raconter que l'on a pu échapper au danger d'une telle rencontre.

Si la syntaxe et le vocabulaire utilisés diffèrent un peu par rapport à Belon et Rondelet, indiquant par la forme que l'époque est différente, la description de Figuier reste bien, dans le fond, du même acabit que celles des deux précédents auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons même mettre en avant le fait que les descriptions que fait Figuier des requins sont généralement encore plus détaillées et effrayantes que ne le sont celles de ses prédécesseurs. Tout d'abord, notons que lui aussi affirme que le requin n'hésite pas à se jeter sur toute personne se trouvant dans l'eau, ce qui n'est pas sans rappeler les mots de Rondelet, puisqu'il écrit<sup>316</sup> à propos de la grande roussette (*Scyliorhinus stellaris*) que, « se nourrissant de poissons, elle en détruit une grande quantité » qu'« elle se jette même sur les pêcheurs et sur ceux qui se baignent dans la mer ». Ses descriptions des requins en général sont assez terrifiantes, présentant cette famille de poissons comme une véritable machine à tuer passant son temps à la recherche d'hommes à dévorer<sup>317</sup> :

Féroce, vorace, impétueux, insatiable, répandu dans tous les climats et dans toutes les mers, il poursuit avec acharnement le poisson, qui fuit à son approche. Menant de sa gueule largement ouverte les malheureux nageurs victimes d'un naufrage, il semble leur fermer toute voie de salut, et leur montrer en quelque sorte leur tombe prête à les recevoir. Ce sentiment est même, sans doute, ce qui a valu au poisson redoutable qui nous occupe, le nom si cruel qu'il porte, et qui rappelle la mort dont il est le cruel ministre. Le mot *requin* vient, en effet, de *requiem*, le chant lugubre de la cérémonie des funérailles chez les peuples catholiques.

La mort est omniprésente dans cette description, faisant du requin un animal au moins aussi funèbre et messager de mort que la chouette effraie que nous avons étudiée au début de cet ouvrage. Les références au catholicisme sont clairement mises en avant, avec l'idée de « salut », de « tombe », de « *requiem* ». Au sujet de ce dernier, Figuier donne ici l'étymologie que l'on prêtait à l'époque au nom de requin, proposée par l'étymologiste Pierre-Daniel Huet<sup>318</sup>, bien qu'elle soit clairement aujourd'hui remise en question. Si Figuier semble bien informé sur l'étymologie qu'on donnait au requin, il semble moins renseigné et peu critique quant aux prétendues expériences qu'on a pu mener pour estimer la dangerosité de ces poissons. Il présente ainsi différentes informations sur leurs

<sup>315</sup> FIGUIER, Louis, Op. cit., p. 208

<sup>316</sup> RONDELET, Guillaume, op. cit., p. 207

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 200

<sup>318</sup> HUET, Pierre-Daniel, *Histoire du commerce et de la navigation des anciens* , Lyon, B. Duplain, 1763

goûts alimentaires, évidemment pour mettre en avant leur rôle de mangeurs d'hommes<sup>319</sup> :

Le requin, à peine né, est le fléau des mers. Tout ce qui vit lui est bon [...] Mais de toutes les proies, celle qu'il recherche principalement, celle qu'il tient dans la plus haute estime, c'est l'homme. Le requin aime l'homme, mais c'est d'une affection toute gastronomique. Il manifeste même, selon quelques auteurs, une préférence pour certaines races. [...] Le requin préfère l'Européen à l'Asiatique, et l'Asiatique au Nègre. Cependant, quelle qu'en soit la couleur, le requin cherche avidement la chair humaine. Il fréquente avec persévérance tous les parages où il espère trouver ce friand morceau. Il le poursuit, et fait pour l'atteindre des efforts extraordinaires. Il saute dans un bateau pour y saisir les pêcheurs consternés, il se jette au travers d'un navire voguant à pleine vitesse pour happer quelque malheureux matelot [...], il suit les vaisseaux négriers, les escorte avec constance, attendant, pour les engloutir, les cadavres des noirs jetés à la mer, et qui ont succombé aux fatigues de la traversée.

---

<sup>319</sup> FIGUIER, Louis, Op. cit., p. 202

La description cherche à montrer quel danger le requin représente pour l'homme, en insistant sur « l'Européen », présenté comme un met particulièrement savoureux aux yeux du requin. Il est difficile de croire que de terribles expériences cherchant quel genre de chair ce poisson préfère aient eu lieu, aussi ces affirmations s'appuient certainement sur des observations rapportées d'un point de vue européenocentré. Les récits de requins se nourrissant des corps jetés par les négriers sont, en revanche, fort probables. Le sentiment de frayeur provoqué par l'auteur à l'encontre du requin est par ailleurs amplifié par des illustrations qui agrémentent le texte. Parmi celles-ci, nous pouvons en retenir deux, qui présentent visuellement un animal agressif, féroce, particulièrement dangereux. Si la figure 77 de l'ouvrage intitulée « Pêche du requin »<sup>320</sup> se contente de montrer un immense requin avec des dents aiguisees être amené à bord par un équipage en mer, à l'aide de chaînes, présentant l'animal comme dompté, dominé par les hommes, la figure 76 du même ouvrage, intitulée « Requin saisissant un homme »<sup>321</sup> montre tout le contraire. Cette gravure montre au premier plan un requin en pleine mer en train de dévorer un homme qui semble encore vivant, ses jambes enserrées par les dents terrifiantes du squale qui s'apprête à fermer sa gueule béante et se sustenter, avertissement sinistre pour le lecteur qui n'aura certainement pas envie d'aller se baigner après avoir vu cela. Un style de description encore repris aujourd'hui avec des supports différents, notamment le cinéma avec le célèbre film *Les dents de la mer* de Spielberg, en 1975, où les mâchoires impressionnantes de l'animal sont mises en avant. Cet exemple montre bien le poids que les images peuvent rajouter à une description écrite, en plus de l'association entre la peur populaire véhiculée par les marins et celle



Fig. 77. Pêche du Requin.

**Figure 5 :** Gravure d'une pêche de requin, tirée de FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 205, effectuée par RIOU, Édouard

<sup>320</sup> Ibid., p. 205

<sup>321</sup> Ibid., p. 203

que les naturalistes montrent dans leurs ouvrages.

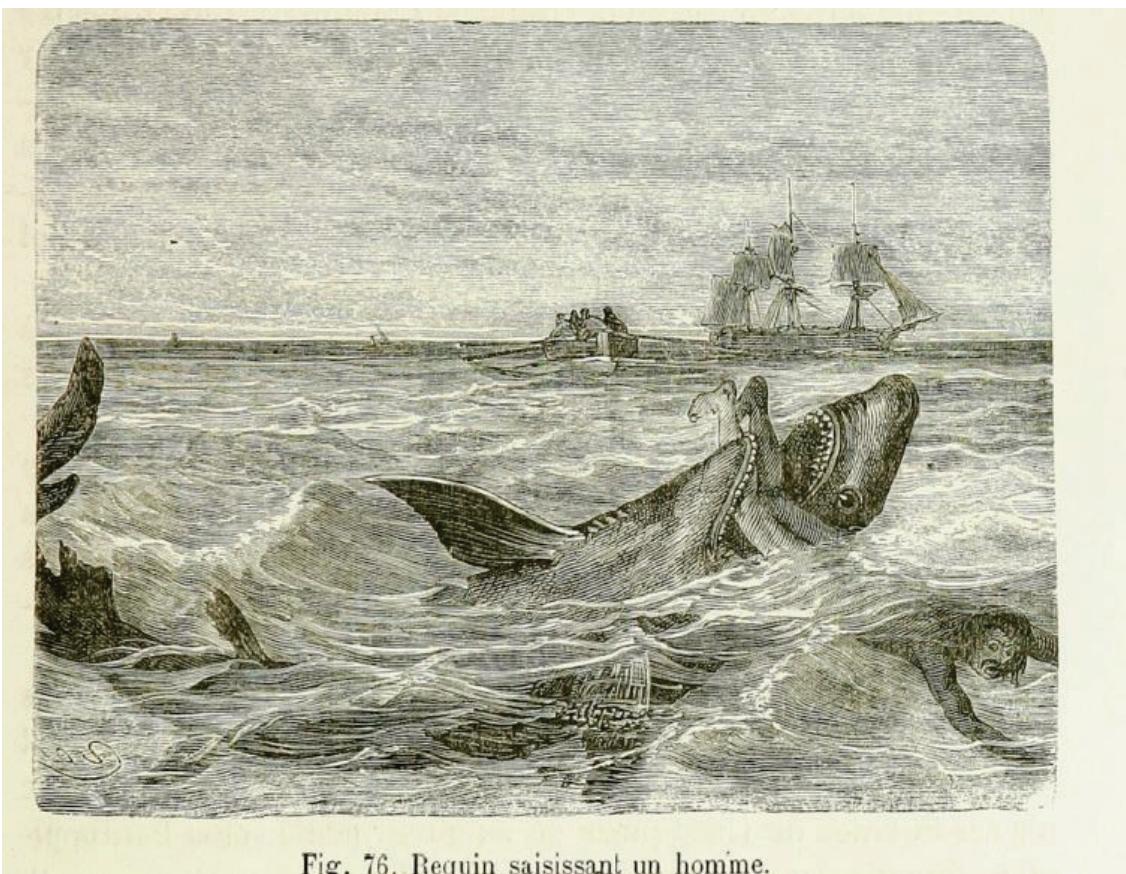


Fig. 76. Requin saisissant un homme.

**Figure 6** : Gravure de requin saisissant un homme par la jambe, tirée de FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 203, effectuée par RIOU, Édouard

### **3) Peur de certains animaux qui est amplifiée au point de prétendre des observations scientifiques sérieuses qui ne peuvent avoir eu lieu**

*Étude de cas du poulpe jugé dangereux et du crocodile (pour effectuer une comparaison avec un animal exotique pour le lecteur)*

Le fait que diverses descriptions du comportement animal ne correspondent pas à la réalité du terrain semble bien contradictoire avec l'ambition scientifique des naturalistes qui cherchent à dépeindre les animaux selon des observations plus ou moins précises, normées et vérifiées. Comment expliquer que des scientifiques aussi motivés à décrire la réalité puissent parfois s'éloigner autant de cette dernière ? Les facteurs sont évidemment multiples et nous ne pouvons ici en proposer qu'une infime partie. Nous pouvons déjà, pour le moment, continuer à nous pencher sur le cas des descriptions effrayantes d'animaux jugés dangereux pour l'homme, présentés de manière menaçante mais surtout exagérée. Certains animaux sont même décrits comme responsables de nombreux décès humains alors qu'ils sont loin de représenter une quelconque menace – à quelques exceptions près. Nous pouvons illustrer cela avec le cas des céphalopodes. Ces

mollusques, en général parfaitement inoffensifs, sont en effet présentés comme des monstres dangereux pour l'homme, un traitement singulier. Bien sûr, ils sont également dénoncés pour des causes plus communes, que nous avons déjà pu observer. Par exemple, les naturalistes critiquent les céphalopodes pour la concurrence qu'ils représentent pour les pêcheurs. Ainsi, Georges Cuvier, dans le second tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>322</sup>, écrit au sujet des céphalopodes qu'ils sont « voraces et cruels ; et comme ils ont de l'agilité et beaucoup de moyens de se saisir de leur proie, ils détruisent beaucoup de poissons ». Plus précisément, à propos de la seiche commune (*Sepia officinalis*), Cuvier précise<sup>323</sup> qu'elle « infeste nos côtes en été, et y détruit une quantité immense de crustacés ».

Cependant, malgré ce traitement assez courant des animaux concurrents de l'homme pour les ressources, c'est avant tout la peur, la sensation de danger pour l'homme, qui semble prédominer dans les descriptions que font les naturalistes des céphalopodes. Ces derniers sont perçus comme une grande menace, un trait commun à la grande majorité des ouvrages que nous étudions ici. Par exemple, dans sa *Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*<sup>324</sup>, en plus d'une illustration mettant l'accent sur les longs tentacules du poulpe, Pierre Belon du Mans écrit que « ceux qui nagent en la mer craignent beaucoup de rencontrer quelque



**Figure 7 :** Gravure sur bois d'un poulpe, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel, chez Charles Estienne, Paris, 1555*, p. 336, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre)

<sup>322</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides, chez Déterville, Paris, 1817, p. 362

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 363

<sup>324</sup> BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel, chez Charles Estienne, Paris, 1555*, p. 333

poulpe, car ils entourent tellement les jambes et sucent des pertuis qu'un homme a peine à s'en défaire ». À la même époque, et toujours à propos du poulpe, Guillaume Rondelet donne pour description, dans son *Histoire entière des poissons*<sup>325</sup> :

Là est la plus grande et merveilleuse force des poulpes plus cruels et dangereux à faire mourir un homme dans l'eau que tout autre animal aquatique, car ils embrassent et entortillent un homme avec leurs bras, et par ces trous ou petites boîtes des jambes sucent et tirent la partie, [...] puis ils le mettent au fond, mais si on peut les renverser, ils perdent toutes leurs forces.

Dans les deux descriptions, chacune contemporaine l'une de l'autre, le poulpe est semblable à une grave menace presque invisible car aquatique, qui est susceptible de surgir à tout moment pour emporter un pauvre homme dans la mer pour « le mettre au fond » et le noyer. Pourtant, à moins qu'il s'agisse d'un calmar géant (*Architeuthis*), il y a peu de chance qu'un céphalopode soit physiquement capable de tirer et de noyer un homme. Dans le pire des cas, quelques rares cas de morsure ont été observés<sup>326</sup>, mais rien qui puisse mettre la vie humaine en danger. Pourtant, ces descriptions terrifiantes de poulpe meurtrier sont légion dans les livres, tant dans ceux des naturalistes que dans ceux des auteurs de littérature et fiction – ce qui peut nous conforter dans l'idée que les naturalistes ne sont pas si scientifiquement objectifs et éloignés de la fiction qu'ils l'espéraient. Si l'observation de poulpe s'attaquant à l'homme n'a pu réellement être faite, pourquoi ce céphalopode est-il couramment associé au danger malgré tout ?

Nous pouvons peut-être déjà trouver un début de réponse dans la répulsion physique que les céphalopodes inspirent généralement aux hommes, une répulsion qui a pu contribuer psychologiquement à un sentiment de terreur. Comme nous venons de le voir avec les descriptions de Belon et de Rondelet, le terme « sucer » revient généralement pour qualifier l'action que ferait le poulpe sur les jambes de l'homme qu'il parvient à atteindre. Nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle ce terme renvoie à la sensation ressentie par l'homme au toucher de cet animal, un toucher particulier, avec des ventouses et une texture qui n'est pas familière à l'homme, plus habitué aux poils des mammifères ou aux plumes des oiseaux. Cela peut être un contact physique quelque peu étonnant, voire choquant, inquiétant, une sensation inconnue, étrangère, susceptible d'effrayer celui qui, en marchant les pieds dans l'eau tranquillement, touche brusquement le bout d'un tentacule lisse et parsemé de ventouses d'un poulpe. Cette sensation physique étrange et jugée sûrement assez désagréable peut expliquer que les hommes, pour décrire leur ressenti et l'inquiétude qui les a tenaillis à ce moment, aient traduit tout cela en mots par l'impression que le céphalopode suçait leurs pieds ou leurs jambes. Le physique du poulpe est d'ailleurs jugé, lui aussi, assez disgracieux. En effet, Figuier, dans son ouvrage de 1866 sur *La vie et les mœurs des animaux, zoophytes et mollusques*<sup>327</sup>, décrit le poulpe comme assez laid lorsqu'il se transforme sous le coup d'une émotion, « non seulement il change de couleur, mais il se couvre momentanément de petites verrues qui le rendent méconnaissable ». De plus, dans un traitement assez similaire à ce que nous avons pu étudier pour le moment, la laideur physique est souvent associée à la laideur morale, à l'image des charognards présentés comme insociables ou les arachnides présentés comme des parents indignes. En l'occurrence, dans le cas des céphalopodes, la sensation désagréable au toucher et la laideur physique sont accompagnées d'une prétendue cruauté

<sup>325</sup> RONDELET, Guillaume, op. cit., p. 372

<sup>326</sup> Voir en exemple récent d'attaque de pieuvre : <https://www.geo.fr/environnement/un-homme-attaque-au-cou-par-une-pieuvre-en-australie-204277>

<sup>327</sup> FIGUIER, Louis, *Zoophytes et mollusques*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1866, p. 457

gratuite. Ainsi, Figuier ajoute dans sa description des céphalopodes<sup>328</sup> que les seiches sont « de véritables brigands aquatiques, qui tuent non seulement pour se nourrir, mais pour tuer ». Cette remarque n'est pas sans nous rappeler le reproche que formulent certains naturalistes à l'encontre de la loutre, également cruelle inutilement en tuant plus de poissons dans un vivier qu'elle ne pourrait en manger.

En outre, les descriptions que font les naturalistes des céphalopodes ne sont pas si éloignées de celles que font les auteurs de fiction pour impressionner et terrifier leurs lecteurs, ce qui tend encore à réduire la différence entre littérature et science naturaliste, alors que la première assume son côté fictif et que la seconde revendique un discours vrai, conforme à la réalité des observations. Cette réduction du fossé entre les deux est telle que, pour présenter les céphalopodes, Louis Figuier laisse la parole à un auteur de fiction et célèbre historien, Jules Michelet, en retranscrivant mot pour mot la description – pourtant présentée dans une œuvre fictive – qu'il fait des céphalopodes. Figuier se sert donc ici de la présentation d'un auteur qui n'est pas naturaliste pour décrire, en se voulant objectif, un animal pour une œuvre de vulgarisation scientifique, répétant les termes de Michelet sans les remettre en question et en y accordant foi. Il retranscrit ainsi les lignes suivantes<sup>329</sup> tirées du roman *La mer* :

Écoutons, à ce sujet [celui des céphalopodes], M. Michelet. Il va nous peindre l'humeur guerrière de ces habitants des mers. [...] D'après un tel bec, ce monstre, s'il lui était proportionné, aurait eu un corps énorme, des bras sucoirs épouvantables de vingt ou trente pieds peut-être, comme une prodigieuse araignée. Le suceur du monde, mou, gélatineux, c'est lui-même. [...] Il offre l'aspect étrange, ridicule, caricatural, s'il n'était terrible, de l'embryon allant en guerre, d'un fœtus cruel, furieux, mou, transparent mais tendu, soufflant d'un souffle meurtrier. Car ce n'est pas pour se nourrir exclusivement qu'il guerroie. Il a besoin de détruire. Même rassasié, crevant, il détruit encore. [...] Il regarde toute créature comme un ennemi possible. Il lui lance à tout hasard ses longs bras, ou plutôt ses longs fouets armés de ventouses.

Là encore, le terme « sucoirs épouvantables » est réemployé, ainsi que la référence à la sensation désagréable que peut ressentir l'homme en touchant un poulpe, ce « suceur du monde, mou, gélatineux », avec ses tentacules présentés comme des armes munies de ventouses. Une impression renforcée par des illustrations, assez proches de celle de Belon par ailleurs, qui insistent sur les bras disproportionnellement longs et menaçants. Le physique du poulpe est également critiqué, offrant un « aspect étrange, ridicule, caricatural », sans compter le tableau moral qui est dressé, tout aussi peu flatteur que le portrait physique. En effet, il est qualifié de « fœtus cruel », possédant un « souffle meurtrier », ne vivant que par un « besoin de détruire ». En transmettant cette description très littéraire à ses lecteurs, Figuier donne à ces lignes de Michelet une caution scientifique, un caractère vrai, crédible, qui ne saurait être remis en doute car validé par les grands pontes du naturalisme. Il fait apparaître les céphalopodes sous un jour sombre, à la fois dangereux et inutilement cruels, ne vivant que pour l'agression. À cette description terrible de Michelet, Figuier rajoute la sienne, qui n'est pas moins péjorative que la première. En employant cette fois ses propres mots<sup>330</sup>, il ajoute en effet :

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 480

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 451

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 455

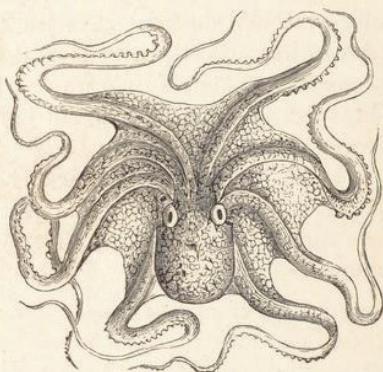


Fig. 356. Poulpe commun. (*Octopus vulgaris*. Lam.)

fig. 357), — le *Poulpe à pieds courts* (*Octopus brevipes*, fig. 358), — et le *Poulpe horrible* (*Octopus horridus*, fig. 359).

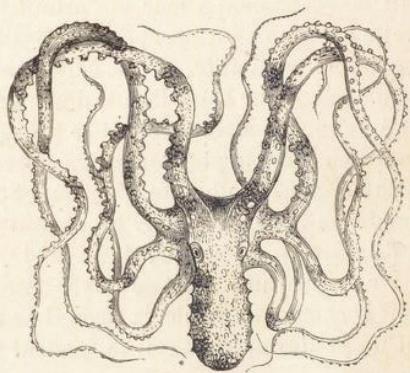


Fig. 357. Poulpe à grands pieds. (*Octopus macropus*. Risso.)

La mer n'a pas de plus rapace, de plus destructeur habitant. Soit que, placés en embuscade, ils guettent leur proie, comme des brigands à l'affût, soit qu'ils la poursuivent à la nage, les poulpes font aux crustacés et aux poissons une guerre meurtrière. Leurs ravages sont tels que les pêcheurs se plaignent souvent du tort que leur font ces voraces animaux, non seulement par la quantité de crustacés et de poissons qu'ils détruisent, mais aussi par l'effroi qu'ils inspirent aux être marins dont ils n'ont pas réussi à s'emparer.

**Figure 8 :** Gravures du poulpe commun et du poulpe à pieds courts, tirées de FIGUIER, Louis, Zoophytes et mollusques, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1866, p. 458, effectuées par RIOU, Édouard

Cette description réunit bien tous les critères que nous avons énoncés pour présenter le poulpe, à savoir la concurrence peu appréciée qu'il représente pour les pêcheurs, sa cruauté supposée et la terreur qu'il inspire aux baigneurs. À l'image du requin, on l'imagine tapi dans l'ombre, « guettant sa proie », une remarque qui s'explique sûrement par l'habitude du poulpe à se réfugier dans des anfractuosités marines avant de fondre, propulsé par un jet d'eau vigoureux de son siphon, sur la proie qu'il a repérée – mais généralement une proie non-humaine. En plus de tous ces défauts prêtés aux céphalopodes, ces derniers font également l'objet, de la part des naturalistes, d'un certain anthropomorphisme. En effet, toujours à la suite de cette présentation par Figuier<sup>331</sup>, ce dernier condamne particulièrement ces mollusques pour leur prétendues capacité à s'attaquer aux femmes :

La voracité de ces animaux est si impérieuse, si irréfléchie, que si dans leur voisinage on vient à plonger sa main dans la mer, ils s'avancent avec précipitation pour la saisir. Aussi sont-ils la terreur des baigneurs. Soit qu'ils obéissent à l'instinct de la défense, ou qu'ils soient poussés par l'appétit, ils frappent quelque fois de leurs bras, comme d'un coup de fouet, les jambes des baigneurs, et, ce qui est pire, des baigneuses, ou les saisissent et s'y cramponnent.

Il semble clair que Figuier ressent, à l'égard d'animaux comme les céphalopodes, des attentes anthropocentrées, en s'attendant à ce qu'ils respectent les mœurs françaises des hommes, mœurs selon lesquelles il est particulièrement grave de s'en prendre

<sup>331</sup> Ibid., p. 456

à une femme, plus encore qu'à un homme. La lâcheté serait patente chez cet être immonde qui s'attaque préférentiellement aux humains considérés comme les plus fragiles. Le caractère négatif de cette description serait alors en partie dû à l'inadéquation entre les attentes humaines morales des naturalistes et la réalité – exagérée voire fantasmée dans certains cas – du comportement de l'animal. En plus de cette critique faisant montre d'un anthropomorphisme particulier, nous retrouvons, dans cette citation, d'autres éléments de descriptions qui peuvent apparaître comme des poncifs dans la relation entre naturalistes et céphalopodes. Par exemple, à l'image de la description fournie par Michelet dans *La mer*, Figuier compare également les tentacules – les « bras » – des céphalopodes à des fouets, une association qui semble bien ancrée dans la mentalité des auteurs et des hommes en général à cette époque. Cette comparaison entre des fouets, ces outils créés et maniés par la main de l'homme pour contraindre un animal civilisé, et les tentacules des céphalopodes, participe à présenter ces derniers comme un danger sérieux, littéralement armé, mais aussi contribue à un certain anthropomorphisme. En présentant ainsi une espèce relativement inoffensive comme un véritable danger pour l'homme, sans compter la réelle existence de certains calmars de grande taille, il n'est guère étonnant que la légende du *kraken* ait perduré pendant de nombreux siècles.

Mais les naturalistes ne se contentent pas de produire des descriptions effrayantes d'animaux assez commun sur les littoraux français, il leur arrive également de faire de même avec d'autres espèces animales bien moins communes, voire même exotiques – et plus dangereuses. Il ne s'agit alors plus d'animaux qu'ils peuvent observer à loisir pour vérifier l'exactitude de leurs informations, mais plutôt de retranscrire des récits qui leur ont été rapportés, dans des récits de voyage par exemple, ou bien de décrire quelques rares spécimens qu'ils peuvent avoir eu la chance d'examiner. L'inexactitude ou l'exagération de leurs affirmations sur ce dernier type d'animaux sont sans doute ainsi plus excusables, les auteurs ne pouvant guère vérifier la concordance de leurs écrits et la réalité du terrain. Parmi les animaux étrangers à propos desquels les naturalistes s'accordent pour produire une description largement inquiétante, semblable à celle du requin pourtant mieux connu, le crocodile tient une place de choix, qu'il est intéressant d'étudier.

Sans surprise, les descriptions qu'en font les différents naturalistes sont assez négatives, sordides même. En plus de représenter un grand danger pour l'homme, ce saurien est présenté, avec un anthropomorphisme évident, comme un être félon, rusé, attirant les hommes dans des pièges sournois pour les dévorer. En effet, selon Pierre Belon du Mans, dans son ouvrage sur *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*<sup>332</sup>, le crocodile du Nil est « une bête plutôt nuisible que profitable pour les personnes », et qui va « jusqu'à dévorer les hommes et enfants, avec une certaine ruse de jeter larmes, comme en pleurant, et de se vautrer par terre, feignant leur faire caresse : puis quand ils s'en sont approchés, elle les jette par terre d'un coup de sa queue comme d'une masse et, en les déchirant de ses griffes, les dévore misérablement ». L'habitude du crocodile à lubrifier régulièrement ses yeux lorsqu'il reste longtemps hors de l'eau semble avoir fait naître une légende selon laquelle il s'agirait de la ruse d'un animal fourbe. Bien entendu, en plus de cette prétendue hypocrisie qui a donné lieu à l'expression usuelle relative aux « larmes de crocodile », ce saurien reste avant tout un animal décrit comme éminemment dangereux, physiquement effrayant. Par exemple, dans son ouvrage sur *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*<sup>333</sup>, Figuier indique à son sujet :

<sup>332</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 34

<sup>333</sup> FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 436

Vivant sur les confins de la terre et des eaux, cet énorme reptile est le fléau tout à la fois des habitants des plages marines et des riverains des fleuves. [...] La gueule est dépourvue de lèvres ; aussi le crocodile, lorsqu'il nage ou marche, laisse voir ses dents, espèce d'avertissement sinistre pour les victimes qu'il menace. Toute cette conformation donne au crocodile un air terrible, qu'augmentent encore deux yeux étincelants [...] et surmontés comme d'une espèce de sourcil, au terrifiant aspect.

Nous pouvons ainsi y lire la description d'un gros animal en mouvement qui peut arriver avec ses dangereuses dents à tout moment, dont il faut se méfier en permanence, provoquant la terreur et susceptible de semer la mort sur son passage. Dans les deux cas, la menace permanente d'une attaque soudaine et des dents prêtes à dévorer le malheureux qui croiserait l'animal en question sont deux éléments qui reviennent à chaque fois. De plus, à l'instar de l'illustration que nous avons remarquée dans ce même ouvrage de Figuier, à savoir la figure 76 intitulée « Requin saisissant un homme »<sup>334</sup>, le crocodile est dépeint comme ayant pour habitude d'enlever les hommes pour les dévorer dans l'eau, lui aussi. La description que continue Figuier est en effet assez semblable à cette illustration montrant un requin en pleine mer sur le point de dévorer un homme, ses dents se refermant sur ses jambes, lorsqu'il écrit à propos des crocodiles<sup>335</sup> les lignes suivantes :

Quand ils ont saisi une proie volumineuse ils l'entraînent sous l'eau et, après l'avoir asphyxiée, ils la laissent macérer dans quelque endroit retiré et la mangent ensuite par lambeaux. C'est ainsi que des hommes sont parfois enlevés par les crocodiles ; on croit à tort qu'ils sont immédiatement dévorés par ces animaux. [...] Il le maintient sous l'eau pendant quelques jours, puis il le dépêce et s'en repaît tout à son aise. Aussi ce féroce animal répand-il la terreur sur les bords de tous les fleuves qu'il habite.

Cette description est très proche de celle de Figuier sur le requin<sup>336</sup> dans laquelle ce dernier se jette sur sa proie humaine avec rapidité et voracité pour le dévorer dans la mer. Là aussi, la description de l'attaque du crocodile est brève mais poignante : le lecteur est tel un spectateur impuissant qui verrait un camarade se faire, tout d'un coup, engloutir dans les sombres profondeurs, et devinerait que celui-ci se fait « asphyxier », « maintenu sous l'eau pendant quelques jours » puis « manger par lambeaux ». Que ce soit dans le traitement qui est fait du requin ou dans celui du crocodile, le naturaliste ne peut cacher que la scène de dépeçage de la proie, en l'occurrence l'homme, n'est pas une scène facilement observable, il y a peu de chance qu'un seul des naturalistes que nous lisons ici ait été le témoin privilégié d'une scène de ce genre. Nous pouvons en revanche constater que la description ne cache pas tant le fait que, une fois l'homme emporté dans l'eau par le prédateur, il est difficile de distinguer quoi que ce soit, sous la surface.

Cela amène le naturaliste, et le lecteur, à imaginer le pire pour l'homme emporté, recréant une scène qui tient alors davantage de l'imagination alimentée par la frayeur que d'une réelle observation. Les naturalistes dévoilent, à travers leurs descriptions d'animaux effrayants, leur propre peur de ce qu'ils devinent sans pouvoir observer pleinement, et l'imagination des hommes est très fertile pour se représenter un danger – certes réel dans le cas du crocodile mais ici un peu exagéré, surtout dans le cas du poulpe qui attaquerait les personnes installées paisiblement au bord de l'eau.

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 203

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 438

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 202

## **4) Un échec pour la science positiviste des naturalistes ?**

### ***Étude de cas de la lamproie et du gypaète barbu qui enlèverait moutons et enfants***

Toutes ces erreurs, ou du moins exagérations, présentes dans les ouvrages des naturalistes ne peuvent que nous pousser à nous demander si leur ambition de présenter de manière objective et scientifique les espèces animales était réellement réalisable. Car, si les naturalistes ont bien participé à la remise en question de nombreux préjugés infondés, permettant à la science de progresser dans ses connaissances sur les animaux, ils ont également contribué à la propagation d'autres croyances erronées, sinon exagérées. Face à ce constat globalement mitigé, il est difficile de savoir de quelle manière percevoir l'héritage des naturalistes du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles, si ce dernier est davantage positif ou négatif dans l'avancée des connaissances scientifiquement valides concernant les animaux. Certains auteurs ont plus que participé à la mauvaise réputation injustifiée de certains animaux, voire parfois encouragé leurs persécutions par leurs descriptions négatives qui ont pu encourager ceux qui y avaient accès.

Comme avec le précédent cas des inoffensifs céphalopodes, les naturalistes ont contribué à faire inutilement apparaître certaines espèces animales comme nuisibles, voire dangereuses pour l'homme. À titre d'exemple rapide, même la lamproie (famille des Pétromyzontidés), et surtout la lamproie marine, est décrite comme un animal causant du tort à l'homme, alors même qu'il s'agit d'une espèce relativement inoffensive. Les descriptions négatives qui sont liées à la lamproie viennent certainement de son physique assez impressionnant, avec une grande gueule armée de petites dents, faite pour aspirer le sang des poissons qu'elle parasite, ainsi que sa capacité à se fixer à quelque chose par la bouche. Il lui est possible, bien que rare, de se fixer au corps humain, ce qui a dû causer quelque effroi compréhensible. Cependant, certains naturalistes sont allés plus loin, en prétendant que la lamproie marine, en s'accrochant à la coque des navires, empêcheraient la bonne manipulation de ces derniers, face à la force avec laquelle la lamproie s'accrocherait au bois. Ainsi, dans sa *Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*<sup>337</sup>, Pierre Belon du Mans écrit au sujet de la lamproie que « le naturel est de s'attacher aux pierres et rochers moussus, tant de mer que d'eau douce, et encore à l'entour des navires fraîchement poissés, de sorte que les mariniers ont quelques fois grand peine à retirer et redresser leurs timons et gouvernails, quand cette bête, attachée, tire au contraire ». Cette description, clairement exagérée, peut nous surprendre de la part de Belon. En effet, rappelons que c'était ce dernier qui, contrairement à ses collègues et prédecesseurs naturalistes, expliquait qu'il était physiquement impossible pour l'espadon de percer la coque d'un navire avec son rostre<sup>338</sup>. L'esprit critique de Belon ne semble donc pas concerner toutes les espèces, montrant les contradictions inhérentes à chaque auteur. Mais il ne s'agit pas du seul naturaliste à présenter la lamproie comme un danger pour les navires. Un contemporain de Belon, Guillaume Rondelet, écrit ainsi, dans son *Histoire entière des poissons*<sup>339</sup>, à propos de la lamproie :

[...] Poisson [à propos duquel] les mariniers content chose merveilleuse et incroyable à ceux qui ne l'ont [pas] vu, c'est qu'il met sa bouche contre un navire, comme s'il voulait [le] dévorer, et de quelque force qu'elle soit poussée, soit par vent soit par rames, elle l'arrête et le retient. Ce qui convient fort à notre lamproie,

<sup>337</sup> BELON DU MANS, Pierre, op. cit., p. 66

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 103

<sup>339</sup> RONDELET, Guillaume, op. cit., p. 313

[je] l'ai connu par expérience, car si elle applique son museau contre une galère, elle l'arrêtera, et [je] l'ai ainsi vu.

Rondelet insiste ici sur le caractère véridique de sa description, apportant ce qu'il présente comme un témoignage personnel lorsqu'il écrit qu'il « l'a ainsi vu ». Il explique ainsi que, si certains ne croient pas (à juste titre) au danger que représente la lamproie marine pour les navires, c'est parce que ces personnes n'ont pas eu la chance de voir cette scène de leurs propres yeux, contrairement à lui. Cependant, il ne donne pas davantage de précisions sur les circonstances de sa prétendue observation, aussi nous est-il bien difficile de déterminer s'il est de bonne foi et qu'il est persuadé de la scientificité de son observation, ou bien s'il se contente d'écrire ce qui lui a été répété sans pour autant vérifier et prétendre qu'il l'a fait afin de donner de la crédibilité à ses dires. Quelle que soit la réponse, cet exemple, bien que bref, montre bien les limites des ouvrages des naturalistes, lesquels, malgré une volonté affichée de ne présenter que des faits vérifiés plus ou moins scientifiquement, se contredisent régulièrement et écrivent de nombreuses inexactitudes et erreurs.

Certes, nous pouvons nuancer notre propos par le fait que ces deux descriptions remontent au XVI<sup>e</sup> siècle, écrites de la main de Belon et Guillaume Rondelet, qui sont les deux plus anciens auteurs de notre corpus. Il semble effectivement que de telles exagérations sur le compte de la lamproie soient moins reprises dans les ouvrages des naturalistes postérieurs, laissant supposer que la fausseté de ces idées a pu être démontrée et que ces dernières ont été ensuite abandonnées, après Belon et Rondelet. Cependant, les ouvrages de naturalistes ayant discrédiété injustement certains animaux, leur causant un grand tort, ne se cantonnent pas au XVI<sup>e</sup> siècle, loin de là. Pour illustrer cela, nous pouvons nous pencher sur un cas d'école d'animal inoffensif dont la mauvaise réputation a causé sa persécution, menant presque à sa disparition définitive. Il s'agit du cas du gypaète barbu (*Gypaetus barbatus*), un vautour ayant la particularité de se nourrir essentiellement de la moelle des os en les avalant directement ou bien, pour les plus gros os, en les jetant en vol au-dessus d'un pierrier pour qu'ils se brisent. Pour étudier cet exemple, et ainsi montrer que les erreurs de descriptions des naturalistes ne se réduisent pas qu'au XVI<sup>e</sup> siècle pour disparaître progressivement avec le développement permanent de la science moderne, nous nous concentrerons sur des auteurs plus tardifs. Il s'agit essentiellement d'auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, soit trois siècles après Rondelet et Belon, alors que les progrès scientifiques ont déjà contribué au regroupement de nombreuses connaissances sur le comportement animal. Le plus ancien auteur sur lequel nous pouvons nous appuyer est Georges Cuvier qui, à l'instar de nombreux autres naturalistes, contribue à la mauvaise réputation du gypaète barbu, accusé de s'en prendre au bétail et même aux enfants. Ainsi, dans le premier tome de son *Règne animal distribué selon son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*<sup>340</sup>, il résume les griefs que l'on reproche au gypaète, qui « attaque les agneaux, les chèvres, les chamois, et même, à ce qu'on dit, les hommes endormis ; on prétend qu'il lui est arrivé d'enlever des enfants ; il ne rebute cependant point la chair morte ». Côme-Damien Degland et Joseph-Zéphirin Gerbe sont encore moins prudents dans leurs allégations, puisque, dans le premier tome de leur *Ornithologie européenne ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome premier<sup>341</sup>, ils affirment :

<sup>340</sup> CUVIER, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, tome 1, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux, chez Déterville, Paris, 1817, p. 308

<sup>341</sup> DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 1, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, p. 15

Les gypaètes sont des oiseaux de grande taille, qui se nourrissent de préférence de mammifères vivants. Ils ne s'attaquent à des proies mortes que lorsque la faim les presse. [...] Souvent ils emploient la ruse pour attaquer un animal vivant, et toujours ils mangent leur proie sur place.

Cette description du gypaète barbu ne saurait être plus fantaisiste. En dehors du fait que le gypaète soit effectivement un « oiseau de grande taille », et même de très grande taille – c'est le plus grand oiseau vivant en Europe, les affirmations sur ses méthodes, son régime alimentaire et ses habitudes sont erronées. En plus d'effectuer un anthropomorphisme évident en prêtant un caractère assez sournois à ce vautour pour « employer la ruse », Degland et Gerbe écrivent qu'il se nourrit d'animaux vivants, ce qui est faux car, à l'exception de quelques tortues qui complètent son régime alimentaire lorsqu'il les lance en vol pour casser leur carapace au sol, il ne prend sa nourriture que sur les dépouilles. Enfin, il ne mange pas sa « proie sur place », contrairement à la plupart des vautours qui font la « curée », puisqu'il emporte dans ses serres les os d'animaux morts, puis, quand ils sont longs pour être avalés directement, les lâche en altitude pour qu'ils se fracassent sur un pierrier, lui donnant accès – redescendu au sol entre-temps – à la moelle dont il se nourrit. En revanche, malgré toutes ces erreurs, il faut reconnaître que ces deux auteurs font néanmoins preuve d'esprit critique envers le double reproche le plus souvent formulé à l'encontre du gypaète, à savoir le danger que ce dernier représenterait pour les hommes, et particulièrement pour les enfants. En effet, ils continuent leur description de la manière suivante<sup>342</sup> :

Le gypaète barbu fait, dit-on, la chasse aux chevreaux, aux agneaux, aux chamois, aux bouquetins. [...] On prétend aussi qu'il attaque les enfants et même l'homme. Son histoire, sous ce rapport, est très certainement empreinte d'exagération, surtout en ce qui concerne la faculté qu'on lui attribue d'enlever des enfants et de les emporter dans son aire. Ses serres, quelle que soit sa force, ne sont point organisées pour un pareil acte.

Il faut donc reconnaître à la décharge de ces deux auteurs que, s'ils ont tort au niveau du régime alimentaire du gypaète, ils dénoncent à juste titre son incapacité physique à commettre les méfaits dont on l'accuse, puisque ses serres ne lui permettent effectivement pas d'enlever un être humain, pas même un bébé. De plus, leur juste remarque sur le sujet peut expliquer en partie pourquoi Degland et Gerbe, en reconnaissant que le gypaète barbu est physiquement incapable d'enlever un animal avec ses serres, pensent qu'il mange ses proies sur place. Cependant, le fait d'avoir affirmé cela fait montre que leurs connaissances de l'animal sont, au mieux, succinctes voire lacunaires. Il faut néanmoins concéder que, depuis les critiques émises par le comte de Buffon et d'autres naturalistes à l'encontre des vautours en général (dont le gypaète, même si celui-ci est encore mal identifié), du chemin a été parcouru. Degland et Gerbe ne sont pas les seuls au XIX<sup>e</sup> siècle à comprendre et partager le fait que le gypaète est inoffensif pour les hommes, mais également à continuer à penser qu'il attaque les animaux vivants. Par exemple, la description qu'en fait Figuier est semblable sur beaucoup de points avec celle de Degland et de Gerbe. Ils s'entendent notamment sur la prétendue habitude du gypaète barbu à attaquer les chamois et autres grands mammifères, pouvant causer du tort au bétail, ainsi que sur son incapacité à enlever les hommes et les enfants – cependant, il précise qu'il est susceptible d'attaquer ces derniers. C'est en tout cas ce que Figuier affirme dans son ouvrage intitulé *Les oiseaux*<sup>343</sup> :

<sup>342</sup> *Ibid.*, p. 17

<sup>343</sup> FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 500

Le gypaète est doué d'un vol puissant et d'une très grande force musculaire : il n'est donc pas étonnant qu'il attaque des animaux d'assez grande taille, tels que veaux, agneaux, daims, chamois, etc., et qu'il parvienne à les terrasser. Pour arriver à ses fins, il use d'un artifice particulier, qu'il emploie également l'aigle. Il attend que sa proie soit isolée sur le bord d'un précipice, et, s'élançant alors contre elle, il la frappe sans relâche de la poitrine et de l'aile, jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'abîme, où il la suit et la dévore. On assure qu'il se rue parfois sur des hommes endormis, et qu'il ose même manœuvrer contre les chasseurs de chamois, pour leur faire perdre l'équilibre dans les passages difficiles. Mais on ne saurait admettre qu'il enlève des agneaux et même des enfants dans son aire. La faiblesse de ses serres ne lui permet pas de lier une proie un peu lourde ; il est obligé de la déchirer et de s'en repaître à terre. Il ne peut donc emporter les enfants ; seulement il les attaque quelques fois, comme le prouvent les deux faits suivants : En 1819, deux enfants furent dévorés par des gypaètes dans les environs de Saxe-Gotha, si bien que le gouvernement mis à prix la tête de ces cruels ravisseurs.

Là encore, le gypaète est présenté comme un rapace dangereux et sournois, usant « d'artifice » pour arriver à ses fins, tout comme Degland et Gerbe écrivaient précédemment qu'il « employait la ruse ». En plus de cette erreur éthologique, associée à un certain anthropomorphisme avec le terme de « cruel », cette description illustre parfaitement le problème que nous remarquons depuis le début de notre étude dans les ouvrages d'histoire naturelle. Malgré une volonté de ne présenter que des faits avérés et scientifiquement vérifiés, les naturalistes retombent régulièrement dans leurs préjugés. Dans le cas de cette description par Figuier, ce schéma est particulièrement bien visible. Pour démontrer cela, nous pouvons découper cette citation en trois parties. La première, qui affirme que le gypaète attaque les animaux vivants, dont le bétail, illustre les préjugés populaires sur le sujet, repris et encouragés par les naturalistes qui valident – pas à juste titre – ces mêmes préjugés. Ensuite, la seconde partie montre l'ambition de ces naturalistes à passer outre ces préjugés pour ne délivrer qu'un message scientifiquement prouvé, lorsque Figuier écrit que ce vautour est incapable physiquement d'enlever « des agneaux et même des enfants », cherchant à mettre fin à ce préjugé tenace, réparant en partie la réputation injustement entachée du gypaète. Pourtant, avec sa dernière partie, Figuier retombe dans les préjugés et conforte cette réputation pourtant usurpée, en affirmant que des gypaètes s'en sont pris à des enfants. Il s'agit donc là d'un exemple type d'auteur d'histoire naturelle qui, tout en cherchant à ne présenter que des faits scientifiquement prouvés, ne peut quitter vraiment certains préjugés, confortant ces derniers au lieu de les abolir, ce qui illustre bien les limites de la science naturaliste.

À cette description mitigée quant aux méfaits imputés au gypaète barbu par Figuier, s'ajoute une illustration<sup>344</sup>. Cette dernière représente un gypaète dans une posture agressive, les plumes hérisées, l'air assez menaçant, comme s'il était prêt à bondir sur une proie, et presque sur le lecteur, en l'occurrence. Ce genre d'illustration peu flatteuse n'est pas exceptionnelle. Au contraire, elle correspond aux représentations habituelles de cette époque, présentant le gypaète comme un rapace redoutable qui enlève le bétail, qui n'est pas sans rappeler le tableau de H. Cugnotet de 1860 représentant un gypaète sur une chèvre, que présentent Jean-François et Michel Terrasse dans leur ouvrage destiné au gypaète barbu<sup>345</sup>. Sans compter l'illustration, la description de Figuier participe à la réputation erronée de voleur de bétail du gypaète barbu. En effet, il écrit que ce dernier « terrasse » les « veaux et les agneaux ». Ce genre de descriptions, émanant de personnages éminents dont les informations qu'ils délivrent sont accompagnées d'une aura d'autorité, n'ont pu que contribuer à la croyance populaire selon laquelle ce vautour était nuisible aux bergers, suscitant la colère de ces derniers qui ont persécuté le gypaète en pensant que celui-ci représentait un danger pour leurs troupeaux. Une persécution qui a bien failli signer la fin définitive du gypaète barbu sur le territoire français, comme l'explique Jean-François Terrasse dans son ouvrage dédié à ce « casseur d'os »<sup>346</sup>.

De plus, pour continuer avec l'ouvrage *Les oiseaux* de Louis Figuier, ce dernier fait preuve de ce que nous pouvons considérer comme une nouvelle contradiction, lorsqu'il en vient au cas des vautours fauves (*Gyps fulvus*). En effet, il se place ensuite en défenseur de la réputation des vautours, reprochant à l'ancienne génération de naturalistes (comme le comte de Buffon par exemple) leurs erreurs sur le sujet, expliquant qu'ils sont nécrophages parce qu'ils n'ont simplement pas la possibilité physique de manger les vivants, tout en rajoutant juste après des détails selon



Fig. 315. Gypaète.

**Figure 9 :** Gravure d'un gypaète barbu, tirée de FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 501, effectuée par RIOU, Édouard

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 501

<sup>345</sup> Voir TERRASSE, Jean-François et TERRASSE, Michel, *Le gypaète barbu*, coll. « Les sentiers du naturaliste », Lausanne, Delachaux et Niestlé, 2001, 208 p., p. 181

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 22-32

lesquels le vautour fauve attaquerait et terroriserait les troupeaux. Ainsi, il commence par prendre la défense du régime alimentaire des vautours<sup>347</sup> :

Le vautour recherche les cadavres parce qu'il les préfère aux proies vivantes, et s'il n'attaque pas les animaux vivants, comme le font d'autres rapaces, c'est qu'il n'est pas armé et organisé pour cette attaque. Il obéit à sa nature inexorablement, fatallement : on ne peut voir là aucun sentiment de lâcheté. Il serait vraiment temps d'en finir avec ces vieilles formules de rhétorique des anciens naturalistes, qui sont en continual et complet désaccord avec la science et l'observation.

Mais, après avoir défendu le cas du vautour et essayé de mettre en avant les faits scientifiques au détriment des vieux préjugés de naturalistes comme Buffon, Figuier retombe lui-même dans les travers qu'il reproche à ses prédécesseurs, puisqu'il encourage peu après<sup>348</sup> la mauvaise réputation de ravageur de troupeaux du vautour fauve, qui, « quand la faim le presse, il ne craint pas d'attaquer les animaux vivants, il est même très redouté des pâtres du littoral méditerranéen, à cause des ravages qu'il fait parmi leurs troupeaux ». Pourtant, si le vautour fauve peut effectivement mener à la mort prématurée d'un animal domestique affaibli mais encore vivant, il ne fait pas de prédation au sens strict, n'en étant pas physiquement capable, à la fois en accord mais aussi en contradiction avec ce que laisse entendre Figuier dans son ouvrage. Ce dernier, malgré sa volonté de mettre fin aux préjugés erronés sur les vautours, dont le gypaète, contribue finalement à ce qu'il cherche à détruire, continuant à alimenter les frictions entre éleveurs et vautours, frictions qui sont encore d'actualité aujourd'hui<sup>349</sup>.

Cette nouvelle contradiction illustre une fois encore les limites de la science des naturalistes, lesquels ont l'ambition de mettre fin aux préjugés sans fondement et de créer une branche de la science basée sur l'observation et les faits objectifs liés aux animaux, mais qui, in fine, retombent souvent dans certains travers chroniques. Peut-on, dans ce cas, parler de cette ambition scientifique comme d'un échec ? C'est un constat qu'il importe de nuancer. Effectivement, la réalité a été bien moins glorieuse que ne le souhaitaient les ambitieux naturalistes. Mais les erreurs et exagérations que nous avons soulignées dans notre étude ne changent rien au fait que ces ouvrages d'histoire naturelle ont représenté un véritable changement de paradigme à propos du discours sur les animaux, s'inscrivant dans l'essor de la science moderne, appartenant indéniablement à cette dernière, malgré tout.

<sup>347</sup> FIGUIER, Louis, op. cit., p. 514

<sup>348</sup> Ibid., p. 514

<sup>349</sup> Voir ARTHUR, C.P. et ZENONI V., *Les dommages sur bétail domestique attribués au vautour fauve*, sur la base des constats et analyses effectués par les agents du parc National des Pyrénées, de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage, avril 2010, 269 p.

## CONCLUSION

---

Les descriptions critiques, et surtout négatives, d'animaux ne manquent donc pas dans les ouvrages des naturalistes français entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. La divergence entre le discours de ces naturalistes qui souhaitaient constituer des présentations précises et objectives d'animaux et la réalité de leur travail s'apparente presque parfois à un fossé, dans le cas de certaines descriptions particulièrement péjoratives. Il peut être difficile de concilier ces deux éléments tant ils peuvent paraître éloignés face à de nombreuses erreurs, ou du moins d'exagérations de la part des auteurs. Néanmoins, nous avons cherché à observer comment pouvaient s'articuler certaines descriptions presque incongrues au milieu de nombreuses autres descriptions, cette fois, précises, s'appuyant sur des expériences méthodiques et des raisonnements davantage objectifs. Une coexistence d'éléments différents qui peut étonner, lorsque nous pensons à la révolution scientifique qu'ont incarné certains naturalistes comme Guillaume Rondelet, Pierre Belon du Mans ou encore Conrad Gessner et Ulisse Aldrovandi, qui sont à l'origine d'ouvrages qui ont bouleversé l'étude des sciences naturelles. Leurs travaux ont permis l'émergence d'un changement de paradigme, favorisant un essor dans les découvertes scientifiques, et inspiré de nombreux autres naturalistes par la suite, qui ont eux-mêmes contribué à ce changement paradigmatic. En effet, le discours sur les animaux s'est progressivement éloigné des préjugés populaires pour poser des bases plus rigoureuses d'un discours scientifique sur les animaux, avec l'aide de méthodes éprouvées, d'observations et d'expériences afin de décrire les sujets de leurs études de manière la plus objective possible.

Nous avons cependant vu que cette objectivité souhaitée par les auteurs manquait régulièrement dans certaines parties de leurs œuvres, dressant certains portraits d'animaux assez éloignés de la réalité, nous poussant à nous interroger sur la réussite réelle des naturalistes à présenter de manière fiable et scientifique les espèces animales. Certaines descriptions négatives nous ont davantage interpellés que d'autres. Parmi elles, certaines pouvaient se justifier par la peur d'animaux dangereux, susceptibles d'attenter à la vie de l'homme, ou bien par la crainte des maladies et de la concurrence pour des ressources pouvant être provoquées par des animaux qualifiés de « nuisibles ». Cependant, d'autres portraits négatifs, liés notamment à des critères humains, tant de beauté physique que de valeurs morales, se justifiaient moins aisément. En présentant et en discriminant les animaux selon des critères moraux ou esthétiques propres à l'homme, les naturalistes semblent, d'une certaine manière, renier les critères d'objectivité pourtant propres à la science qu'ils ont contribué à mettre en place. En plus de ces descriptions subjectives et à tendance anthropomorphique, nous avons relevé de nombreuses contradictions entre l'ambition des naturalistes à mener des observations scientifiques fiables et la symbolique comportementale clairement subjective qu'ils ont attribuée à certains animaux, comme par exemple avec le cas du héron présenté comme mélancolique.

Nous avons ainsi cherché à expliquer ces contradictions qui semblaient inhérentes à notre corpus d'ouvrages d'auteurs férus d'histoire naturelle, des contradictions qui semblaient manifester certaines limites des sciences naturelles. Comment expliquer que les naturalistes, malgré leur volonté de vérifier scientifiquement et objectivement les préjugés populaires sur les animaux aient eux-mêmes été victimes de leurs propres préjugés, menant à des descriptions négatives injustifiées ? Et comment analyser la hiérarchisation entre les espèces animales que certains auteurs ont opérée au sein du règne animal, bien loin de la neutralité axiologique généralement prônée par ces auteurs – en dehors de Buffon ? L'ambition scientifique des naturalistes, qui a certes représenté un changement de paradigme, ne serait-elle pas qu'une réussite partielle, montrant la capacité

malencontreuse de la science à échouer dans certains domaines ? C'est ainsi que nous nous sommes interrogés sur la scientificité des méthodes et observations des naturalistes.

Au fur et à mesure du développement de notre étude, nous nous sommes penchés sur diverses études de cas, analysant les principales raisons à ces descriptions négatives. Certaines s'appuyaient, nous l'avons dit, sur des critères humains de beauté pour justifier une hiérarchisation entre des espèces présentées comme plus laides moralement que d'autres, par exemple avec le cas du crapaud plus laid que la grenouille. Certains animaux, encore, étaient décrits péjorativement selon des mœurs et des comportements jugés négativement en fonction des normes de la société humaine, par exemple les charognards dont les mœurs sont souvent qualifiées de « basses » et le régime alimentaire qualifié de « dégoûtant ». En plus de ces anthropomorphismes, d'autres animaux doivent leurs descriptions négatives aux tares physiques (maladies, démangeaisons, etc.) ou à la concurrence qu'ils causeraient aux hommes, ce qui leur vaut le qualificatif de « nuisibles ». Enfin, d'autres descriptions négatives peuvent se justifier par l'effroi qu'ils suscitent chez les hommes, dont les naturalistes qui ne sont pas immunisés contre ce genre de biais psychologiques, craignant pour leur vie. Ces dernières descriptions peuvent s'expliquer par une peur quasi-primitive de certaines espèces dangereuses ou anthropophages, motivant une certaine tendance des auteurs à l'exagération, en présentant des descriptions qui mettent en avant le caractère terrifiant, monstrueux de certains animaux, comme les requins. À tout cela s'ajoutent des problèmes de méthodes éthologiques visibles grâce à diverses erreurs sur le comportement des animaux ou bien d'interprétations de ces mêmes comportements. En outre, malgré le désir des naturalistes de s'affranchir des vieux préjugés, ces auteurs semblent néanmoins rester influencés par ces mêmes craintes populaires, qu'ils retrancrivent dans leurs ouvrages, comme la peur qu'un poulpe n'emporte un homme par le fond ou bien que le rostre d'un espadon ne perce la coque d'un navire.

Diverses erreurs étant présentes tant dans des ouvrages du XVI<sup>e</sup> que du XIX<sup>e</sup> siècle, tout cela nous laisse supposer que de nombreuses croyances liées aux animaux n'ont pas tellement évolué pendant cette période. Certaines descriptions sont relativement semblables, certaines critiques sont les mêmes, alors que nous aurions pu nous attendre à un changement plus marqué entre-temps, un changement en corrélation avec le développement de la science moderne qui a eu lieu entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle – d'où l'intérêt pour nous d'observer ce phénomène sur plusieurs siècles. Il nous faut cependant aussi nuancer notre propos. Il convient de dire qu'il y avait déjà eu une importante rupture de paradigme entre le XVI<sup>e</sup> et l'Université médiévale. Belon, Rondelet et leurs contemporains représentaient déjà une grande révolution scientifique, s'affranchissant d'une grande partie des discours du passé, comme nous avons pu l'observer dans notre première partie. Au vu de cela, il est plutôt normal que les siècles suivants paraissent moins disruptifs en comparaison, l'évolution est moindre, bien moins spectaculaire, mais elle est quand même présente.

De même, les progrès en sciences naturelles continuent après notre période étudiée et s'accélèrent au fil du temps, après le XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut donc relativiser les erreurs encore présentes dans les descriptions d'ouvrages du XIX<sup>e</sup> siècle, qui représentent déjà un grand pas par rapport à des ouvrages antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle et qui seront de toute manière corrigés par la suite – sans quoi nous ne pourrions aujourd'hui les qualifier ici d'erreurs, si nous n'étions pas informés de la fausseté de certaines descriptions. Nous avons étudié une période de transformations lentes, il est donc normal que nous ne voyions pas toujours de changements de méthodologie entre Belon et Figuier, et que nous trouvions des erreurs communes, tout simplement parce que la partie la plus importante de la révolution paradigmique sur le sujet a déjà eu lieu ou arrivera plus tard. Il y a ainsi

bien eu un changement de paradigme pendant la période qui nous intéresse, un changement certes progressif mais tout de même remarquable. Les erreurs, bien que parfois incongrues, qui parsèment les œuvres de naturalistes que nous avons étudiées diminuent certes leur caractère scientifique, mais n'entrent cependant pas en contradiction avec la volonté de leurs auteurs de décrire avec précision et justesse les espèces animales – une volonté bien présente, mais simplement un peu plus ambitieuse qu'elle n'a pu se traduire dans la réalité concrète.

Reste que les visions négatives de certains animaux sont encore d'actualité. Bien que, en ce qui concerne directement notre étude, notre source la plus récente remonte au XIX<sup>e</sup> siècle, le sujet reste toujours d'une actualité brûlante. En effet, la question de la représentation négative de certains animaux est encore l'enjeu de débats actuels, par exemple, avec les tensions entre éleveurs et protecteurs de l'environnement, notamment avec la réapparition inattendue du loup dans les Alpes ou de la pérennisation de la population de l'ours dans les Pyrénées par apport de spécimens slovènes.

## SOURCES

---

- BELON DU MANS, Pierre, L'histoire naturelle des étranges poissons marins, avec la vraie peinture & description du dauphin, & de plusieurs autres de son espèce, chez Regnaud Chaudière, 1551, In-quarto, 125 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86083054/f1.item>

- BELON DU MANS, Pierre, L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirés du naturel, chez Guillaume Cavellat, Paris, 1555, In-folio, 412 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

**Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide.**

- BELON DU MANS, Pierre, La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel, chez Charles Estienne, Paris, 1555, In-8° oblong, 448 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b550056516/f9.item>

- RONDELET, Guillaume, *L'histoire entière des poissons, maintenant traduite en français*, première partie, chez Macé Bonhomme, Lyon, 1558, trad. Laurent Joubert, In-folio, 181 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1512044f.image>

- RÉAUMUR, René-Antoine Ferchault, Mémoires pour servir à l'histoire des insectes, tome quatrième, Histoire des gallinsectes, des progallinsectes, & des mouches à deux ailes, Imprimerie royale, Paris, 1738, In-quarto, 636 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

**Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide.**

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome premier, Imprimerie royale, Paris, 1749, In-quarto, 611 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10672243.image>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome septième, quatrième volume des quadrupèdes, Les animaux carnassiers, Imprimerie royale, Paris, 1758, *In-quarto*, 501 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1067244v.image>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, *L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, tome huitième, cinquième volume des quadrupèdes, Imprimerie royale, Paris, 1760, *In-quarto*, 402 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1067246p/f527.item>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome premier des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1770, format non renseigné, 554 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97505m.image>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome troisième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1774, format non renseigné, 647 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k975079.image>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome sixième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1779, format non renseigné, 744 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k975106/f2.item>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome septième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1780, format non renseigné, p. 699

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97511j.image>

- BUC'HOZ, Pierre-Joseph, Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage ; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner, chez La Porte, Paris, 1781, In-12°, 342 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1041765b.image>

- BUC'HOZ, Pierre-Joseph, Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles, tels que : les loups, les renards, les loutres, les fouines, les belettes, les loirs, les rats, les souris, les musaraignes, les taupes, les crapauds, les vipères, etc. ; servant de supplément à l'Histoire des insectes nuisibles, chez La Porte, Paris, 1782, In-12°, 298 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15206927>

- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, L'Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi, tome huitième des Oiseaux, Imprimerie royale, Paris, 1781, format non renseigné, 589 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97512w.image>

- CUVIER, Georges, Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome 1, contenant l'introduction, les mammifères et les oiseaux, chez Déterville, Paris, 1817, In-8, 584 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9618325w.texteImage>

- CUVIER, Georges, Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée,

tome 2, contenant les reptiles, les poissons, les mollusques et les annélides, chez Déterville, Paris, 1817, format non renseigné, 540 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3850w/f3.item>

- CUVIER, Georges, Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, tome 3, contenant les crustacés, les arachnides et les insectes, chez Déterville, Paris, 1817, format non renseigné, 532 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k38516>

- CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome quatrième, chez Levrault, Paris, 1829, *In-quarto*, 379 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510551p/f9.item>

- CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome huitième, chez Levrault, Paris, 1831, *In-quarto*, 375 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15105590.r>

- CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome douzième, chez Levrault, Paris, 1837, *In-quarto*, 377 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510567j.r>

- SÉLYS-LONGCHAMPS, Edmond de, Faune belge, première partie, indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique, chez Dessain, Liège, 1842, In-8°, 310 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9649594z.texteImage>

- CUVIER, Georges et VALENCIENNES, Achille, *Histoire naturelle des poissons*, tome dix-huitième, chez Levrault, Paris, 1846, *In-quarto*, 375 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510579r>

- FIGUIER, Louis, *Zoophytes et mollusques*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1866, *In-8°*, 500 p.

Imprimeur : A. Lahure

Provenance : Bibliothèque nationale de France

**Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide.**

- DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 1, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, *In-8°*, 610 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k441595k.texteImage>

- DEGLAND, Côme-Damien et GERBE, Zéphirin, *Ornithologie européenne, ou catalogue descriptif, analytique et raisonné des oiseaux observés en Europe*, tome 2, Paris, chez Baillière et Fils, 1867, *In-8*, 534 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k441596z>

- FIGUIER, Louis, *Les poissons, les reptiles et les oiseaux*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1868, *In-8°*, 730 p.

Imprimeur : A. Lahure

Provenance : Bibliothèque nationale de France

**Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide.**

- FIGUIER, Louis, *Les mammifères*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1869, *In-8°*, 596 p.

Imprimeur : A. Lahure

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2038182.image>

- FIGUIER, Louis, *Les insectes*, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux », Hachette, Paris, 1875, *In-8°*, 585 p.

Imprimeur : A. Lahure

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6578004g.texteImage>

- FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, *In-8°*, 478 p.

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5758373g/f4.item>

- FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, *In-8°*, 530 p.

Imprimeur : A. Lahure

Provenance : Bibliothèque nationale de France

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5688668s/f12.item>

## BIBLIOGRAPHIE

---

### OUVRAGES SERVANT À LA CONTEXTUALISATION HISTORIQUE :

- ARIÈS, Philippe, *L'Homme devant la mort*, Paris, Le Seuil, 1987 [1ère éd., 1977]
- BIRABEN, Jean-Noël, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris-La Haye, Mouton, 2 vol., 1975-1976
- BRUIT-ZAIDMAN, Louise et SCHMITT-PANTEL, Pauline, *La religion grecque*. Paris, Armand Colin, 1989, 190 p.
- CORBIN, Alain, *Le village des « cannibales »*, Paris, Aubier, 1990, 224 p.
- DI MITRI, Gino, « Les Lumières de la transe. Approche historique du tarantisme », *Cahiers d'ethnomusicologie*, 19, 2006
- DUMÉZIL, Georges, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », Paris, Gallimard, 1977, 280 p.
- ESQUIROS, Alphonse, *Paris ou les Sciences, les Institutions et les Mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Imprimeurs unis, 1847
- FLANDRIN, Jean-Louis et MONTANARI, Massimo, *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996, 926 p.
- HUET, Pierre-Daniel, *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, Lyon, B. Duplain, 1763
- LE GOFF, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964
- LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, 1967
- LE ROY LADURIE, Emmanuel, L'aménorrhée de famine (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 24<sup>e</sup> année, N. 6, 1969
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie et linguistique*, Paris, Plon, 1958
- TILLY, Louise, « La révolte frumentaire, forme de conflit politique en France », dans *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, tome 27, n° 3, mai-juin 1972
- VERDON Jean, *Les superstitions au Moyen âge*, Paris, Perrin, 2008, 318 p.
- VOVELLE, Michel, *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1983

### OUVRAGES SUR LES ANIMAUX EN HISTOIRE :

- AGULHON, Maurice, « Le sang des bêtes : le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 1981, n°31. Sangs

AUBERGER, Janick et KEATING, Peter, *Histoire humaine des animaux de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Ellipses, 2009, 277 p.

BARATAY, Éric, *L'Église et l'Animal (France, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>)*, Paris, Éditions du Cerf, 1996, 382 p.

BARATAY, Éric, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Paris, Odile Jacob, 2003, 350 p.

BARATAY, Éric, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017

BARLOY, Jean-Jacques, *Serpent de mer et monstres aquatiques*, éd. Famot, 1978

BECK, Corinne et FABRE, Éric, « L'animal, l'histoire et l'histoire naturelle », *Études rurales*, 2012

BRUNET, Pierre et SERNA, Pierre, « L'animal entre Histoire et Droit. Regards croisés », *Journal of Interdisciplinary History of Ideas*, Dialogue coordonné par Manuela Albertone (URL : <http://journals.openedition.org/jihi/1162>)

BUQUET, Thierry, « L'animal comme objet d'histoire : une thématique dans l'air du temps », *Les Échos du Graham*, 2016

BURGAT, Florence, *L'humanité carnivore*, Paris, Seuil, 2017

CHANVALLON, Stéphanie, Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime, *Anthropologie sociale et ethnologie*, Université Rennes 2, Université Européenne de Bretagne, 2009, 527 p.

CLECH, Didier, *Légendaires oiseaux de nuit*, éd. Mens Sana, 2011, 256 p.

DASTON, Lorraine et PARK, Katharine, *Wonders and the Order of Nature*, New-York, Zone books, 1998

DE FONTENAY, Élisabeth, *Le silence des bêtes : La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 1998

DELISLE, Philippe et BARATAY, Éric, *Milou, Idéfix et Cie : Le chien en BD*, Paris, Karthala, 2012, 304 p.

DELORT, Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984, 391 p.

ÉLIOTOUT, Bertrand, *Le vautour fauve*, coll. « Les sentiers du naturaliste », Lausanne, Delachaux et Niestlé, 2007, 192 p.

FISCHER, Jean-Louis, *Monstres. Histoire du corps et de ses défauts*, Paris, Syros-Alternatives, 1991

FISCHER Jean-Louis, « L'Encyclopédie présente-t-elle une pré-science des monstres ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 16, avril 1994

GARROD, Raphaële et SMITH P.-J., *Natural history in early modern France : the poetics of an epistemic genre*, Brill, 2018, 294 p.

GOUABAULT, Emmanuel et BURTON-JEANGROS, CLAUDINE, « L'ambivalence des relations humain-animal : une analyse socio-anthropologique du monde contemporain », *Sociologie et sociétés*, volume 42, numéro 1, printemps 2010, p. 299–324

GRAILLE, Patrick et CURRAN, Andrew, « The Faces of Eighteenth-century Monstrosity », *Eighteenth-century Life* 21, The Johns Hopkins University Press, mai 1997

GRAILLE, Patrick, *L'Idée de monstre au XVIII<sup>e</sup> siècle : savoirs et fantasmes*, thèse, université Paris-IV, 1998

LA MALLE, Dureau de, « De l'influence de la Domesticité sur les animaux depuis le commencement des temps historiques jusqu'à nos jours », *Annales des sciences naturelles*, Paris, Crochard, 1830, vol. XXI

LAMBLARD, Jean-Marie, *Le vautour. Mythes et réalités*, Paris, éd. IMAGO, 2001, 150 p.

LANGELLIER, Bernard, « Spectacle terrifiant de monstres marins prédateurs de goélettes », dans GIORDAN, A., MARTINAND, J.-L. et RAICHVARG, D., *Science et Technique en spectacle*, XV<sup>e</sup> JIES Chamonix, 1993

MARTIN, Ernest, *Histoire des monstres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* [1880], Grenoble, Millon, 2002

PASTOUREAU, Michel, *L'Ours : histoire d'un roi déchu*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2007, 407 p.

PASTOUREAU, Michel, *Le loup : une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 2018, 160 p.

PIAZZESI, Benedetta, « Les « silences rebelles » des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France », *La Révolution française*, mis en ligne le 06 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/4048>

RITVO, Harriet, *The Animal Estate: The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1987

RITVO, Harriet, *On the Animal Turn*, « Daedalus », vol. 13, n° 4, 2007

ROUX Olivier, *Monstres. Une histoire générale de la tératologie des origines à nos jours*, Paris, CNRS Éditions, 2008

SALVADORI, Philippe, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1996, 462 p.

SERNA, Pierre, *Comme des bêtes. Histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2017

TERRASSE, Jean-François et TERRASSE, Michel, *Le gypaète barbu*, coll. « Les sentiers du naturaliste », Lausanne, Delachaux et Niestlé, 2001, 208 p.

THOMAS, Keith, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England, 1500–1800*, London, Allen Lane, 1983

## OUVRAGES SUR LES AUTEURS DE NOS SOURCES (BUFFON) :

CURRAN, Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle*, 2012/1 (n° 44)

DE BAERE, Benoît, *La Pensée cosmogonique de Buffon*, Paris, Honoré Champion, 2004.

DE BAERE, Benoît, « Représentation et visualisation dans L'Histoire naturelle de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007/1 (n° 39)

HOQUET, Thierry, *Buffon, histoire naturelle et philosophie*, 2005, Honoré Champion, Paris, 816 p.

HOQUET, Thierry, « De Buffon à Darwin : les sciences des relations », in Marie-Odile Bernez (dir.), *L'Héritage de Buffon*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2009

LEVACHER, Maëlle, « Les lieux communs dans l'Histoire naturelle de Buffon : rhétorique judiciaire, rivalité dans la réécriture et compromis épistémologique », *Dix-huitième siècle*, 2010/1 (n° 42)

MICHAUD Louis-Gabriel, *Bibliographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud frères, 1812, tome VI (CONTRE BUC'HOZ)

NOUAILLES, Bertrand, « Le monstre : un concept stratégique dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2016/1 (Tome 141)

PIMENTA Pedro, « Le « dessin originaire de la nature » dans l'*Histoire naturelle* de Buffon et Daubenton », *Dix-huitième siècle*, 2017/1 (n° 49)

## ÉTUDES SUR LES DOMMAGES CAUSÉS À L'HOMME PAR LES ANIMAUX :

ARTHUR, C.P. et ZENONI V., *Les dommages sur bétail domestique attribués au vautour fauve*, sur la base des constats et analyses effectués par les agents du parc National des Pyrénées, de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage, avril 2010, 269 p.

BREUGEL Floris van, RIFFELL, Jeff, FAIRHALL, Adrienne et DICKINSON Michael, « Mosquitoes Use Vision to Associate Odor Plumes with Thermal Targets », *Current biology*, Volume 25, 16, 2015

ROPARS-COLLET, Carole et LE GOFFE, Philippe, *La gestion du sanglier : modèle bioéconomique, dégâts agricoles et prix des chasses en forêt*, HAL, 2009, 40 p.

## AUTRES OUVRAGES :

CLAUS, C., *Zoologie descriptive*, Paris, F. Savy, 1884, 1566 p.

COMTE, Auguste, *Cours de philosophie positive [Première et Deuxième leçons]*, Paris, Nathan, coll. « Les Intégrales de Philo », 1989, 128 p.

DELANGE, Yves, *Plaidoyer pour les sciences naturelles : Dès l'enfance, faire aimer la nature et la vie*, Paris, L'Harmattan, 2009

DERRIDA, Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006

FOUCAULT, Michel, « La vie des hommes infâmes », *Dits et écrits III 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994

LAFONTAINE, Jean de, *Fables choisies et mises en vers*, Paris, D. Thierry, 1668-1694

# INDEX

---

- aigle, 14, 33, 82, 92, 94, 95, 96, 97, 122  
Albertone, 14, 135  
Aldrovandi, 9, 125  
angoisse, 29, 57, 61, 64, 65, 69, 70  
anthropomorphisme, 10, 12, 17, 23, 49, 50, 53, 56, 64, 68, 76, 80, 83, 84, 85, 92, 97, 100, 102, 103, 116, 117, 121, 122  
arachnide, 41, 43, 98  
araignée, 34, 35, 41, 42, 44, 69, 115  
Aristote, 26, 27, 28, 30, 33, 35, 36, 37, 77, 92, 95  
Auguste Comte, 83  
Baratay, 8, 17  
barbare, 90  
baudroie, 10, 83, 86, 87, 88, 89  
Beck, 19  
Belon, 9, 13, 15, 18, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 32, 33, 36, 39, 40, 44, 45, 48, 52, 86, 92, 93, 95, 96, 101, 108, 109, 113, 114, 117, 119, 120, 125, 126  
Belon du Mans, 18, 20, 21, 26, 28, 33, 39, 45, 86, 92, 95, 101, 108, 113, 117, 119, 125  
biais, 10, 11, 28, 59, 82, 90, 103, 104, 105, 107, 126  
bienfaisant, 32, 57  
blatte, 67  
Brehm, 25  
brochet, 51, 54, 55, 56  
Brunet, 14  
Buc'hoz, 8, 20, 23, 37, 41, 42, 44, 52, 53, 54, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 77, 78, 79, 84, 86, 97, 98, 99, 104  
Buffon, 19, 20, 22, 23, 27, 29, 30, 32, 33, 36, 37, 38, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 57, 58, 81, 82, 83, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 99, 101, 102, 103, 121, 123, 124, 125, 137  
bupreste, 73, 76, 77  
Burgat, 18  
Callevat, 28  
cannibalisme puerpérail, 98, 99, 100  
charognard, 31, 33  
chouette, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 36, 77, 109  
cimetière, 30  
Clech, 29  
corbeau, 31, 32, 33, 34, 50, 56, 57, 58, 59, 60, 92, 96  
Cordus, 21  
coucou, 27, 38, 39, 97, 99, 100  
courtilière, 60, 61  
cousin, 68, 71  
crapaud, 10, 14, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 95, 103, 126  
criquet, 61, 62, 63, 64, 65, 66  
crocodile, 20, 112, 117, 118  
Cuvier, 15, 20, 21, 23, 24, 27, 39, 40, 42, 43, 49, 54, 55, 56, 59, 61, 62, 65, 66, 67, 71, 72, 73, 84, 86, 87, 89, 96, 97, 100, 103, 106, 113, 120

danger, 11, 12, 30, 52, 63, 65, 71, 73, 75, 77, 78, 80, 86, 93, 102, 105, 109, 111, 113, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 123

Degland, 20, 21, 24, 29, 30, 49, 94, 103, 120, 121, 122

Delisle, 8

Delort, 8, 17, 61

dénaturé, 99

déprédateur, 52, 54, 90

Derrida, 8

Duméril, 24

Dureau de La Malle, 16

effroi, 11, 31, 45, 46, 106, 116, 119, 126

Engels, 16

ennemi, 51, 53, 54, 65, 66, 73, 74, 78, 93, 100, 115

espadon, 38, 39, 40, 44, 119, 126

Esquiros, 18

éthologie, 10, 17, 22, 101, 103, 126

exagération, 12, 13, 75, 105, 117, 121, 126

Fabre, 19

fauasseté, 8, 15, 37, 120, 126

femme, 34, 93, 117

Figuier, 13, 15, 20, 25, 35, 36, 39, 40, 43, 45, 46, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 81, 84, 85, 89, 91, 93, 95, 96, 98, 99, 100, 103, 109, 114, 115, 116, 117, 118, 121, 122, 123, 124, 126

forficule, 14, 104

Garrod, 27, 28

Gerbe, 20, 21, 24, 29, 30, 49, 94, 103, 120, 121, 122

Gessner, 9, 21, 125

goéland, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 56, 90

grenouille, 14, 83, 84, 86, 89, 95, 126

gribouri, 14, 56, 57, 58, 59, 60

gypaète, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 137

Hergé, 29

héron, 101, 102, 103, 104, 125

hideux, 35, 81, 82, 86, 87, 89

inoffensif, 75, 120, 121

Lacépède, 22, 55, 56

lâche, 49, 93, 94, 95, 97, 121

laideur, 10, 11, 32, 34, 35, 54, 56, 80, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 114

lamie, 106

lamproie, 119, 120

Le Goff, 57

limace, 56, 57, 59, 60, 61

Linné, 21, 22

loutre, 51, 52, 53, 54, 56, 58, 64, 115

Marx, 16

méfiance, 35

mentalité, 13, 117

Michaud, 20, 23, 37, 137

Michelet, 18, 115, 117

mite, 67

monstre, 9, 13, 19, 45, 81, 88, 100, 115, 136, 137

montrueuse, 83

montrueux, 55, 72, 108, 126

mort, 12, 21, 22, 24, 26, 29, 30, 31, 32, 34, 41, 42, 56, 62, 65, 66, 74, 77, 85, 99, 100, 109, 118, 124, 134

moustique, 68, 71, 72, 73

Muséum national d'histoire naturelle, 23, 24  
nécrophage, 81, 96  
neutralité axiologique, 11, 43, 83, 125  
nuisible, 32, 48, 54, 55, 57, 59, 60, 62, 63, 68, 75, 80, 117  
Oppien, 37  
Orose, 65  
orque, 100  
paradigme, 8, 9, 10, 15, 26, 35, 38, 41, 124, 125, 126  
parasitisme, 38, 39, 58, 99, 100  
Pennant, 56  
peur, 12, 13, 26, 28, 29, 30, 31, 34, 46, 56, 57, 74, 77, 78, 93, 105, 107, 111, 113, 118, 125, 126, 135  
Piazzesi, 16  
Pline, 8, 28, 35, 37, 77, 98  
pou, 68, 70, 71  
poulpe, 112, 114, 115, 116, 118, 126  
prédateur, 12, 118  
préjugé, 38, 39, 40, 41, 44, 98, 104, 122  
punaise, 68, 69, 70  
rapace, 27, 30, 33, 48, 92, 116, 122, 123  
rascasse, 83, 86, 89  
rat, 37  
ravage, 58  
Ray, 49  
Réaumur, 20, 22, 71, 72, 101  
Reiselius, 42  
religion, 31, 46, 134  
reptile, 82, 83, 84, 118  
requin, 45, 55, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 116, 117, 118  
Riou, 25  
Rondelet, 9, 13, 15, 18, 19, 20, 21, 40, 41, 88, 106, 108, 109, 114, 119, 120, 125, 126  
Saint-Hilaire, 23, 27, 69, 101  
Salviani, 9  
sang, 16, 32, 51, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 74, 90, 109, 119, 134  
scorpion, 73, 74, 75, 76, 89, 99  
Sélys-Longchamps, 24, 53, 58, 75  
Serao, 43  
Serna, 14, 16, 17  
serpent, 38, 49, 63, 73, 74, 75, 76, 83  
Smith, 27, 28  
sources de nourriture, 12, 65, 78  
superstition, 26, 29, 30, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 74, 81, 89  
tarentisme, 41, 42, 43, 45, 134  
Turner, 28  
Valenciennes, 20, 21, 24, 39, 40, 54, 55, 56, 87, 89  
vautour, 14, 33, 92, 94, 95, 96, 120, 121, 122, 123, 124, 135, 136, 137  
venimeux, 35, 74, 75, 84, 86  
vermine, 66, 67, 68, 70, 71  
vorace, 20, 48, 49, 52, 55, 94, 109  
Vovelle, 16, 30  
zoologisme, 18

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

- Figure 1** : Gravure sur bois d'une loutre tenant un poisson dans la gueule, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, p. 27, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre) ..... 52
- Figure 2** : Gravure sur bois d'une baudroie, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 77, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre) ..... 87
- Figure 3** : Gravure sur bois d'une baudroie, tirée de RONDELET, Guillaume, *L'histoire entière des poissons, maintenant traduite en français, première partie*, chez Macé Bonhomme, Lyon, 1558, trad. Laurent Joubert, p. 288, artiste inconnu ..... 88
- Figure 4** : Gravure sur bois d'un requin-marteau, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 54, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre) ..... 108
- Figure 5** : Gravure d'une pêche de requin, tirée de FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 205, effectuée par RIOU, Édouard ..... 111
- Figure 6** : Gravure de requin saisissant un homme par la jambe, tirée de FIGUIER, Louis, *Les animaux articulés, les poissons et les reptiles*, Hachette, Paris, 1876, p. 203, effectuée par RIOU, Édouard ..... 112
- Figure 7** : Gravure sur bois d'un poulpe, tirée de BELON DU MANS, Pierre, *La nature et diversité des poissons, avec leurs portraits, représentés au plus près du naturel*, chez Charles Estienne, Paris, 1555, p. 336, artiste inconnu (possiblement GOURDELLE, Pierre) ..... 113
- Figure 8** : Gravures du poulpe commun et du poulpe à pieds courts, tirées de FIGUIER, Louis, *Zoophytes et mollusques, Coll. « Tableau de la nature : la vie et les mœurs des animaux »*, Hachette, Paris, 1866, p. 458, effectuées par RIOU, Édouard ..... 116
- Figure 9** : Gravure d'un gypaète barbu, tirée de FIGUIER, Louis, *Les oiseaux*, Hachette, Paris, 1882, p. 501, effectuée par RIOU, Édouard ..... 123

**NOTA BENE** : Toutes ces illustrations proviennent du site *GALLICA*, et sont donc la propriété de la Bibliothèque nationale de France.

## TABLE DES MATIÈRES

---

Remerciements .....	2
Sommaire.....	5
Introduction .....	8
La place de notre travail dans l'historiographie sur le sujet.....	16
Un rapide point d'historiographie .....	16
Nos sources.....	19
I) L'ambition des naturalistes à rejeter par la science certains préjugés populaires envers les animaux.....	26
A) Des préjugés populaires transmis par les naturalistes, montrant un ancien paradigme lié aux rapports des hommes avec les animaux .....	26
1) Des préjugés qui remontent à loin.....	26
Étude de cas de la chouette effraie dont parlait déjà Aristote .....	26
2) Des superstitions souvent en lien avec l'idée de mort, terreurs nocturnes .....	29
Étude de cas de la chouette effraie et des rapaces nocturnes .....	29
3) Des animaux qui sont mal perçus par la population à cause de leur alimentation .....	31
Étude de cas du corbeau charognard .....	31
4) Des animaux jugés repoussants par le vulgaire .....	34
Étude de cas des araignées craintes par les femmes.....	34
B) Des préjugés populaires que les naturalistes s'emploient à rejeter par la preuve scientifique, montrant une nouvelle ambition de la science dans ce domaine	35
1) Remise en cause des descriptions des grandes figures d'autorité dans le domaine .....	35
Étude de cas d'Aristote avec les yeux du balbuzard et de Pline avec les rats gentils.....	35
2) Volonté de la part des naturalistes de vérifier scientifiquement les rumeurs sur les animaux, nouveau paradigme majeur sur le sujet .....	38
Étude de cas du coucou, mais aussi un peu de l'espadon et du serpent de mer .....	38
3) Mépris pour ce que les naturalistes perçoivent comme de la superstition et qu'ils séparent nettement de l'observation scientifique.....	41
Étude de cas des araignées avec le « tarentisme » et de la mouche .....	41

4) Intérêt pour les raisons psycho-sociologiques des préjugés populaires sur certains animaux .....	44
Étude de cas des monstres marins contrefaits et des chauves-souris ...	44
II) Mais aussi des descriptions négatives d'animaux qui sont défendues par les naturalistes en raison des torts qu'ils causeraient objectivement aux hommes .....	47
A) Des animaux qui sont mal perçus, par la population comme par les naturalistes, à travers la concurrence qu'ils font à l'homme.....	47
1) Des animaux peu appréciés par l'homme à cause du rôle de concurrents qu'ils représentent.....	47
Étude de cas du circaète et du goéland.....	47
2) La concurrence entre l'homme et des animaux pour les ressources aquatiques .....	51
Étude de cas de la loutre et du brochet.....	51
3) La peur omniprésente de l'homme face aux animaux menaçant les cultures .....	56
Étude de cas du corbeau freux, du gribouri, mais aussi un peu de la limace .....	56
4) Une menace qui amène un réel climat de guerre menée par les hommes contre certaines espèces invasives .....	61
Étude de cas des criquets.....	61
B) D'autres animaux que les naturalistes encouragent à éliminer car ils sont jugés nuisibles à l'homme .....	66
1) Un mépris de la part de certains naturalistes pour la « vermine », ces petits animaux qui tourmentent les hommes par leur présence désagréable .....	66
Étude de cas du taon/mouche, mais aussi des mites et blattes pour l'odeur .....	66
2) Sentiment de la part de l'homme de menace, d'agression, d'invasion, au sein même de sa maison, de son lit.....	68
Étude de cas de la punaise, du pou et du cousin/moustique.....	68
3) Peur des hommes d'un danger parfois même mortel, non seulement pour eux-mêmes, mais également pour leur bétail .....	73
Étude de cas du serpent, du bupreste et du scorpion.....	73
4) D'où la rédaction par certains naturalistes de manuels de lutte armée pour la formation à l'extermination des animaux jugés nuisibles .....	78
Étude de cas des chenilles et charançons .....	78

III) Cependant, les naturalistes sont eux-mêmes aussi victimes de préjugés involontaires sur les animaux, qu'ils font passer dans leurs descriptions avant leur volonté d'objectivité et d'études scientifiques .....	80
A) Les naturalistes quittent leurs critères d'objectivité scientifique pour tomber dans la subjectivité et l'anthropomorphisme, jugeant certains animaux selon des critères humains, comme la laideur, la méchanceté ou encore l'impureté alimentaire .....	80
1) Les naturalistes décrivent certains animaux en donnant leur point de vue personnel humain, en quittant l'objectivité, exprimant leur avis au lieu de s'en tenir à une neutralité de rigueur .....	80
Étude de cas du vol de la chauve-souris et du phoque à terre, jugés inélégants .....	80
2) Anthropomorphisme, hiérarchisation de certains animaux selon les critères humains de beauté humains .....	83
Étude de cas du crapaud, en opposition à la grenouille, ainsi que de la baudroie et de la rascasse.....	83
3) Hiérarchisation de certains animaux aussi selon les critères humains de noblesse ou encore leur alimentation (nécrophagie) .....	90
Étude de cas des vautours et de quelques rapaces, en opposition aux aigles.....	90
4) Certains animaux sont jugés « dénaturés », montrant que les naturalistes posent sur eux un regard qui ne prend pas en compte leur essence familiale non humaine .....	97
Étude de cas des arachnides et du coucou avec leurs petits .....	97
B) Des descriptions négatives d'animaux qui ne correspondent pas à la réalité et qui ne peuvent pas venir d'une réelle étude scientifique, créant une éthologie biaisée .....	101
1) Comportements décrits et symbolique comportementale qui ne correspondent pas à la réalité, éthologie biaisée.....	101
Étude de cas du héron jugé dépressif .....	101
2) Cercle amplificateur entre les préjugés populaires et les préjugés scientifiques qui s'alimentent les uns les autres, reprenant des observations de collègues naturalistes sans vérifier leurs dires.....	104
Étude de cas des requins, dont le requin marteau.....	104
3) Peur de certains animaux qui est amplifiée au point de prétendre des observations scientifiques sérieuses qui ne peuvent avoir eu lieu.....	112
Étude de cas du poulpe jugé dangereux et du crocodile (pour effectuer une comparaison avec un animal exotique pour le lecteur).....	112
4) Un échec pour la science positiviste des naturalistes ? .....	119

Étude de cas de la lamproie et du gypaète barbu qui enlèverait moutons et enfants.....	119
Conclusion.....	125
Sources .....	128
Bibliographie.....	134
Ouvrages servant à la contextualisation historique : .....	134
Ouvrages sur les animaux en histoire :.....	134
Ouvrages sur les auteurs de nos sources (Buffon) : .....	137
Études sur les dommages causés à l'homme par les animaux : .....	137
Autres ouvrages :.....	138
Index .....	139
Table des illustrations .....	142
Table des matières .....	143